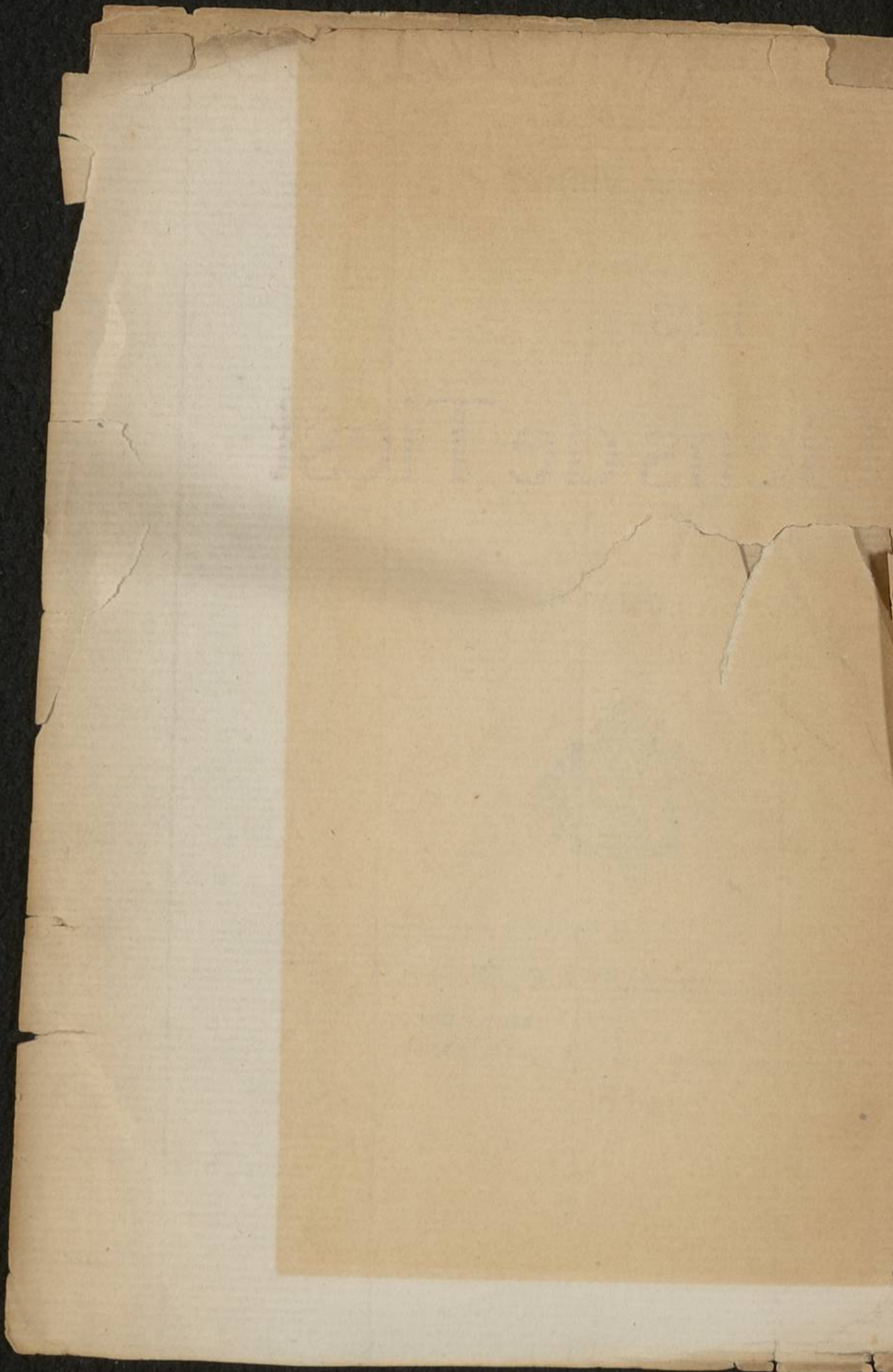


238

et.



A mon cher ami Franz Ansel,

Egon Vinner

Luxemb., 19 novembre 1902.

LES GENS DE TIEST

DU MÊME AUTEUR

EN PLEINE TERRE

LA GLÈBE HÉROIQUE

1798-1799

LA BRUYÈRE ARDENTE

Roman

EN VENTE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

chaque vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

MLA 29238

GEORGES VIRRÈS

—
Les Gens de Tiest

— ROMAN —



LIBRAIRIE VROMANT & Co, ÉDITEURS

PARIS
14, Rue de Beaune

BRUXELLES
Rue de la Chapelle, 3

1903



Les dix premiers exemplaires
de ce livre
ont été tirés sur
papier de Hollande

Exemplaire n^o 4

gV
/

I

En cet après-midi de novembre, la tour de l'église primaire de Tiest entraît dans un ciel bas et gris. Massive et carrée jusqu'à son sommet inachevé, elle accusait des arêtes noires et rigides au-dessus des toitures du temple, mais bientôt, à mi-hauteur, les angles s'imprécisaient; puis elle fusait presque légère, en se perdant dans le brouillard... Un désir lointain, cher à un habitant de la petite ville, paraissait réalisé. La tour ne prolongeait-elle pas sa flèche jusqu'au vertige de la croix plantée sur le faite du clocher ?

Déjà, dès les dentelures qui entouraient les auvents, la brume accrochait aux pierres en saillie une légèreté nouvelle. C'était comme une broderie que le vent agiterait bientôt, ou que des corneilles en s'envolant, si la cloche sonnait l'heure, allaient emporter par lambeaux au travers de ce ciel mystérieux.

— La tour achevée !

Monsieur Demans élargissait sa songerie. Les travaux de restauration interrompus depuis quinze ans pouvaient être repris avec la volonté d'un homme décidé. Cet homme, il le trouverait !

Voici que Monsieur Demans marche plus vite, rempli de cette ardeur que donne l'espoir, surtout aux âmes un peu candides. Lui-même s'affaissait dans la réalité, en présence des obstacles ; son rêve, seul, n'avait jamais connu l'impossibilité de parvenir, malgré tout. Dans le domaine irréel, il atteignait des cimes d'héroïsme.

Monsieur Demans suivait les rues et les ruelles de la petite ville ; son regard était vague, il ne saluait pas les rares passants qui ne s'étonnaient plus de cet oubli des convenances. Des gestes soulignaient sa pensée... Il affirmait, et sa main s'abaissait résolument... Ou bien il répondait à des objections, et sa main traçait une ligne courbe depuis l'épaule gauche jusqu'au point extrême qu'elle pouvait atteindre, le bras raidi. Il fallut que son pied buttât contre un carreau soulevé dans le trottoir pour le rappeler aux apparences ; alors, il sourit. L'avant-veille, Demans avait heurté cette même pierre, et, comme l'avant-veille, il leva la tête et con-

templa, immobile, dans un ravissement, l'enseigne qui se balançait à la porte d'un cabaret. *Au Cochon heureux !* L'animal, peint sur la tôle, était un superbe représentant de la race porcine. Ventru, rose et blanc, il reposait sur une large assise, d'où sortait — au bas de l'épine dorsale — une queue tire-bouchonnante. Quoique vu de profil, cet heureux cochon tournait presque la tête en face du spectateur, et le groin levé il frôlait et aspirait goulûment des glands énormes suspendus à une branche, tandis que sa langue posait une appétissante tache rouge dans le tableau. La grand'rue s'allongeait devant Demans, arborant ses enseignes, et il avançait, le nez en lair, entièrement à la joie de revoir *la Cloche d'argent* du pâtissier, qui sonne réellement les jours de grand vent; *le Moulin* du boulanger, dont les ailes tournent à la moindre brise; *les Trois lièvres* qui, dressés sur leurs pattes de derrière, gambadent comme de jeunes fous à l'entrée d'un estaminet où l'on danse; *l'Ours blanc*, féroce devant un verre de bière; *la Pompe*, annonçant la demeure du zingueur. Demans embrassait à présent tout le fouillis des enseignes, qui monte avec la grand'rue vers le marché, lui donnant joie et lumière, même par cette journée grise.

- Bonjour !
— Ah !... Bonjour Aubrie !
— Eh bien, on ne vous a pas vu...
— On ne m'a pas vu ?

Demans, perplexe, réfléchit. L'idée point soudain :

— Sapristi, j'avais oublié cette réunion. Et tout s'est bien passé ?

— Van Doornen démissionnant, il fallait craindre l'élection de Manster, qui n'a pas beaucoup de partisans à « la Société ». Vous savez ses idées avancées... Mais il est si intrigant ! J'avais peur, je vous l'avoue... et vous n'étiez pas là...

— J'avais oublié, mon cher, j'avais...

— Vous aviez, comme à l'ordinaire, des distractions dignes d'un amoureux... N'allez pas si vite, Demans ! Je rentre. M'accompagnez-vous ?

Ils obliquèrent, gagnant une rue en pente douce, qui descendait vers la ville basse.

Aubrie reprit :

— Manster n'a eu que dix-sept voix, et c'est Pioot qui devient président.

Demans n'éprouva pas de satisfaction. Ce Pioot était un avocat notoire, un beau parleur dont l'exubérance étonnait les habitants de

Tiest. Bien qu'il fut de toutes les œuvres pieuses, il aimait les propos osés après boire. Demans tolérait ces licences, car, s'il ne goûtait pas les plaisirs favoris de Pioot, il admirait sa robustesse flamande, sa taille large, son teint vermeil, qui eussent figuré avec honneur sur les toiles des vieux peintres patriaux... Cependant l'inquiétude de Demans perça dans cette question :

— Croyez-vous que Pioot ait des visées politiques ?

— Tiens, tiens ! Vous m'y faites penser. Peut-être s'est-il laissé élire, aujourd'hui, pour planter un premier jalon...

L'anxiété de Monsieur Demans fut complète. Si la tarentule électorale hantait le cerveau de Pioot, c'en était fait de son espoir. La tour ne serait pas achevée. Non, Pioot ne prendrait pas cette question à cœur. Demans révéla sa pensée :

— Ce n'est pas l'homme qu'il nous faudrait au Conseil communal !

Et tandis qu'Aubrie s'arrêtait en faisant une grimace et, un peu courbé, frottait la main sur sa cuisse, son interlocuteur continuait de marcher, sans s'apercevoir qu'il n'était plus accompagné. Il fit ainsi une vingtaine de pas, puis,

*

soudain, regarda avec surprise à gauche, à droite, et se retourna.

Aubrie approchait, clopinant, mais il portait la taille droite et tâchait de donner à son allure une contenance fière, malgré le malencontreux dandinement. Il vit qu'une dame allait passer près de lui et effila rapidement sa moustache, avant de décocher un coup de chapeau.

Les deux amis arrivaient dans ce coin de Tiest, que l'ancien Béguinage adornait d'un charme suranné. Quelques maisons gardaient des élégances abolies. Les façades en encorbellement déployaient le treillis des croix de Saint-André. Sous un dais, à l'angle d'une demeure, la Vierge et l'Enfant se blottissaient et souriaient; une herse tenait la lanterne qui brûlait dévotement au pied de la statuette. Les corniches immenses versaient du recueillement aux fenêtres encadrées de l'appareil mosan.

Aubrie et Demans débouchèrent sur la place du Tilleul; ils étaient dans le centre de la communauté religieuse. Les petites habitations, où vivaient jadis les pieuses filles, fidèles à l'exemple de sainte Begghe, bordaient en demi-cercle un terre-plein; au milieu, l'arbre qui donnait actuellement son nom à l'endroit élevait ses branches dénudées et reluisantes dans l'atmo-

sphère humide. Les petites habitations, derrière le mur bâti devant chacune d'elles, avaient toujours l'air d'enclorre les existences d'autrefois. De la place, l'étage de ces retraites se voyait sous l'avancement des toits, et maintenant que les baies aux carreaux plombés n'étaient plus givrées par la blancheur des rideaux, chers à la pudeur des nonnes, Demans ressuscitait encore cette présentation du passé avec ses attributs de jadis. Il attendait qu'un huis s'ouvrît furtivement et qu'apparussent les bégains clairs recouverts de la sombre faille. Il n'entendait pas qu'une marmaille tapageuse grouillait autour du Tilleul, ce quartier étant habité, aujourd'hui, par une population de travailleurs; il espérait que dans le clocheton de la chapelle voisine s'animent des sonneries fraîches, appelant toutes les recluses pour un renouveau de prières.

Un cours d'eau au delà duquel s'apercevait la campagne, entre les arbres d'un boulevard, longeait la place. Comme Demans s'était retourné, son esprit revint tout à coup dans l'époque présente. Il songea avec amertume que le collège échevinal projetait de remplacer la passerelle par un pont au-dessus de la rivière, afin d'éviter le détour que devaient faire les

attelages arrivant de Wallonie, les jours de foire. Son époque était décidément bien triste... Ici, le pas sonore des chevaux, les jurons des charretiers... ce serait la profanation complète. Il étendit horizontalement les bras, les laissa retomber pesamment le long de ses jambes, il secoua sa tête blanche, pendant que son imagination cherchait le suprême moyen qui sauverait le vieux Béguinage du projet des administrateurs modernes.

Aubrie soufflait un peu, durant les rêvasseries de son ami. Il le héla avec une moquerie sympathique :

— Allons, mon cher, nous rentrons... et admire plutôt cette jolie fille !

Une ouvrière accorte les dépassa, non sans qu'Aubrie lui eût souri aimablement.

— Voilà ce qui nous rajeunit l'âme. Vrai, lorsque je puis regarder deux yeux brillants dans une frimousse appétissante, je me crois encore au service du roi, tandis que ton amour des antiquités...

— Rue Sainte-Catherine... interrompit Demans, qui lisait distraitement une plaque indicatrice.

— Oui, fit en riant Aubrie, elle est bien nommée puisque mes deux sœurs y demeurent. Tu ne veux pas te reposer chez moi ?

— Merci... il faut que je m'occupe... Tu présenteras mes hommages à ces demoiselles.

Après que son ami fut rentré, Demans fixa l'habitation des Aubrie bien qu'elle n'offrît aucun caractère architectural. Mélancoliquement, il reprit sa marche vers le bout de la rue, où se profilaient les volutes d'un pignon tourmenté, les obélisques et les niches de la chapelle du Béguinage. Mais il oublia de la regarder.

Aubrie accrochait son pardessus à un portemanteau, en réprimant une plainte. Il n'était pas entré dans la petite pièce habituellement occupée par ses sœurs, et déjà Zoé, l'aînée de la famille, surgissait et l'apostrophait :

— Toute la besogne est pour nous, les femmes, et surtout pour moi, car Rose ne m'aide guère. Pendant que je prépare la chambre du petit, que je veille à tout, vous vous distrayez, vous vous promenez. Les hommes sont tous les mêmes !

Aubrie la repoussa doucement, avisa un fauteuil et s'installa commodément. Puis, comme sa sœur répétait sur un autre mode ses plaintes, il déplia un journal et disparut derrière la feuille.

Quand il fut seul, il tira de sa poche une pipe

et la bourra avec attention. Les premières bouffées ennuageaient la chambre, lorsque Rose entra.

Elle s'arrêta près de son frère, et aussitôt :

— Paul sera ici, dans trois jours !

— Et bien portant, ragaillardi, plein de science !

— Il a été courageux ! Renoncer à ses vacances, rester au collège pendant quatre mois, afin de regagner le temps perdu !...

Aubrie, en étirant lentement la jambe :

— Ne t'étonne pas, ses pauvres parents étaient aussi des gens d'énergie. A la mort de sa femme, mon frère malgré ses revers de fortune — tous les malheurs s'abattaient sur lui — déclinait notre assistance. Je le revois, j'entends encore ses paroles... « J'ai signé un engagement, je pars pour les possessions d'Afrique ; il me reste un peu d'argent qui devra servir à payer l'instruction de l'enfant, voilà ! » Je refusais... je le suppliais de reprendre ce portefeuille usé qu'il avait déposé devant moi et qui m'arrachait des larmes. Mais il s'en allait. Six mois plus tard nous recevions l'affreux avis officiel, laconique et froid... Il avait déjà rejoint sa femme.

— Nous ne le reverrons qu'auprès du bon Dieu... dit Rose, qui s'essuyait les yeux.

Et comme il arrivait souvent, lorsque les chers disparus étaient évoqués, le silence rempli tout entier par ce dramatique souvenir s'interposait entre leurs cœurs battant plus vite.

Zoé était revenue. Sur sa taille anguleuse à peine courbée, une tête aux apparences rébarbatives, portée par un cou long et maigre, remuait comme le battant d'une horloge.

— Encore assise, toujours assise ! Il est heureux que les deux tantes de Paul ne se ressemblent pas.

Elle toussa avec affectation :

— Au temps de ma jeunesse on ne fumait pas devant les dames. Victor, vous m'entendez ?

Aubrie lançait des bouffées de tabac, sans s'inquiéter de la remarque ; cependant ses lèvres remuèrent nerveusement, il allait répondre. Rose prévint des paroles aigres :

— Zoé a été souffrante ces jours derniers, elle se plaignait de la gorge. Il ne faut pas qu'elle soit indisposée pour le retour de Paul...

Le vieux garçon avait déposé sa pipe sur la cheminée et haussait les épaules.

En ce moment tous les trois, instinctivement, contemplèrent un portrait suspendu contre le mur et que la lumière pâle du jour, au travers d'un léger nuage de fumée, noyait d'indéci-

sion. C'était une figure de rêve qui s'évanouissait. Ses contours ne se précisaient plus; seules, sur la tache claire du visage, deux grandes pupilles les fixaient, dans l'immobilité résolue du regard.

— Il a ces yeux, dit Zoé, les beaux yeux de son père. Quand j'ai trouvé Paul, déjà abattu par la fièvre que l'on nous avait d'abord cachée, c'est ainsi qu'il me considérait.

Victor et Rose se rapprochèrent de Zoé. Elle leur répétait ce qu'ils avaient entendu tant de fois, mais leur émotion était toujours pareille :

— Je ne vous avais pas montré le télégramme, il vous aurait trop alarmés. Le préfet des études me reçut avec une gravité qui révélait déjà l'état du petit. Je montais les escaliers du grand collège... ils paraissaient sans fin. J'ai pu me contenir pour ne pas effrayer l'enfant...

— Il s'informait de nous, tout de suite, n'est-ce pas?

— Oui, Rose, et puis il tomba dans le délire.

— Et nous venions vous rejoindre, épouvantés. Ah ! dit Aubrie, je n'oublierai jamais ce voyage.

Leurs âmes s'étaient unies, ils ne représentaient plus qu'une même affection, un même dévouement en trois personnes, devant l'avenir

de l'enfant. Et chacun cherchait à percevoir les prunelles profondes qui s'effaçaient, elles aussi, avec la chute du jour, pour les prendre à témoin d'un muet serment d'amour que ce mort devait entendre.

Rose rappela la convalescence, la première sortie dans la ville étrangère par une chaude matinée de juillet, et elle exalta — pour la quantième fois ! — la vaillante décision de Paul, qui, afin de compléter ses études interrompues, se décidait à passer les vacances là-bas.

Sa sœur n'intervint pas dans son récit.

Ce fut Aubrie qui, gaiement, constata :

— Décidément, nous n'avions pas besoin du mariage pour aimer comme un père, comme une mère. J'ai vu notre voisine, Madame Laton, qui reconduisait sa fille au pensionnat. Elle était moins triste que nous, à chaque départ de notre neveu !

— Vous eussiez mieux fait en vous mariant, répondit sèchement Zoé.

Rose restait silencieuse.

Zoé, reprise par ses occupations de ménagère, s'exclama :

— La taie n'est pas encore mise à l'oreiller ! Si Paul avait froid... Pensez-vous que trois couvertures suffiront ?

— Mais Zoé, dit doucement Aubrie, le petit ne nous arrive que jeudi.

— Oui, et vous ne bougerez pas, et la besogne se fera d'elle-même, pendant que vous empestez la maison de tabac !

Son frère, qui s'était approché de la fenêtre et tambourinait sur le verre, remarqua :

— Tiens, voilà qu'il pleut !

Le bruit de la pluie s'entendit aussitôt contre les vitres, et la chambre fut plongée dans une obscurité presque complète.

— Rose, allez prendre la lampe !

Rose sortit, obéissant à l'ordre de sa sœur.

II

Tous les matins, aux coups de six heures, Rose luttait contre des instincts de paresse. Le lit était tiède, la rêverie s'offrait douce, et ses membres semblaient engourdis par les fatigues de la veille. Mais elle ne tergiversait pas longtemps. « Une, deux, trois ! » Au dernier chiffre compté mentalement elle se trouvait debout, et pour bien ouvrir la journée elle faisait un grand signe de croix. En novembre, l'eau était déjà froide dans l'aiguière ; Rose frissonnait pendant qu'elle promenait l'éponge sur sa figure potelée.

L'eau chaude lui parut longtemps une volupté défendue. Pourtant, une fois — il gela extraordinairement cette nuit-là — Rose, en voulant remplir le bassin du lavabo, s'aperçut qu'il y avait de la glace dans son aiguière. Elle se décidait à appeler une servante. Penchée sur la rampe de l'escalier, le froid montait vers elle et faisait claquer ses dents. Mais Zoé, qui se

levait toujours la première, s'indigna de façon virulente en apprenant que sa sœur demandait de l'eau chaude. Rose n'osa plus insister et comprit la justesse des remontrances. Elle s'excusa envers sa conscience, et ensuite vis-à-vis de Zoé. La belle énergie, celle qui rend les âmes fortes dans toutes les vicissitudes de la vie, elle ne sentait que trop combien cette vertu manquait à sa nature pusillanime.

La flamme tremblante d'une bougie agitait les statuette de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Antoine, sur une console d'acajou. Une armoire ouverte creusait un trou noir dans un coin de la chambre. Des chaises de paille étaient rangées le long de la muraille. Il y avait dans leur alignement un espace laissé vide par le siège sur lequel Rose posait ses effets, près du lit ; elle le remettait à sa place, aussitôt la toilette terminée.

Ce matin, les stores étant levés, Rose écarta les rideaux de la fenêtre. Elle mit ses mains ouvertes contre ses tempes, et elle put s'assurer que des étoiles brillaient au firmament. « Il fera beau quand Paul reviendra. » Cette idée donnait à son cœur une douce joie. A vrai dire, puisque son neveu devait arriver le surlendemain, la prévision était aléatoire. Cependant,

Rose ne doutait pas que le ciel fût clair et ensoleillé à cette date. Sa nature timide présentait des oppositions. Rose n'avait jamais accompli seule un acte de volonté. Lorsque son rêve la plaçait devant des incertitudes, elle trouvait instantanément une solution ; lui parût-elle excellente, Rose ne s'y attachait qu'avec le consentement de son frère ou de sa sœur. Dans la suite, elle aurait pu s'apercevoir, parfois, que leurs avis ne valaient pas le sien. Sa confiance et sa modestie étaient trop grandes pour qu'elle se permît des réflexions pareilles. Donc le temps était beau, et le soleil éclairerait l'arrivée de Paul... à moins que, tantôt, Zoé ou Victor ne s'écriassent, en lorgnant la nue, que le ciel annonçait sûrement de la pluie.

Dans les ténèbres de l'escalier, où la flamme de la bougie projetait son ombre démesurément agrandie et mouvante contre la muraille, elle descendait avec précaution. Au rez-de-chaussée, elle s'engageait, hésitante, sur les pierres mouillées du corridor, entre les seaux, les torchons et les brosses. Anna, la servante, saluait Rose sans interrompre sa besogne. Rose gagnait la cuisine et enlevait la cafetière du fourneau. Ici, c'était Marie qui, invariablement, depuis trente ans, lui disait : — Une heureuse journée, Made-

moiselle ! Quand Rose se trouvait à table, Zoé entra un instant dans la chambre ; son bonjour était bref, jamais elle ne tendait la main à sa sœur, mais tout de suite elle énumérait les besognes qui leur incombaient.

Victor ne se levait qu'avec la clarté du jour. Si la nuit avait été bonne, il sifflotait en se versant une tasse de café. Malgré les remarques de Zoé qui lui reprochait ses grasses matinées, il bavardait, rappelait des aventures de garnison, quelquefois un tantinet égrillardes, quand ses rhumatismes l'oubliaient complètement. Rose, qui ne pouvait se résoudre à blâmer son frère, s'absorbait dans des pensées favorites et n'entendait rien. L'aînée, au contraire, ne reculait devant aucun qualificatif, et à l'appellation de soudard elle ajoutait un luxe d'épithètes qui transportait d'aise le vieil Aubrie.

Aujourd'hui, les heures de la matinée furent consacrées à l'arrangement du salon et de la salle à manger. Ces deux pièces situées du côté de la rue donnaient dans le corridor. Vis-à-vis, près de l'escalier, s'ouvrait « le cabinet ». Les Aubrie dénommaient ainsi la pièce où ils avaient l'habitude de séjourner. Elle communiquait avec la cuisine, et offrait des facilités pour le service. Le corridor de dimensions exigües, qui partait

d'un large porche, était éclairé par deux fenêtres au travers desquelles on voyait un grand jardin. Comme la plupart des maisons de maître, celle-ci était disposée de façon que l'occupant pût avoir cheval et voiture. Une seconde porte cochère, aux vitres mates, aux carreaux bleus et jaunes, faisait face à celle de l'entrée, et sur la gauche le corridor conduisait aux chambres.

Zoé et Rose repoussèrent les volets du salon. Une odeur de renfermé saturait l'air. Les murs, les meubles recouverts de housses blanches, le tapis fané dégageaient ces relents de choses vieilles et humides. Un piano et un appui chargé de papiers de musique jaunis remplissaient un angle du salon. Les housses ayant été enlevées, le velours rouge des chaises, des fauteuils et du canapé rompit l'uniformité blanche de la pièce, car la tapisserie, qu'égayait jadis le feuillage d'or d'une vigne capricante, avait perdu ses dessins de vermeil; elle était partout également pâle.

Soudain, un rayon de soleil toucha le lustre à pendeloques et les couleurs de l'arc-en-ciel scintillèrent au travers des prismes de cristal.

Zoé guidait le travail de la servante, qui frottait les meubles dans le corridor et allait secouer le tapis sur la pelouse du jardin. Rose époussettait au hasard.

Une porte à deux battants séparait le salon de la salle à manger, dans laquelle, chaque lundi, on allumait le poêle. Si un ami se rendait ce jour chez les Aubrie, on le recevait plus au large et avec une cordialité plus grande. Mais Zoé, Victor et Rose ne prenaient de repas dans cette salle qu'à l'occasion de circonstances exceptionnelles. Deux glaces étaient le plus bel ornement des murs; longues et étroites, entre des colonnettes avec chapiteaux de cuivre, elles exhibaient dans la partie supérieure de l'encadrement à angles droits, en un enfoncement carré de l'acajou, un amour, innocemment indécent, qui agitait des fleurs et une banderole. Souvent, un visiteur s'arrêtait devant les glaces, et reconnaissait leur caractère « empire ». Il joignait à cette observation des éloges. Ici se révélait la présence hebdomadaire des Aubrie. Le fauteuil de cuir où Victor s'acagnardait gardait quelques creux et quelques renflements. Malgré l'ordre méticuleux de Zoé, des cendres de tabac s'introduisaient, parfois, sous le support de la pendule à globe, ou une aiguille à tricoter de Rose était oubliée sur un meuble. Et puis le plancher peint marquait la station des Aubrie aux mêmes endroits de la chambre. Sa couleur disparaissait surtout devant le fauteuil de Victor.

Zoé fit préparer le feu. Elle ouvrit un buffet et choisit le linge de table. Elle donnait des indications touchant la vaisselle :

— Anna, vous prendrez les verres étoilés. Ils sont très fragiles, vous serez prudente.

Se tournant vers Rose, qui se regardait distraitement dans une glace :

— Nous inviterons, jeudi, Monsieur Demans.

Rose répondit par un signe d'assentiment, et fut prise d'un beau zèle :

— Dites-moi ce que je dois faire. Je désire travailler, beaucoup travailler.

L'autre, après avoir réfléchi, s'exclama :

— Le parapluie qui devait être recouvert, on ne l'a pas rapporté ! Paul aura peut-être oublié le sien... Pensez donc, s'il pleuvait !

— Il fera beau.

— Qu'en savez-vous ?

Rose reconnut à l'instant son ignorance ; elle déclara :

— Je vais aller le réclamer moi-même.

Sur sa robe très simple, qui dessinait ses formes restées rondes et fermes, Mademoiselle Rose avait mis un manteau bien ajusté à la taille. Son chapeau, avec des rubans de satin noir se nouant sous le menton en un large

nœud, faisait ressortir son teint blanc et rose. A la voir si fraîche et souriante, ceux qui ne savaient pas son âge ne lui eussent jamais attribué quarante-neuf ans. Sa démarche cependant était hésitante, une gêne arrêtait quelquefois ses mouvements. Rose avait la vue basse; ses yeux un peu gros, pâlement bleus, offraient la bonté rêveuse de certains regards de myopes. Ses attitudes malhabiles ne manquaient pas de charme, elles paraissaient conserver des timidités ingénues. D'ailleurs, eût-elle eu les prunelles perçantes de Zoé, jamais elle n'aurait acquis l'assurance de sa sœur devant les aspects de la vie. Dieu avait façonné son corps à l'égal de son âme.

Mademoiselle Rose sortit du magasin; le marchand, en la reconduisant, lui affirmait que ses ordres étaient exécutés et que la commande serait portée à domicile.

Elle se tourna vers différents points; elle tergiversa, immobile au milieu de la rue. On la saluait. Elle inclinait aimablement la tête et ne reconnaissait guère les passants. Un vent léger la caressait, elle le respirait avec délices. Les clartés qui glissaient par moments entre les nuages égayaient la blancheur des vieilles mai-

sons badigeonnées; l'irrégularité des toits rouges et bleus se découpait nettement sur le ciel; ensuite, dans une saute brusque de lumière, les rues se prolongeaient en une atmosphère opaline qui brouillait les visages de la ville.

A l'aventure, sans que sa pensée se posât, sans qu'un désir la conduisît, Rose se trouva sur la place du Tribunal.

A côté des petites charrettes attelées de grands chiens au poil roux, qui dormaient entre les brancards inclinés, des verdurières avaient étalé devant elles leurs nattes recouvertes des légumes de la saison. Les salsifis, les carottes, les oignons, le céleri et les poireaux parfumaient. Des paysannes présentaient des paniers remplis d'œufs, des amas de beurre appétissant. Rose se promenait parmi les étalages, curieuse et ignorante. Zoé se chargeait de l'approvisionnement du ménage, connaissait les prix et surveillait les achats des domestiques. Rose fut interpellée; des propositions, avantageuses sans doute, lui étaient faites. Elle souriait à l'erreur des braves gens qui ne savaient pas son incompetence. Pourtant, une marchande avançait un gros bouquet de violettes et, Rose s'arrêtant, elle le lui mit sous le nez. « — Les dernières violettes, mademoiselle! » L'odeur

était exquise, légèrement grisante. Rose l'aspira, et elle sentit descendre jusque dans sa poitrine comme un cordial. Elle se ressaisit un instant après. « Que dirait Zoé en voyant ces fleurs?... » Presque honteuse, elle s'en alla.

« Je vais rentrer... »

La petite ville, pendant les matinées, offrait quelque animation. Les courses des ménagères; le mouvement provoqué par le tribunal, surtout aux jours d'audience correctionnelle, quand les prévenus des villages voisins avaient à répondre de leurs attrapades continuelles; l'habitude de ceux qui, vers midi, vont prendre la goutte au cabaret; tout cela, c'était un peu d'existence remuante avant l'assoupissement de l'après-dîner.

Rose approchait du Béguinage, et déjà les venelles étaient mortes. On n'entendait le bruit des voix, le pas des hommes qu'aux heures où les tâcherons revenaient du labeur et gagnaient la place du Tilleul. L'écho des jeux d'enfants, autour de l'arbre, troublait seul, parfois, le silence des rues avoisinantes durant la longue journée. Mais le matin, dès l'aube, une clochette tintait à la chapelle du Béguinage, avant la messe.

« Notre chapelle... », disaient les voisins, et,

en effet, elle était bien aux quelques familles qui demeuraient dans un court rayon autour de son campanile ajouré. Ceux du quartier avaient l'autorisation d'y faire leur communion pascale.

L'esprit de l'ancienne communauté, la solidarité et l'amour chrétien qui régnaient jadis dans ces lieux liaient encore leurs habitants. Les inimitiés étaient choses inconnues entre eux ; bien souvent, à des heures pénibles, les gens qui économisaient avec bonheur — ce bonheur d'amasser lentement et sûrement dans le calme des villettes! — vinrent en aide à des frères malheureux.

Le Béguinage ne pensait pas toujours comme le restant de Tiest. On y gardait des traditions politiques et religieuses. Les allures des gens étaient plus graves et leurs actions plus réfléchies, et peut-être, si l'on exemptait de cette remarque une grosse rentière de l'endroit, Madame Laton, leurs costumes voulaient-ils s'harmoniser avec les briques vétustes des ruelles. Ici, maisons et maisonnettes n'étaient point peinturlurées d'ocre, de couleurs blanches ou rouges, et les vêtements, comme les pierres, avaient les teintes assourdies, tranquilles, presque pieuses du passé qui s'attachait

à chaque pan de mur. Les demeures de rentier aux façades régulières, ayant remplacé les pittoresques logis flamands, prenaient dans l'air ambiant des aspects d'un charme désuet, d'une douce monotonie. La population ouvrière ne donnait pas dans les idées nouvelles. « Sans doute, les âmes des filles de Begghe prient pour nous. Le Béguinage est imprégné de leurs présences invisibles et bienheureuses. » Rose formulait cette pensée avec reconnaissance et, dans la rue Sainte-Catherine, près d'atteindre sa maison, elle voulut entrer à la chapelle.

La chapelle était déserte. Rose prit dans sa poche une *Imitation de Jésus-Christ*, en petit format, qui ne la quittait jamais. Selon son habitude, elle l'ouvrit au hasard :

Il faut que vous appreniez à vous vaincre en beaucoup de choses, si vous voulez conserver la paix et l'union avec les autres.

Le souvenir de Zoé s'imposa. Humblement, Rose fouillait les plis et les replis de sa conscience. Elle découvrait, chaque fois, dans la lecture de l'admirable livre, une leçon qui l'éclairait sur ses défauts.

Dans les bas-côtés de la chapelle, qu'ornaient des lambris curieusement sculptés, un homme marchait maintenant, s'arrêtait quelquefois pour

examiner les panneaux et les pilastres des boiserie. Ses pas, qui résonnaient irrégulièrement, troublèrent Rose.

Elle se retourna, sans reconnaître l'importun.

Interrompant la lecture de l'*Imitation*, elle pensa : « C'est un étranger ; il ne prie pas ».

L'inconnu était arrivé dans la nef et, lorsqu'il passa devant le chœur, il fit une gémulation en regard du maître-autel. Rose se sentit satisfaite. Alors, comme il se détournait, elle crut voir Monsieur Demans.

« C'est lui... ce n'est pas lui... c'est lui. » Elle en était certaine. « Comment n'avais-je pas deviné ?... Il aime tant les antiquités. » Puis, se replongeant dans sa lecture :

Si vous voulez être affermi et avancer dans la vertu, regardez-vous comme exilé et étranger sur la terre.

« Comme exilée... » Mademoiselle Rose réfléchit et pensa à tout autre chose... Puis, soudain repentante : « Je veux dire trois *Ave* pour l'heureux retour de Paul ».

Les trois *Ave* ne l'occupèrent pas longtemps, et le bon Dieu dut bien s'en contenter.

Sans trop savoir pourquoi elle se signa en hâte, se dirigea vivement vers la sortie et, dans sa précipitation, elle renversait une chaise.

Monsieur Demans, abandonnant les lambris, s'empessa, courut presque, et arriva quand Rose était baissée.

Comme ils se redressaient, l'un et l'autre purent s'apercevoir que le sang leur montait vite au visage.

Rose, par respect pour le lieu où ils se trouvaient, n'osa point tendre la main à Monsieur Demans. Elle murmura : « Je suis si maladroite !... »

Pendant que Monsieur Demans, déjà seul, prolongeait un geste de protestation.

III

Marie avait ouvert l'*Économie culinaire* de Cauderlier et, le front plissé, elle s'évertuait à retenir les diverses phases de la préparation d'un mets.

Anna contemplait, satisfaite, les cuivres jaunes et rouges, magnifiques de luisances, les étains aussi blancs que des casseroles étamées. Elle venait de ranger ces ustensiles sur des rayons, après le récurage. Afin de les faire valoir, elle avait découpé, dans des journaux, la dentelle de papier qui bordait ces rayons.

— Je crois que l'on ne pourrait plus ramasser un grain de poussière dans la maison.

Marie, sans répondre, jeta tout à coup son livre sur la table, avec mauvaise humeur :

— Le diable n'en sortirait pas ! Cela ne ressemble point aux recettes de Mademoiselle Zoé, si claires... que je comprends en lisant d'un œil !

Après s'être recueillie, elle décida :

*

— Je ferai un pain perdu.

— Paul aime beaucoup le pain perdu.

— Oui, quand c'est moi qui le prépare !
Demandez donc à Monsieur Victor comment il trouvait celui qu'on a servi chez Pioot, l'année dernière !...

Elle tira de son corsage un papier graisseux. Un sourire élargissait ses joues rebondies, son bonnet remuait de gauche à droite :

— Le menu sera suffisant, je crois.

Son sourire perdurait ; elle se relisait ; enfin, après avoir plié son écrit :

— Portez le menu à Mademoiselle Zoé.

Elle regarda l'horloge, et sursauta autant que le permettait sa corpulence :

— Dix heures, et rien sur le fourneau !...

Puis, reprenant tout son calme :

— Bah ! ils m'excuseront, quand ils sauront que j'ai dû soigner pour le petit.

Et, sans trop de hâte, elle tisonna le feu et s'occupa de faire bouillir la soupe.

Anna, qui rentrait, lui rendit le papier :

— Il paraît que c'est trop long...

Marie, en voyant le menu raturé, s'encoléra. Elle ne parlait pas, mais lançait des gestes d'indignation. Ensuite elle gémit :

— Ils le laisseraient mourir de faim, l'en-

fant ! Ignorent-ils qu'à son âge il faut une nourriture fortifiante et abondante ? Il devra se refaire, lui, si petit et si pâle !...

Anna, aussi, donnait tort à ses maîtres :

— Quand on est jeunet, pas plus haut que cela... (elle plaçait sa main au niveau de la table) vous avez raison... Pourvu qu'ils ne s'en repentent point !

— Toute la journée dans leur « cabinet », ils oublient que Paul n'est qu'un enfant. Ils n'ont plus d'appétit, eux ! Ils sont vieux !

Anna se dit que Mademoiselle Zoé et Marie « pourraient bien être de la même année » ; cependant elle garda cette réflexion.

Les domestiques soupirèrent ensemble :

— Pauvre petit !

Puis elles reprirent leur besogne, remplies d'appréhensions.

Paul demeurait pour elles le gamin qui vint passer tant d'heures chez les oncle et tantes, alors que ses pauvres parents vivaient encore. La maisonnée caressait le bambin, le bourrait de friandises, s'extasiait à ses espiègleries. Son image, d'abord en robe bleue — sa mère l'avait voué à la sainte Vierge, dont il porta la couleur jusqu'à cinq ans — s'était lentement effacée. Mais le gamin, frisotté, un peu

chétif en cette culotte qui découvrait ses mollets maigres, restait dans leur mémoire. A chacun de ses retours, les deux servantes étaient stupéfaites. Elles ne reconnaissaient plus le petit tant il grandissait; voilà qu'il allait être bientôt un homme. Elles répétaient, à l'infini : « Comme le temps passe ! » Ensuite venait le départ, la longue absence du neveu, et elles oubliaient ce qui les avait frappées pour ne plus apercevoir, dans un coin de leur souvenir, que l'enfant à culotte courte, qui goûtait les sauces dans la cuisine et ne s'attirait jamais de gronderies.

Ainsi que Marie l'avait prévu, le dîner fut servi tardivement, et personne ne se plaignit, parce qu'à la première réclamation de Mademoiselle Zoé la cuisinière avait répondu :

— On peut bien se gêner, depuis si longtemps que nous n'avons plus vu le chéri! Je croyais que nous l'aimions mieux.

Cette insinuation visait les plats supprimés sur le menu. Zoé fit semblant de ne pas comprendre, et rentra dans « le cabinet ».

Victor et Rose étaient attablés, leur sœur s'asseyait.

— Paul sera ici, demain. Nous sommes donc d'accord. Il fera ses études à Louvain.

Zoé ne protesta plus. Elle eut préféré une

université de l'État; mais son frère avait tenu bon.

Rose ne disait rien, très satisfaite.

— Vous êtes toujours de mon avis, quant au choix de sa carrière ?

— Il deviendra docteur en droit.

Rose osa une remarque :

— Les avocats doivent avoir la conscience bien large... Notre neveu n'éprouvera-t-il pas des répugnances ?

— Oh ! vous, vous en feriez un curé ! répliqua Zoé, sarcastiquement.

Aubrie exposait ses raisons :

— Nous disposons de certaines influences. Le juge de paix est vieux; si Paul pouvait le remplacer, il aurait le pied dans l'étrier. J'en ai rencontré plusieurs qui, suivant la filière, arrivaient à la Cour d'appel, et ils étaient moins intelligents que Paul !

L'oncle et les tantes furent unanimes pour attribuer des aptitudes remarquables au futur magistrat.

Maintenant, Anna servait le dîner. Aubrie reconnut que le repas ne se ressentait point des émotions de la cuisinière. Son appétit, bien ouvert, le rendait joyeux. Malgré ses cinquante-cinq ans, il portait beau. Sa figure était à peine

ridée, et ses yeux noirs, très vivants, gardaient un éclat de jeunesse ; les pointes verticales de sa moutache donnaient à sa physionomie une allure conquérante.

Rose, en le contemplant, lui opposa la figure de Monsieur Demans avec son expression de douceur sous une abondante chevelure blanche, et cependant Monsieur Demans était plus jeune que Victor, dont les cheveux portés « à la brosse » grisonnaient seulement.

Aubrie s'écria :

— Je serais capable de reprendre mon service ! Vrai, quand mes rhumatismes me fichent la paix, je me demande si j'ai bien quitté l'armée, et si tantôt mon ordonnance ne m'apportera pas les instructions du colonel.

Ce rappel de la carrière qu'il avait abandonnée forcément, à quarante ans, avec le grade de capitaine-commandant au régiment des lanciers, n'émut pas les deux sœurs. Rose avait regretté la vocation de son frère, craignant les dangers moraux qui entourent le soldat. Zoé tenait en médiocre estime l'état militaire, comme la plupart de ses compatriotes de Belgique, à cause de l'avancement difficile et de la solde restreinte dans ce pays toujours pacifique. Et puis, à son retour chez les vieilles filles, leur existence de-

vint moins monotone ; malgré l'abus que Victor faisait de la pipe, Zoé jouissait de sa présence, et Rose pensait que les douleurs rhumatismales avaient été utiles à la sauvegarde de son âme.

Aubrie se versait largement à boire ; le premier plat lui laissait cette satisfaction de l'homme bien portant qui, à table, se sent l'estomac encore dispos, et se prépare à la jouissance du rassasiement.

Le second plat occasionna une déception.

— Ce poulet est cru, remarqua Victor.

En toute autre circonstance, Zoé se serait précipitée dans la cuisine pour morigéner la cuisinière. Aujourd'hui, elle se contenta de répondre :

— Vous n'avez pas de bonnes dents.

Et, payant d'exemple, elle s'efforça de venir à bout d'un morceau filandreux. Rose, pendant ce temps, se félicitait que sa sœur n'eût point remarqué qu'elle ne s'était pas servie.

Un coup de sonnette, cassant et bref, retentit dans le corridor.

Ils se regardèrent, étonnés. Rose s'était effrayée.

— Une visite à cette heure... dit Zoé.

Et Anna traversant la chambre, afin d'aller ouvrir, sous le porche :

— Nous n'y sommes pour personne !

Le coup de sonnette avait ébranlé leur quiétude. Il prit très vite, dans la régularité de leur vie, l'importance d'un événement mystérieux.

— Ce n'est pas le garçon boulanger... Vous avez réclamé le parapluie de Paul ? demanda l'aînée à sa sœur avec l'espoir, immédiatement déçu, d'une réponse négative, car tous les trois, craintifs, fixaient la porte. Elle allait s'ouvrir, ils le sentaient, sur un présage grave.

Anna fit tourner le bouton ; elle était devant eux :

— Un télégramme ! s'écrièrent-ils.

Des images confuses, mais mauvaises, les assaillaient.

Anna, tout à coup, se mit à pleurer, et, comme personne ne lui avait enlevé la dépêche, elle s'essuya les yeux du revers de la main droite, remuant devant sa figure le papier bleuâtre.

Zoé comprit son devoir.

Elle arracha le télégramme, le dépla fébrilement et le tint loin de son visage. Sa vue se voilait ; elle lut, enfin, dans un grand effort de volonté :

Reviendrai demain train onze heures.

PAUL AUBRIE.

— Il ne nous avait pas écrit l'heure de son arrivée ! hurla Victor qui s'esclaffa aussitôt.

— Mais oui, mais oui... faisait Rose, pleurant de joie.

— Vous êtes des imbéciles, vous ne pensez à rien ! cria Zoé.

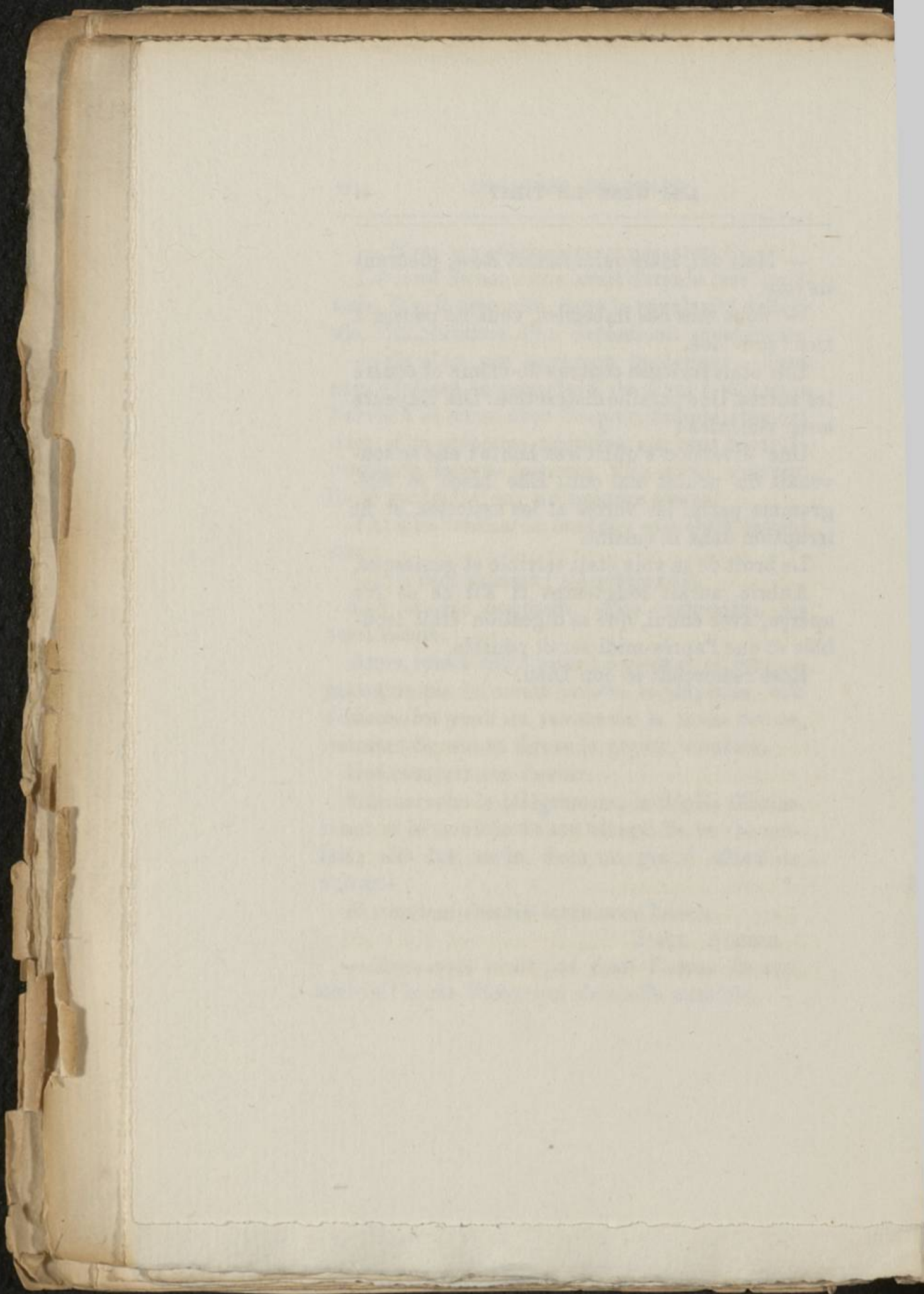
Elle était furieuse contre elle-même et contre les autres. Une pareille distraction ! Des frayeurs aussi ridicules !

Une diversion s'offrit à sa honte : elle se souvenait du poulet mal cuit. Elle lança le télégramme parmi les verres et les assiettes, et fit irruption dans la cuisine.

Le bruit de sa voix était terrible et grotesque.

Aubrie aurait longtemps ri s'il ne se fût aperçu, avec ennui, que sa digestion était troublée et que l'après-midi serait pénible.

Rose remerciait le bon Dieu.



IV

L'hiver tomba du ciel cette nuit-là, mais un hiver coquet avec du givre sur les toitures et aux branches des arbres, et un gai soleil les faisant scintiller. Les gens qui mettaient le nez à la porte chassaient sous leur narine une petite buée, et se sentaient ravigourés. La gelée avait purifié l'air, limpide comme un cristal dans les hauteurs du firmament. Il semblait que le ciel se fût agrandi. Journée joyeuse !

Les magnificences d'automne donnent à la terre la beauté et la tristesse des dernières fêtes. Derrière l'or et la pourpre des feuillages, après la brise attiédie qui porte les senteurs des fleurs mourantes, soufflera le vent mauvais, grimaçant et dur ; il effeuillera les grands arbres, les fleurs seront brisées. L'amertume est dans la beauté de l'heure passagère.

Et, cependant, les pluies ont sali l'horizon, la terre était noire, la bise sifflante, et voilà que les froidures fleurissent de charme toutes choses.

Le boulevard de Tiest n'est-il pas, ce matin, orné de gros bouquets blancs où le soleil trille ses rayons ; les rues n'ont-elles pas un frisson de jeunesse, parmi les vapeurs ténues qui vibrent dans un coup de lumière ?

Écoutez les gens qui passent : « Ah ! le bon temps, madame ! Ah ! la saine journée, monsieur ! » Voyez leurs figures : les nez sont un peu rouges, les yeux un peu mouillés, mais leurs poitrines se dilatent, leurs poumons s'activent et leurs cœurs sont joyeux comme le jour !

Il y a de l'illusion à croire que le soleil chauffe ; mais l'air est si calme, et les reflets argentés du givre intensifient la clarté de l'espace, lumineux comme au renouveau.

— Commandant, vous mettez votre gros pardessus !

— Regardez donc, Marie, on dirait le printemps !

— Victor, ne faites pas d'imprudences (C'est Rose qui parle).

— Victor, obéissez, ou sinon vous vous repentirez (C'est Zoé qui parle).

— Voilà, voilà. Je mettrai même mon foulard. Des matins pareils à celui-ci, combien j'aimais courir les campagnes, sur le dos de Cocotte. Pauvre Cocotte, elle n'a pas survécu

longtemps à mon départ du régiment. Ici, elle ne s'acclimatait pas. Plus de jambes, plus de cheval... Tiens, si Paul travaille bien, je lui achèterai un cheval.

— Commandant, vous manquerez l'arrivée du train.

Zoé et Rose entendirent la prédiction de Marie.

La première dégringola l'escalier, aussi lesté qu'une jeunesse. Un beau châle croisait sur sa poitrine plate, de longues boucles d'oreilles se balançaient de chaque côté de ses joues osseuses. Elle remuait les sourcils, plissait les yeux, en glissant ses doigts dans de gros gants de laine. Elle avait soigneusement lissé les bandeaux de ses cheveux gris, sous un chapeau brun, sobre et raide.

Rose qui venait de descendre s'aperçut qu'elle avait oublié son mouchoir, et remonta quoique sa sœur lui eût crié : Je vous prêterai le mien !

Zoé sortit avec Victor, sans l'attendre.

Dans la rue, l'atmosphère sapide les ondoya. Aubrie se sentait léger, prêt à courir ; sa compagne négligea, quelques instants, l'attitude gourmée qu'elle avait l'habitude de prendre comme demoiselle de qualité. Les Aubrie étaient de bonne famille, parmi les premières de la

ville, on s'en apercevait aux saluts respectueux qui leur étaient adressés. Quand Rose les rejoignit, chacun occupa la place qui lui revenait. L'aînée marchait entre son frère et sa sœur, celle-ci tenant la droite.

Les petits bourgeois se retournaient pour les examiner ; leur endimanchement provoquait des curiosités. Aubrie, qui venait de consulter sa montre, déclara qu'on arriverait à temps. Alors, leurs pensées heureuses les occupèrent plus librement. Rose unissait son contentement au bel aspect du ciel et de la terre ; elle voulut se rappeler une poésie qui s'appliquait à cette matinée d'hiver...

Tous les trois furent désagréablement surpris, au tournant d'une rue.

Madame Laton les accostait, et chacun connaissait et redoutait son verbiage.

— Mes chers amis, je vous envie ! Hier, j'ai reconduit ma fillette au pensionnat. Elle avait été indisposée.

Madame Laton cligna de l'œil en regardant Rose :

— C'est de son âge, vous savez.

Personne ne lui répondant, elle commençait l'éloge de la superbe journée. Victor dut brusquer :

— Nous n'avons plus que quelques minutes, avant l'arrivée de Paul.

Elle leur serra les mains, avec effusion :

— Je viendrai l'embrasser, votre gentil neveu !

Les Aubrie lui tournaient le dos, sinon Madame Laton les eût encore congratulés.

— Qu'elle aille au...

Un coup de sifflet interrompit Aubrie. La gare était devant eux ; ils l'atteignirent en toute hâte.

Sur le quai, le vieux garçon rassura ses sœurs :

— Ce n'est pas le train de Liège.

Ils déambulèrent, au milieu des voyageurs, sans se parler.

Zoé, qui avait la vue perçante, remarqua la première un panache blanc dans le lointain. Rose clignota, s'efforça d'apercevoir la fumée de la locomotive ; elle y parvint lorsque le bruit de la machine grondait déjà à ses oreilles.

Les gardes couraient aux portières :

— Tiest ! Tiest !

— Le voilà ! cria Zoé.

Ils se précipitèrent vers le compartiment, d'où Paul, avant de descendre, promenait son regard sur le public.

— Mon oncle ! Mes tantes !

Ils s'embrassèrent et se réembrassèrent.

— Cornichon ! Cornichon ! répétait Aubrie, très ému.

— Tu as bonne mine !

— Vous vous portez très bien aussi. Et Anna et Marie ?

— Viens, disait Zoé, il faut prendre un commissionnaire. Mais elle vit que trois hommes se disputaient la valise de son neveu. D'un geste, elle les sépara, et désigna celui qui paraissait le plus honnête : — Vous nous suivrez.

— Ta grande malle, Paul ?

— Elle me sera envoyée demain.

Ils gagnaient la sortie.

— Monsieur Demans vit toujours ?

— Il est plus jeune que nous, gamin !

En dehors du brouhaha de l'arrivée et la première émotion étant passée, ils contemplèrent leur neveu à l'aise.

Vraiment, Paul se présentait bien. Il avait la tournure dégagée. D'une jolie taille, mince et gracieux, il marchait délibérément. Son assurance n'était pas démentie par ses yeux clairs — maintenant un peu espiègles — nuancés d'azur.

— Dieu me pardonne, tu as déjà de la barbe ! dit Zoé.

Sous son nez effilé, une légère mousse blonde estompait sa lèvre. Paul avançait, la bouche entr'ouverte dans un sourire qui découvrait ses dents blanches. Il s'informait des habitudes et des gens de Tiest.

— Vous allez encore tous les jours à « la Société », mon oncle ?

Les autres l'interrogeaient sur la façon dont il avait passé, là-bas, ses mois d'études supplémentaires. A ce propos, ils ne lui ménagèrent pas leurs compliments.

Le joli garçon !... pensaient-ils, tous les trois, et ils regardaient avec un air de fierté aimable ceux qui les croisaient dans la rue ; Zoé avait complètement oublié son attitude de demoiselle de qualité.

— Comme nous allons vivre heureux ! Quand tes études seront terminées à l'université, tu reviendras dans ta chère ville, tu demeureras chez nous.

— Oui, oui, bon oncle !

Paul avait des réponses détachées de toute préoccupation ; l'avenir luisait, pareil à ce beau ciel bleu, sans un nuage.

Les premières ruelles du Béguinage déroulaient leurs contours ; les pignons grêles baignaient dans le soleil, les croisées à meneaux

brillaient. Une vieille âme familière riait dans les façades.

— Il est là !

Anna signalait, par cette exclamation, l'approche des Aubrie. Les deux servantes s'étaient impatientées et venaient au devant de Paul. Marie s'essuyait déjà la bouche. Elles éprouvèrent une stupeur.

— C'est un monsieur !

Marie, qui croyait l'embrasser, osa à peine lui prendre la main.

Paul les mit à l'aise, rappelant une espièglerie de jadis, et faisant se pavaner d'orgueil la cuisinière, tant il gardait souvenir de ses mérites culinaires.

— Il est toujours aussi charmant, confia Marie à Anna.

— Oui, mais comme il a grandi ! Et elle garda sa désillusion.

Paul, dans la maison, s'exclama :

— Vous avez fait repeindre le corridor !

— Monte vite à ta chambre !

Ils le suivaient, un peu haletants.

— Oh ! le charmant papier. C'est vous qui l'avez choisi, tante Rose ?

— Nous l'avons choisi tous ensemble, déclara Zoé, conciliante.

— Et voilà un bureau, où tu pourras travailler à l'aise. Un bureau de consultation pour Monsieur l'avocat.

— Je serai avocat, avocat ! Il gambadait devant les bons parents, dont les figures restaient épanouies. Et soudain :

— Tante Rose, allons voir le jardin.

Paul l'entraînait. Victor avait ouvert la fenêtre, et quand il les aperçut dans le jardin :

— Tu sais, polisson, il n'y a pas encore de cerises !

Le cerisier de son enfance, l'arbre sur lequel il s'était déchiré souvent les culottes, en y grim pant pour cueillir les fruits ! Il paraissait couvert de fleurs, comme au joli mois de mai.

— Là, dans ce coin, tante Rose, vous m'avez grondé.

— Oh ! je ne crois pas.

— Si, si, une seule fois !

— Et les bonnes œuvres, tantante, car je suis égoïste en ne pensant qu'à moi... vous dirigez encore les Dames des Églises pauvres ?

— Ces dames ont bien voulu me maintenir dans mes fonctions, et je m'efforce...

— Ta, ta, ta ! Avouez que vous leur rendez un grand service. Qui donc est plus dévouée que tante Rose !

Il entourait sa taille ; il l'embrassa de façon retentissante.

Zoé les rappelait :

— Monsieur Demans est au salon, venez vite.

Les mains tendues, souriant, Demans attira Paul, et sa barbe blanche noya le visage du jeune homme.

Ses yeux caressèrent l'heureuse famille, tandis qu'un pli mettait une petite amertume à ses lèvres :

— Voilà le bonheur !

Il fit un geste circulaire qui désignait les quatre Aubrie.

A table, les conversations s'éparpillèrent dans une gaieté douce. Paul ne s'attachait à une idée que pendant quelques instants ; c'était lui qui menait la pensée des braves vieux parmi les sujets les plus divers. Sa mobilité d'esprit parut à Monsieur Demans semblable au vol du papillon dans un rayon de soleil. Il communiqua cette comparaison à sa voisine, Mademoiselle Rose, qui s'en imprégna, évoquant aussitôt le paysage d'été. Une inquiétude, pas bien grosse cependant, la traversa : « Paul serait-il assez sérieux » ? Son neveu l'ayant regardée, mutin et charmant, comme s'il eut lu sous son front, Rose se sentit l'âme élargie ; une tendresse,

soudain indicible, palpita dans sa voix, dans son regard. Depuis l'arrivée de Paul, elle n'avait pas été aussi émue. Quand elle s'adressa ensuite à Demans, celui-ci se troubla. Combien les yeux de sa vieille amie étaient profonds, aujourd'hui, d'un rêve qui paraissait lointain, mais vibrant encore ! Ils se complurent dans les paroles courtes que l'un donnait à l'autre, sans cesser de participer à la conversation de Victor, de Zoé et de Paul. Mademoiselle Rose lui demandait un très simple conseil, concernant une banalité de sa vie de fille pieuse. Demans l'accueillit, comme une offrande de sa confiance, et ses paroles furent tremblantes en répondant très simplement... Il trouvait le charme exquis, qui mettait autour de leurs propos quelconques une lueur qu'eux seuls pouvaient apercevoir. Mais, chez Rose, c'était le bonheur du retour, l'atmosphère d'affection familiale qui la disposait, pour la première fois de sa vie, à une effusion auprès de l'ami, sans qu'elle se rendît bien compte des sentiments qui faisaient lever davantage sa gorge...

— Ainsi, vous trouvez que l'œuvre du Patronage des jeunes filles peut prolonger désormais la leçon du soir jusqu'à huit heures ? Rassurerai-je les dames qui instruisent ces chers enfants ?

Elle avait renouvelé sa demande. Elle regardait Paul avec le ravissement d'une mère, et elle attendait, impatiente, la voix de Demans. Une langueur la pénétra pendant sa réponse, et cependant l'ami ne parlait que pour se répéter ; mais les inflexions de ses paroles furent de nouveau tièdes, mollement enveloppantes, et tout à coup Rose se raidit, regarda devant elle, les oreilles bruissantes. Demans venait d'ajouter, sans transition :

— ... Mademoiselle, vos cheveux blonds... c'est toujours le printemps, et qui côtoie l'hiver, hélas !... la neige de mon front...

Qu'allait-elle dire ? Mon Dieu, comme son cœur martelait sa poitrine ! Elle voyait Zoé et Victor et Paul, aux visages qui souriaient ; leurs propos animés remplissaient d'éclats joyeux cette chambre. Et elle était prête à pleurer...

La porte s'ouvrit. Anna vint annoncer :

— Monsieur Pioot désirerait vous voir.

— Introduisez-le au salon. Victor, nous allons prendre le café. Votre bras, mon cher Monsieur Demans.

Puisque Demans ne l'avait pas entendue, Zoé lui toucha l'épaule :

— Ce sont toujours les antiquités qui vous rendent si distrait ?

— Oh ! non.

Il mit une ferveur dans sa négation.

— Vous avez maintenant d'autres amours ?

Il fit une figure drôle, ses doux yeux s'effarèrent, et Zoé pensa que les facultés du vieil ami déclinaient.

Dans le salon rouge et blanc, deux lampes sous des abat-jour transparents glissaient une clarté fine sur les meubles et jusqu'à la tapisserie déteinte, mais des tasses dorées, des cuillères de vermeil, dans un plateau de laque noire, chatoyaient entre les deux lampes.

Ils quittaient tous la salle à manger où l'obscurité commençait à s'épandre, et ils ressentirent ici comme une chaleur nouvelle de cordialité.

A peine Monsieur Pioot fut-il entré que Zoé prit une tasse et la lui offrit. Il tenait la fine porcelaine dorée, qui reluisait à ses doigts, et son visage, au-dessus de son torse large sanglé dans une redingote, s'éclairait aussi de rutilances. Les salutations avaient été affables ; le nouveau venu félicita les Aubrie à propos de leur neveu. Une sympathie régnait. Pourtant Monsieur Demans se tenait à l'écart.

— Je n'irai point par quatre chemins ; je sais que vous êtes des amis. Un siège est devenu

vacant au conseil communal ; je serai candidat à la prochaine élection, et j'ai l'honneur, commandant, de vous demander votre voix.

— Elle vous est acquise, Pioot. La politique ne m'intéresse guère, mais vous êtes des nôtres.

— Du parti le plus religieux, ajouta Rose.

— Du parti le plus modéré, spécifia Zoé.

— Mon compétiteur serait, assure-t-on, Mans-ter. Il suffit de le nommer pour que chacun sache à quoi s'en tenir.

Monsieur Demans ne se rapprochait pas. Pioot s'en aperçut, et rondement :

— Mon vieux camarade, j'aurais été chez vous, mais puisque j'ai la chance de vous rencontrer...

Demans marcha vers lui :

— Eh bien ! c'est un beau rôle qui vous incombe ; vous relèverez enfin le niveau des séances municipales ; je vous recommande...

— La défense des grands principes qui ont fait notre honneur et notre gloire. La protection de l'âme de nos enfants, dans la question de l'enseignement... Il s'était redressé, et sa voix de stentor éclata. De sa main restée libre il gesticulait avec fougue.

On fut étonné de voir Demans l'interrompre, en arrêtant l'essor de son bras, si bien que Pioot se tut.

— Oui, oui, vous exposerez votre programme, après tant d'autres. Mais vous devriez être, enfin, celui qui comprend et fait comprendre que le rôle de l'administration ne consiste pas seulement dans la défense des bons principes, dans l'organisation économique et intelligente de tous les services... Elle a également une mission de beauté.

Pioot le regardait les yeux ronds, et Zoé lui présentant un petit verre de fine champagne, il déposa sa tasse de café et avala, d'un trait, la liqueur ambrée.

— Tiest, son ancien béguinage, l'enceinte romaine dans la plaine où flotte encore le souvenir de César, les débris de nos remparts défendant la cité au moyen âge et qui s'effritent chaque jour : voilà ce qu'il faut sauver de la pioche utilitaire, si nous voulons prolonger notre vie au delà de cette époque veule. Et les vandales sont à nos portes !

Jamais Monsieur Demans n'avait exprimé ses idées aussi véhémentement. Les Aubrie furent stupéfaits. Rose, avec une admiration secrète dans le cœur, n'en revenait pas.

Pioot se versa, lui-même, un deuxième verre de cognac : — Fameux, dit-il, en claquant la langue. Il n'était plus impressionné par la

sortie de Demans. Sa roublardise apparut : — Nous tâcherons d'unir l'utile à l'agréable. Quel artiste vous faites, vieux camarade ! Hé ! Hé ! c'est qu'il n'a pas tout à fait tort !

Demans était exténué. Sa gorge se contractait, des palpitations l'oppressaient. Il prit d'une main tremblante le cigare que lui tendait Victor, et s'affala dans un fauteuil. Des projets héroïques traversèrent son imagination, et il n'entendit plus personne.

Paul le contemplait d'un regard interrogateur. Un étonnement se marquait dans ses sourcils relevés ; son esprit s'attachait tout à coup à la vision confuse d'un inconnu mystérieux, dont on venait de lever un voile devant lui.

— Les idées de Demans sont enracinées, répondait Victor à Monsieur Pioot. Mais vous pouvez compter sur lui, je vous en réponds.

Zoé était méconnaissable aujourd'hui. Le sans-gêne du visiteur qui considérait avec insistance le flacon de cognac l'amusa, et elle remplit encore son verre.

— Le coup de l'étrier, annonça Pioot.

Et pressant et secouant des mains :

— Vous verrez que tout le monde sera content. Je donnerai satisfaction à tous.

— Oui... si tu es élu ! grommela Demans, qui avait quitté son fauteuil.

Rose seule l'entendit ; son frère et sa sœur reconduisaient Monsieur Pioot jusque sous le porche.

— Mon ami, deviendriez-vous vindicatif ?

Elle souriait :

— Vous savez bien qu'il sera le représentant de la bonne cause.

— Fût-il pape, je le combattrais !

— Oh ! vous voulez rire ?

— Non !

La réponse catégorique de Demans brutalisa Rose. Blessée et craintive, elle chercha son regard sans le rencontrer.

Paul, assis au fond de la pièce, inattentif à leur conversation, suivait les volutes d'une cigarette. Après les fantaisies légères qui l'animèrent, un rêve agrandissait et calmait sa pensée.

Victor et Zoé rentrèrent vivement. A leur attitude, à leurs physionomies perplexes, on voyait qu'il se passait une chose imprévue et considérable.

Victor, mi-sérieux, les prévint :

— Monsieur Manster fait certainement une tournée électorale. Quand Pioot nous a quittés, j'ai mis un instant la tête à la porte... Manster passait, il m'a salué très bas. Vous verrez qu'il sera bientôt ici.

— Vous ne pouvez le recevoir.

Rose prononça ces mots avec énergie.

Une pointe de malice brilla dans le regard de Zoé :

— Soyons aimables ; nous ne serons pas excommuniés pour si peu, ma sœur.

— Vlan ! On venait de sonner et Victor esquissa, en même temps que son exclamation, un geste résigné.

Ils furent silencieux et entendirent un bruit de pas qui se rapprochait.

— Monsieur Manster ! annonça la servante, en introduisant le visiteur.

Ils chuchotèrent un bonsoir discret. Une désignation menue de Zoé engagea l'étranger à s'asseoir.

Victor toussa, Rose se mouchait. Paul et Demans fixaient le nouvel arrivé, curieusement.

Monsieur Manster parla. Sa voix était fêlée et d'une émission contenue :

— Je suis heureux que certaines circonstances de la vie permettent parfois l'espoir d'un rapprochement entre gens honorables ; des malentendus peuvent séparer, momentanément, ceux qui étaient faits pour s'entendre. Je ne me crée point d'illusions : vous ne me connaissez pas. J'ai souffert... beaucoup souffert...

Les Aubrie pensèrent que la dernière affirmation était véridique, en examinant cet homme si pâle et si maigre, dont la face blafarde paraissait sortir d'un étui noir. « Sans doute, il a une infirmité... » se dirent-ils. Et ses yeux bridés, à peine ouverts, qui ne regardaient jamais personne en face, et ses lèvres courbées vers le menton aigu, son front bas qui fuyait aussitôt vers l'occiput dénudé, semblèrent moins vilains, à cause de cette triste mine de malade.

— ... J'ai beaucoup souffert de la méchanceté des gens. Moi qui voudrais écrire sur mon drapeau : « Tolérance !... », on me reproche un esprit de persécution. Je désire le bien, dans la concorde et la liberté de tous les citoyens ; le respect de toutes les consciences, le règne de la justice...

Demans, qu'une idée tourmentait, arrêta Manster :

— Voulez-vous aussi l'achèvement de la tour ?

Les Aubrie rirent franchement à cette question inopinée. Elle rompit presque la glace, et chacun se félicita de l'intervention du vieil enfant.

Manster ne s'était pas déridé ; il continua d'un ton sentencieux :

— Je veux aussi le règne de l'art. C'est le propre d'un esprit émancipé de travailler à sa réalisation dans tous les domaines.

Il espéra une réponse, et se recueillit.

— Celui qui s'attacherait à ce noble but aurait bien mérité de la cité ! proclama Demans.

Et il avait des yeux audacieux et une voix haletante, parce que l'émoi le reprenait.

Sur le même mode contenu, Manster acheva :

— Toutes les bonnes œuvres ont également ma sympathie. Qu'elles se réclament de mon appui ! Je ne distingue pas entre les pauvres, et, quand une nouvelle entreprise, dans le domaine de la charité, s'annonce sous de sûrs auspices, j'y applaudis de tout cœur.

Il tourna sa tête malsaine et sournoise du côté de Mademoiselle Rose. Celle-ci rougit, mais ne dit rien. Il insista :

— Le Dieu de charité, ce Dieu auquel nous croyons tous, doit aimer ce logis.

Zoé remua sur sa chaise, et tira sa montre.

— Je n'abuserai pas de vos instants précieux. J'aurais voulu me découvrir davantage, vous dire mon patriotisme, mon amour pour notre belle armée que j'espère plus grande et plus forte... Peut-être devrai-je prochainement abandonner de chères habitudes...

— Vous serez candidat à l'élection communale ?

Victor posait cette question à la bonne franquette, sans une intention de raillerie, mais plutôt afin de placer à son tour quelques mots. Zoé ne réprima pas un sourire.

Manster s'étant levé se plaignit sourdement :

— A mon corps défendant je devrai me soumettre au désir de mes amis. Maintenant vous savez ma vie et ses aspirations. Je serai l'esclave des principes qui la guidèrent toujours.

Il s'inclina profondément, et sortit à reculons.

Zoé eut un rire sonore :

— Allons ! l'existence est encore bien faisante, puisqu'elle offre des aspects si divers et si réjouissants. Toi, Paul, tu étudieras bientôt la philosophie ; c'est une science que je te recommande, mon garçon.

— Manster est un homme intelligent, remarqua Victor.

— D'autant plus dangereux, ajouta Rose.

— Entre Pioot et lui, quelle différence cependant !

Et Demans prit congé sur cette constatation, en leur souhaitant une bonne nuit et en réembrassant le neveu ; tout cela avec fébrilité. Dans l'embrasement de la porte il s'arrêta :

— Je me mets en campagne demain, et nous verrons bien si l'odieux utilitarisme sera toujours vainqueur !

Une angoisse serra le cœur de Rose. Victor bourra tranquillement une pipe ; il ne s'étonnait plus :

— Elle lui passera bien vite, cette lubie !

Zoé débarrassait la table :

— Comme je me suis amusée !

Paul s'assit devant le piano, et réveilla ses accords grêles.

— Joue la *Brabançonne*, gamin !

Aubrie effila sa moustache et bomba sa poitrine, en se regardant dans la glace, au-dessus de la cheminée.

Rose, qui se délivrait petit à petit de ses appréhensions, demanda timidement :

— Connais-tu le cantique de Lourdes ?

Et la romance pieuse succéda à l'air martial, et les notes chantèrent jusque bien avant dans la nuit, entre les vieux murs étonnés.

V

La « Société littéraire » est située sur la Grand'Place. Elle comprend le premier étage d'un vaste immeuble, dont le rez-de-chaussée abrite le *Café royal*. Un balcon longe la façade du cercle. Le local est clair, bien aéré. Des chromolithographies, données en prime par des publications illustrées françaises et anglaises, ont été encadrées et réjouissent une tapisserie verte. Sur une grande table, les journaux sont alignés. Des tables de jeu font vis-à-vis à chaque fenêtre ; contre les trumeaux, des canapés de crin promettent un confort relatif ; une salle de billard est attenante à cette pièce. Les sociétaires éprouvent une fierté et une satisfaction en se retrouvant ici. Ce sont les patriciens de Tiest qui font partie de la « Société ». A vrai dire, elle compte aussi quelques personnes admises seulement en raison de services rendus à la chose publique. La politique a été bannie de son règlement ; néanmoins, par un accord

tacite, les membres qui pensent à peu près de même — modérément et sagement sur toutes les questions — se retrouvent au cercle pendant les dernières heures de la matinée; les autres — les avancés — se rejoignent le soir, et prolongent tard leurs conciliabules et leurs parties de piquet. Les deux éléments se confondent à l'occasion des fêtes annuelles : un concert vocal et instrumental donné le premier dimanche de la kermesse, une partie de danse organisée durant le carnaval. Alors chacun fait montre de la plus grande courtoisie; on voit le fils d'un Monsieur Pioot, par exemple, engager une demoiselle Manster pour la première contredanse.

Et, cependant, la politique de leur ville demeure, chez tous, le ressort qui de temps à autre les soulève, les fait mouvoir, dans une subite évasion de leur apathie. Les affaires lentes et prudentes, la sage épargne, les distractions puisées dans les racontars concernant des petits scandales amoureux ont rempli de tranquilles années; soudain l'atmosphère s'agite : la moitié du conseil communal devra être renouvelée bientôt, et on commence à discuter les chances et les risques de la majorité; ou parfois un décès, une démission exigent un appel

extraordinaire aux urnes. Questions palpitantes, grosses de surprises ! Quelle attitude prendront telles ou telles familles ? Maintenant, à l'occasion de la compétition surgie entre Pioot et Manster, les Van Doornen useront-ils de leur influence en faveur de ce dernier ? Tous deux appartiennent au même clan ; mais le cousin de Van Doornen espérait être nommé conservateur des hypothèques et c'est le frère de Manster qui lui a été préféré. Une bouteille à encre, cette élection ! Aussi, dès l'annonce des candidatures, chacun agite, retourne, pèse les suppositions. Et le clergé se jettera-t-il dans la lutte ? Pioot est l'un de ses plus fermes soutiens !

Monsieur Aubrie fait exception parmi ces politiques ; il est vrai que Monsieur Aubrie appartient au Béguinage, le quartier des originiaux, dont le plus bel ornement est Monsieur Demans. Ah ! un petit vent de bataille souffle déjà sur la petite ville qui s'étire et qui va se dresser, bientôt, fiévreuse.

On se croirait au bout du monde ici. Des trains relient Tiest à la capitale, mais le trajet est long et coûteux, et puis Bruxelles effraye les bonnes gens. Ils vous diront : « C'est une belle ville, j'en conviens... mais, tenez, l'animation y est trop grande, le bruit m'assourdit,

les lumières m'aveuglent. J'ai toujours été heureux de quitter Bruxelles pour rentrer à Tiest ».

Ils possèdent d'ailleurs un député à la Chambre, là-bas, qui reçoit leurs requêtes et fait des démarches; représentant l'arrondissement depuis toujours, il se tient en dehors de la lutte des partis locaux, dispose de grandes influences et appartient à la noblesse. De même, leur sénateur n'a jamais été combattu. Celui-là, les Tiestois ne l'aperçoivent qu'une fois par an. Il se rend auprès des autorités, et ensuite les électeurs qui désirent ses services vont le rejoindre à l'auberge, car le sénateur ne veut pas accepter l'hospitalité chez l'un des notables, afin de ne point faire de jaloux. C'est un enfant du pays qui abandonna son château voisin de la ville pour se fixer définitivement à Bruxelles. Qu'importe ! Il gère d'autant mieux leurs intérêts, étant près de la manne ministérielle, et chaque bourgeois sait bien qu'elle tombe souvent à ses côtés. Un homme si riche !

Les avancés, eux-mêmes, doivent se résigner à ne point leur opposer de candidats. Tout l'intérêt des rivalités politiques se concentre dans la lutte à la commune. Les élections provinciales n'offrent guère de surprises. La masse

des paysans qui y participent ne se soucie pas du profit que pourrait amener un changement dans la répartition des mandats. Les bourgeois sentent d'autant mieux leur supériorité sur les habitants des campagnes.

Voici Monsieur le Docteur qui pénètre toujours le premier à la « Société ». Un coup d'œil jeté sur les journaux du matin et sur le *Courrier de Tiest*, afin de voir s'il ne s'occupe pas de l'élection. Le docteur répand une odeur de désinfectants ; il a terminé ses visites régulières aux malades, et ne se dérangera plus que pour des cas graves. Monsieur le Docteur, qui fréquente la « Société », est le médecin des familles riches. Il laisse le menu fretin des consultations modestes à des confrères moins favorisés par la fortune. Il est « Monsieur le Docteur », et cette appellation suffit à le désigner ; chacun sait aussitôt de qui il s'agit.

Le receveur de l'enregistrement, ses bureaux fermés, se hâte vers le cercle. « Toc ! toc ! » Avant d'avoir salué le docteur, il commande au garçon de salle un apéritif. Le receveur est congestionné, ses yeux sont rayés d'un filet rouge. Il serre la main de son ami, mais il reste muet. Il parlera après avoir avalé une gorgée de l'apéritif. Quand le receveur fait « ouf ! » et s'étire, il est dispos : on peut l'interroger.

Encore un habitué ponctuel : Monsieur Gans. Celui-ci jouit d'une réputation flatteuse. Il n'y a pas une personne, dans Tiest, qui ne sache que Gans est un homme de grande sagesse. Lorsqu'un bourgeois veut tenter une entreprise nouvelle, il ne manquera pas de le consulter. Un père cherche-t-il une carrière pour son fils, il s'informera auprès de lui. Un célibataire trop volage, devenu sérieux, mais qui désire ne convoler qu'à bon escient, ira prendre des renseignements chez ce mentor. Comment a-t-il gagné l'universelle confiance ? En possession de la fortune rondelette que lui laissèrent ses parents, dont il était l'unique enfant, il a joui modérément de la vie, s'est bien gardé de prendre femme et ne se lança jamais dans aucune spéculation. Les années de maturité sont venues, il a un maintien grave, des gestes mesurés. Et on l'écoute, et on l'écouterà toujours. Vous devinez qu'il doit savoir beaucoup de choses touchant l'élection. Ceux qui arrivent l'entourent. Il donne sûrement des appréciations favorables, car les physionomies prennent des aspects de satisfaction.

Un jeune homme salue à la ronde, avec grâce. C'est le Substitut du Procureur du roi. Il se tourne un instant du côté de la glace, et

effleure sa chevelure. Tout de suite, aujourd'hui, il s'absorbe dans l'entretien. La politique fut longtemps un de ses dadas ; il obtint, grâce à elle, sa nomination dans la magistrature. Sa position l'oblige à une réserve dont il peut se libérer ici, lorsque de bons amis l'entourent. La science juridique du substitut n'inspire pas grande confiance ; d'autres distractions, au surplus de la politique, le sollicitèrent quand il devait conquérir ses diplômes. Les mamans pratiques guignent pour leur fille ce jeune homme nanti d'une belle place. Les épouses qui se créent de nouvelles illusions, après la méprise conjugale, combinent des rêves où le substitut apparaît, orné de séductions irrésistibles.

L'un des plus gros commerçants de la ville fait son entrée. Il est positivement idiot dans tout ce qui ne concerne pas son métier. Chacun lui rend cette justice. Mais il a du flair ; il gagne autant qu'il veut, en triturant dans son épaisse cervelle les combinaisons commerciales. Son cas n'est pas si rare.

Le pharmacien de la bonne cause arrive modestement et, craignant d'interrompre la conversation, il ne souhaite le bonjour à personne. Il a pris un siège près de la table aux journaux ; tandis qu'il suit, avec une attention

respectueuse, les discours de ses voisins, il attire une feuille, arrache un petit morceau de papier et le roule entre le pouce et l'index, puis recommence. Quand la conversation est palpitante d'intérêt, le nombre des boulettes atteint un chiffre très élevé.

Ainsi en sera-t-il aujourd'hui. Monsieur Aubrie, qui vient présenter Paul aux habitués de la Société, les distrait à peine. Monsieur Aubrie et Paul se sont assis à l'écart, sur un canapé de crin, entre deux fenêtres. L'oncle est froissé de ne pas avoir été accueilli d'une manière plus empressée, puisqu'il amenait son neveu, et que tous devaient remarquer l'air d'intelligence et la tournure distinguée de celui-ci. Il lance les bouffées de son cigare, et ses réflexions deviennent presque désobligeantes.

Paul feuillette un volume, et bientôt il s'absorbe.

— Tu lis la *Revue des Deux-Mondes*, gamin !

Le vieux garçon se penche :

— Tu lis des vers !

Les yeux de Paul sont fixes, il remue les lèvres ; enfin, regardant son oncle, le visage tout rose, il dit d'une voix gonflée :

— C'est magnifique !

Aubrie a un rire satisfait ; il contemple, légèrement dédaigneux, le groupe des causeurs :

— Viens, gamin. Le temps est beau, nous rentrerons par les boulevards.

Les rues glissent, remplies de clartés. Les pavés sont luisants, et les lumières ricochent contre les maisons. La nuit dernière, le gel a de nouveau solidifié l'atmosphère, qui s'amollit maintenant, à l'heure méridienne, sous la chaleur du ciel. Les pierres humides réverbèrent les rayons épanouis dans l'espace. L'espace ! Il s'offre bientôt devant eux, fuyant jusqu'aux confins qui s'imprécisent en de blanches buées. L'horizon est immense ; cette ligne de la terre qui paraît toucher aux nues est aujourd'hui invisible. Derrière les lointains brouillards, l'on croit deviner encore l'étendue sans un arrêt précis dans la vision.

Et Paul regarde, avide. Quelque chose grandit dans sa poitrine. Il aspire l'air et, comme si son haleine le remplissait de puissances miraculeuses, il lui semble qu'il va pouvoir embrasser dans une étreinte sensible le paysage entier, et son être tend vers une volupté.

Les deux Aubrie se trouvaient sur cette partie des boulevards, au-dessus des débris des antiques remparts, et la campagne s'étalait, lustrée par les ondes claires qui passaient doucement au ras des plaines indéfinies.

Victor avait rompu le charme :

— Tu vois ce clocher, là, à ta droite : c'est Saint-Lambert. En face la petite tour pointue, c'est Maanhoven. Deux flèches, là-bas ; elles sont voisines. Les as-tu trouvées ? Oui ? Ce sont les premiers villages de Wallonie...

Paul cherchait consciencieusement les désignations de l'oncle ; il reprit sa tournure d'esprit enjouée :

— J'avais été privé depuis longtemps de l'espace, de l'air libre... Le croiriez-vous... la tête me tourne plus qu'après le banquet annuel du collège, quand nous buvions au saint patron de notre directeur. Ah ! la boîte, où l'on étouffait, et ses professeurs qui ne « sentaient » rien en dehors du texte de la leçon commentée selon un rite immuable et glacé.

— Tu as bien travaillé ; le préfet des études m'a écrit... Mais tu dois te défier de ton imagination. « Paul a l'imagination ardente... » Ce sont les termes de sa lettre...

De vieux bastions croulaient au bas des murs. Des plantes mortes couvraient les pierres de rouille... Paul remarqua :

— Demans avait raison ; ces traces du passé ne devraient pas disparaître...

— Si notre bon ami t'entendait, il serait fort heureux.

Une rivière longeait le boulevard qui s'étendait maintenant sur une surface plane, sans l'imprévu des montées au-dessus des anciennes fortifications.

— Tiens ! reconnais-tu la place du Tilleul ? C'est encore une marotte de Demans.

Ils franchirent la passerelle et traversant le terre-plein, où les enfants faisaient tapage par ce jour de soleil, Victor ne laissait pas à son neveu la possibilité de s'abstraire dans le décor pittoresque.

— Tes vacances finiront bientôt... les cours ont repris à l'université depuis la mi-octobre. Après deux ou trois semaines tu pourrais, n'est-ce pas, te remettre doucement à la besogne ?...

— Oui, bon oncle ! Paul eut dans sa réponse un empressement joyeux.

— Mon camarade, le capitaine Deflans, s'est chargé de te choisir un appartement à Louvain.

— Il ne vous a rien fait savoir ?

— Pas encore. Tu me sembles animé d'un beau zèle.

Paul rit, à tout hasard ; il ne démêlait pas les causes de sa joie. Il rit hautement, et sous le porche de la maison des Aubrie ce rire perla, courut le long de la voûte, heurta les vitres multicolores de la porte cochère. Il cria, dans

le petit corridor, les noms de Rose et Zoé, et le rire entra avec lui dans la petite chambre, et les tantes ouvrirent leurs bras et serrèrent contre leur cœur le neveu bien-aimé qu'elles n'avaient plus aperçu depuis deux heures — un siècle presque !

Vraiment, la vie fut douce et bénigne pendant les jours qui renfermaient ce grand bonheur : la présence de Paul ! Elle régnait, dispensatrice d'aménités dans les âmes, de gaietés touchantes sur les visages vieillots. Zoé était charmante. Victor ne souffrait plus de ses rhumatismes. Les servantes ne bougonnaient devant aucune besogne. Marie, en se levant, se souvenait des mets que le jeune monsieur préférait ; Anna, ayant perdu toute contrainte, osait le regarder en face, et même lui faire compliment sur sa belle mine. La cuisine, le « cabinet », la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, se réveillaient aux accents de la voix de Paul. Les choses prenaient un regain de jeunesse. Chantait-il assez joliment, le piano du salon rouge et blanc ! Le poêle de la salle à manger, on l'allumait journellement, et les relents rancis qui imprégnaient les pièces s'évaporaient, et à l'odeur âcre de la pipe de Victor se mêlait le parfum subtil des cigarettes de Paul. Zoé reniflait, sans observations.

Rose pensa que les circonstances étaient favorables pour faire une communication importante à son frère et à sa sœur, et un après-midi, dans la tiédeur de la chambre, devant la nappe et les assiettes remplies de pelures d'oranges — Paul aimait cette friandise — elle interrogea Victor et Zoé :

— J'ai vu, hier, Monsieur le curé-doyen ; il m'a rappelé un projet qui le préoccupait déjà l'an passé. Vous savez, Victor, que les membres de la *Conférence de Saint-Vincent de Paul* distribuent aux pauvres des « bons » de pain, de viande, de houille... Vous ne savez peut-être pas, Zoé, que dans plusieurs villes, il existe à côté de *Saint-Vincent*, une œuvre similaire : les *Dames de la Miséricorde chrétienne*. Celles-ci distribuent une partie des secours donnés ici par la Conférence, ainsi des vêtements, des meubles, tels que les bois de lit...

La lippe de Victor se releva et montra quelques dents.

— Monsieur le curé-doyen estime que cette œuvre pourrait avoir d'heureux résultats chez les nécessiteux de Tiest, tant au point de vue moral que matériel.

— Personne n'en disconvient, appuya Zoé.

— Oui, mais il voudrait que je m'occupasse

de la fondation de l'œuvre. Pensez-vous que je puisse accepter cette responsabilité?

Rose craignit des sarcasmes. Sa sœur l'avait souvent raillée à propos de sa présidence des *Dames des Églises pauvres*. Elle entendit les paroles calmes de Zoé :

— Faire le bien, dans la mesure de nos forces, est un devoir incombant à tous. Vous ferez ce que vous pouvez.

Victor ajouta :

— Vous êtes très dévouée, Rose, ne vous fatiguez pas trop.

Et Zoé laissa passer cette phrase, sans la relever.

VI

Paul voyait un ciel nouveau, une villette autre que celle dont il gardait la mémoire, et les gens sous des aspects qu'il n'avait pas encore devinés. La vie se montrait à ses yeux dessillés, il sentait chaque jour davantage l'éloignement de son enfance. Il découvrit, à l'aventure, des apparences aux choses que tous ne devaient pas percevoir. Une émotion le saisissait devant les jeux de la lumière et des nuages ; le crépuscule qui couvrait Tiest de cendres grises faisait passer dans le Béguinage un cortège de légendes. Le grand soleil dilatait Paul à la joie immense de se savoir libéré, il prenait pied dans le monde avec l'orgueil d'un conquérant. Les campagnes romaines, le mur de la première enceinte citadine qui traversait les champs, hérissé de pierres, mais brillant comme une armure lorsque les rayons touchaient les silex et les chaux qui, depuis deux mille ans, voyaient le monde, tout le pays d'alentour connut ses courses folles, où

sa jeune énergie cherchait à se dépenser. Des tumulus indiquaient, dans la plaine, la gloire et la mort des légionnaires ; il foulait un sol que des trouvailles d'archéologues révélaient gonflé des souvenirs de l'invasion latine, et, quand la pluie et le vent remuaient des houles sombres sur l'étendue, il lui semblait que le paysage allait ramener des images épiques. Au sommet des tertres, il avait secoué ses cheveux dans le vent, humant les parfums gras de la terre mouillée ; mais qu'un rayon traversât les nuées et dissipât les confusions de l'horizon, et son cœur s'éclairait aussi, et des lumières inconnues le lubrifiaient.

Une douceur l'enveloppait souvent ; un trouble auquel il se livrait, étonné et ravi, lui venait du plus profond de l'être. Il se souvint du précédent printemps... Une journée merveilleuse, la première, ruisselait dans le ciel ; jamais l'air n'avait eu ce frisson où les froidures se mêlaient à des tiédeurs nouvelles, et il avait ressenti l'impression d'un plaisir qui devait être défendu, là-bas, au collègue... Pourquoi évoquait-il — en rougissant — la caresse d'un baiser?... Et soudain la maladie le brisait, il passait des heures mortes à la pensée, et le réveil, sa convalescence, le rendait semblable aux tout petits,

qui rient et crient de joie, inconsciemment, parce que le soleil réchauffe leur peau laiteuse, parce qu'ils existent sans douleur présente.

A peine rétabli, les mois d'ardeur laborieuse l'avaient isolé des préoccupations qui ne se rapportaient pas au travail, et voilà que, délivré de ces soucis, la première perception de son esprit et de ses sens, devant un ciel printanier, l'unissait jusqu'à l'enthousiasme au spectacle mouvant du monde.

Quand il rentrait, le bon vieil Aubrie s'exaltait sur ses joues roses, sur l'éclat de ses yeux. Il lui frappait l'épaule :

— Ta carrure s'élargit déjà, ma parole !

Et, entre l'oncle et les tantes, c'était soudain l'oubli de la sensation rapportée du dehors, et câlin, léger, badin, faisant lui-même la nique à ses exaltations, il sautillait à l'entour des pensées que la conversation levait, musait au coin du feu pendant que Victor tétait sa pipe, et une remarque commencée par Zoé, et que celle-ci estimait pourtant grave et opportune, se terminait dans un sourire.

Une appréhension tourmentait Rose, qui dit à Zoé :

— Paul n'est pas très pieux.

Zoé voulut bien ne point se fâcher, mais il y eut dans l'expression de son visage — une expression anguleuse de condescendante pitié — tant de dédain que sa sœur ne répéta plus cette observation.

Paul se laissa vivre, à l'abandon de son âme. Il ne s'étonnait pas du changement brusque qui, de l'adolescent d'hier, faisait une créature passionnée, un homme. Il avait la conscience d'être, d'exister plus fortement par sa chair et par son intelligence.

Soirs de cet hiver triste, car les bises et les averses désespéraient l'espace, Paul les connut, empreints d'une cordialité forte. Il devait se remémorer plus tard ses courses délibérées dans Tiest luisant de pluie. Les réverbères écla-boussaient de leurs lueurs vacillantes les pavés mouillés ; des femmes passaient, la tête enveloppée d'un châle en tricot. Il y en eut une qu'il coudoya au détour d'une ruelle, et qui s'excusa audacieusement, riant de toutes ses dents blanches. Alors il goûta davantage une jouissance dans le redoublement de l'averse qui lui cinglait la face, et le vent agitant des volets et soulevant des ardoises hululait bénévolement pour lui, à l'entour des cheminées.

Pendant la veillée qui suivit cette rencontre, Victor, Zoé et Rose connurent un neveu qui s'absorbait, oubliait ceux qui étaient proches, et suivait dans l'âtre les caprices de la flamme, sans voir les étincellements des charbons s'écroulant.

Le lendemain, Victor accompagné de Paul se promenait dans la grand'rue. Quand les dépassait une jeunesse, le vieux garçon sifflotait; il s'imaginait qu'un autre Demans marchait à côté de lui. Une fillette, une ouvrière délicieusement jolie, descendit du trottoir devant eux.

— Qu'en dis-tu ? Qu'en dis-tu ? Victor, enthousiasmé, regardait son neveu. Il vit les poils follets qui tremblaient sur sa lèvre rose, il vit ses yeux humides, langoureux, et il entendit que le « gamin » soupirait, sans répondre.

— Je ne suis qu'un âne ! pensa Aubrie, et, pour réparer sa bévue, il entama une conversation extrêmement sérieuse, n'accorda plus un regard aux jolies femmes. Il parla des études prochaines de son neveu, avec zèle et componction.

Paul envisageait ces années d'université,

assuré de leur charme, convaincu aussi de leur réussite. Il se réjouissait de son entrée dans cette phase décisive de sa vie nouvelle, un mirage entourait cet avenir.

Et le passé, le passé triste, la misère de son père et de sa mère qui étaient partis le cœur débordant d'amertume, ces remembrances, elles-mêmes, ne voilaient pas le charme de l'heure présente. Il s'était arrêté devant le portrait de son père ; trop de temps avait fui déjà. Paul voulut éprouver un douloureux regret, mais son esprit seul compatit à la souffrance que les traits de l'image devaient avoir exprimée si profondément. L'âme du jeune homme ne fut pas bouleversée. Il trouva dans un album la photographie de sa mère. Cette fois, dans sa poitrine, un serrement lui fit mal ; il ferma l'album d'une main tremblante.

— Je serai digne de mon père et de ma mère, murmura-t-il...

Mais, à son âge, les illusions sont les maîtresses de tous les instants, elles donnent l'espoir du lendemain, avec des sourires, des grâces, des certitudes ensorcelantes. Quelques instants après son émotion filiale, le jeune homme, près de Rose, taquinait la bonne fille, ridiculisait un peu les dames notables dans les œuvres pies de

Tiest, puis, comme il s'apercevait que le front de sa tante se plissait, d'un baiser sonore il effaçait les rides.

Victor Aubrie avait préparé — et cela lui demanda beaucoup d'application — un programme des journées de l'étudiant à l'université. Il s'inspirait des règlements de la caserne; l'heure du lever était matinale, l'assistance aux cours était requise, hors les cas de maladie dûment constatés; il accordait à son neveu la permission de minuit, les dimanches et fêtes. Quand l'oncle voulut traiter la façon de s'y prendre pour s'assimiler parfaitement les leçons du professeur, il eut beau remuer les profondeurs de sa pensée, il dut se résoudre à effleurer la partie scientifique de son sujet, mais il se rattrapa dans de sages considérations d'hygiène morale et corporelle.

Les sœurs s'étaient enquis de ce long travail de leur frère. Victor se bornait à affirmer: — « Je fais ce que je crois être mon devoir ». Zoé hochait la tête, et sa physionomie exprimait l'incrédulité. Rose regardait son frère, respectueusement attendrie.

Chaque matin, Victor se disait: « Aujourd'hui, je lirai à Paul l'ordre du jour qui devra régler son existence universitaire ».

Mais Paul s'approchait, souriant, et dès l'abord il captivait le vieil oncle par la joie de ses yeux, par l'envolée légère de ses paroles. Et Aubrie pensait : « Ce n'est pas l'instant d'être grave et de rendre cet enfant morose ».

Paul se plongeait-il dans un souvenir, et restait-il momentanément silencieux devant les siens, Victor se serait fait un reproche d'augmenter les préoccupations de son neveu.

Et tous les soirs, l'oncle en se déshabillant, voyait au-dessus de la poche intérieure de son veston le bord blanc du docte règlement qui dépassait l'étoffe, parce que le vieux garçon se servit, pour recopier son œuvre, d'un papier de grand format.

C'était pendant l'avant-dernière semaine que Paul passait à Tiest. Depuis quelques jours, les sorties du neveu se prolongeaient jusqu'à l'heure du souper, et souvent même, après le repas du soir, Paul avait quitté ses parents, les laissant un peu inquiets de ces absences si longues et si fréquentes. Un sentiment de gêne les empêchait de se communiquer leurs impressions ; ils éprouvaient une pudeur à émettre des suppositions qui eussent paru désobligeantes pour leur neveu. Rose aurait surmonté cette

contrainte en vue du bien spirituel du cher enfant, mais déjà Zoé avait accueilli avec malveillance une remarque de sa sœur. Victor se décida à ne plus retarder la lecture des principes conducteurs d'un bon étudiant. Aussi bien le temps pressait-il ; dans quinze jours, leur neveu serait un universitaire...

Un matin, les trois Aubrie, sans trop savoir pourquoi, restèrent assis autour de la table, après le déjeuner. Paul ne descendait pas ; il n'était plus matineux. Quand il pénétra enfin dans « le cabinet », l'oncle et les tantes remarquèrent ses yeux bouffis et constatèrent son manque d'appétit. Victor l'avait entendu rentrer tardivement la nuit précédente, et, décidé à intervenir après la sortie de ses sœurs, il tâta déjà la poche de son veston pour s'assurer de la présence du règlement. Les sœurs ne bougèrent point. Paul s'en alla le premier.

Le jeune homme regagna sa chambre, un peu rêveur. Il colla son front contre les vitres de sa fenêtre, jouissant de la fraîcheur du verre et le regard perdu sur le ciel sombre qui enveloppait de mélancolie le paysage. Il se retourna, la chambre lui parut morne. Le joli papier qui l'avait tant égayé lorsqu'il l'aperçut à son retour de la pension perdait, en l'atmosphère

grise, ses couleurs clair-chantantes. Paul, dans le corridor, flâna, les mains au fond des poches, devant les images encadrées qui, depuis un demi-siècle, avaient la prétention d'offrir les plus remarquables points de vue de Tiest. Dans la réalité, il s'était complu jusqu'à l'admiration totale devers ces coins de nature ou ces quartiers de la petite ville. Cette fois, sans l'émouvoir, ces représentations naïves le firent sourire. Et, soudain, une étincelle étant tombée dans son cœur et y rallumant le feu joyeux de jeunesse, il fut repris par le charme des apparences vieillottes qui l'entouraient.

— Je n'ai pas encore revu le grenier !

Il monta au second étage, il grimpa le bout d'escalier branlant qui menait sous les toits. La porte ouverte, une bouffée d'air chargée de remugle l'entoura. Il ouït la fuite précipitée et menue des souris et des rats. L'endroit était demeuré mystérieux, ainsi qu'aux jours de son enfance. Une pénombre remplissait le grenier. Il bouscula la valise et les malles que jadis les trois Aubrie emportèrent à Paris et qui, depuis ce mémorable voyage, prolongeaient une vieille tranquille parmi des générations d'araignées.

La pluie crépita sur les tuiles et il s'effraya

presque. Mais, dans un coin, à côté d'une chaise boiteuse et d'un vase ébréché, Paul découvrit, en souriant, un jouet aussitôt reconnu. C'était un attelage de bœufs (la bête de droite était décornée, l'autre avait perdu sa queue) que tante Zoé lui offrit quand il eut atteint sa septième année. Immédiatement revinrent dans son imagination toutes les fables composées en tirant ce chariot : Des ornières profondes se creusaient sous les roues, il fallait exciter les bœufs de la voix ; l'attelage avait été en grand danger pendant la traversée d'un ruisseau qui n'était plus guéable. En septembre, durant les soirées attiédies, l'enfant rentrait les foins dans le jardin des Aubrie.

Maintenant, comme il se courbait, il remarqua un brin d'herbe desséché sur le joujou...

Les souvenirs montaient, Paul les aspirait ainsi que le parfum d'une chose ancienne dont on a gardé une tendre mémoire. Depuis longtemps il n'avait plus contemplé ces jours lointains, et les illusions d'antan l'enchantèrent.

Paul voulut encore retrouver quelque reste du passé bienfaisant, car ce qu'il éprouvait lui rendait le cœur sympathique, et les pensées lourdes se dissipaient.

— La chambre des provisions !

Il poussa vivement la porte. Dans cette pièce, tout était disposé comme autrefois. Deux rayons supportaient des rangées de pots de confitures. Il en prit un. L'emballage restait le même, un papier brun fermait le récipient, l'étiquette bleue et blanche indiquait le fruit et le millésime de la préparation : *Coings, 1885. Groseilles rouges, 1883*. Une chose seulement avait changé : Paul n'éprouvait plus la tentation de crever le papier brun... L'armoire à linge était là, dans l'encoignure, très grande et très claire, et puis il vit les caisses sans couvercles pleines de haricots blancs, et encore des conserves, les bocaux remplis de cornichons verts, les flacons aux tomates vermeilles, aussi les boîtes d'étain qui contenaient le thé odoriférant... et enfin le casier où des livres poudreux sommeillaient, parmi la pittoresque provende. Jadis, il les avait feuilletés, dans l'espoir d'y trouver quelques gravures. Il déchiffra le titre, à demi effacé, d'un volume :

— Victor Hugo !

La physionomie sévère de son professeur de littérature française, il se la rappela en ce moment. Pinçait-il assez les lèvres, dédaigneusement souriant, au prononcé de ce nom ! Avec un empressement mutin il retira le livre, fit

voler un nuage de poussière, en le frappant contre son genou, et, la tête folle, il redescendit quatre à quatre l'escalier, et rentra dans sa chambre, tirant après lui la porte qui se ferma dans un claquement retentissant.

Victor et Zoé, une demi-heure plus tard, virent arriver Rose. La bonne fille, par le mouvement nerveux de ses sourcils, leur révélait une inquiétude :

— Paul est seul dans sa chambre, et il parle, il crie, comme quelqu'un qui ferait un discours.

Zoé, triomphante, répliqua :

— Il s'exerce à la profession d'avocat !

Cependant Rose ne se rassérénait pas :

— Je crois qu'il a la fièvre !

Paul malade ! Cette supposition tomba avec un tel effroi que les vieux parents ne purent émettre une parole.

Déjà Victor touchait l'escalier, et gravissait les marches aussi vite que le permettait l'état de ses jambes. Zoé, derrière lui, activait la montée en bourrant les côtes de son frère. Rose arrivait la dernière. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

La porte s'ouvrit, comme si une rafale se fut soudain déchaînée dans le corridor. L'oncle et les tantes apparurent, telles des images d'épouvante.

Paul, après quelques secondes de surprise, s'effraya :

— Il y a un malheur ?

Personne ne lui répondit. Il insista :

— Vous apportez une mauvaise nouvelle ?

Zoé regarda Rose ; elle s'apercevait bien que leur neveu avait le teint allumé, mais son maintien indiquait aussi qu'il ne pouvait être indisposé ; Rose fut en butte à ses reproches :

— Que nous racontiez-vous donc ? Serez-vous, jusqu'à la fin de vos jours, incapable d'actes et de paroles sensés ?

— Je croyais entendre Paul... murmura Rose, décontenancée. Elle convenait déjà qu'elle avait eu la berlue.

Mais Paul, oubliant de rechercher le prétexte de leur venue intempestive, toisa son oncle et ses tantes d'un air souverain ; il agita un livre :

— Connaissez-vous la *Légende des Siècles* ? Je n'ai jamais rien lu d'aussi beau !

Et, devant les parents étonnés, il entonna — car sa voix modulait les rythmes, s'enflait aux cris sublimes du poète, et murmurait ses infinies douceurs :

Booz s'était couché de fatigue accablé...

Au dernier vers, une larme glissa sur sa joue.

Zoé parla d'abord :

— Paul, tu m'as fait plaisir. Tu réussiras, tu réussiras ! Ta diction est excellente.

Elle apostropha d'une façon prophétique Victor et Rose :

— Ce garçon deviendra un remarquable avocat !

Rose n'avait jamais senti aussi profondément le merveilleux poème ; pourtant elle ne dit rien, ayant un scrupule. Les livres de Victor Hugo n'étaient-ils pas mis à l'index ?...

Aubrie s'exprima solennellement ; aussi, dès ses premières paroles, chacun le contempla avec surprise :

— J'aime à rencontrer chez toi le goût des lettres, mais ce n'est là qu'une partie des matières qui s'offriront à ton application. Tu devras entreprendre, avec ardeur, l'étude de toutes les branches composant le programme de tes cours, et la façon d'employer les heures de travail, de combiner avec elles quelques distractions permises, revêt une grande importance. C'est pourquoi je veux te lire un règlement, rédigé à ton intention.

Il ouvrit son veston, fouilla sa poche. Le papier apparut.

Alors, tous ses auditeurs étant profondément

ahuris, il lut, d'une voix de commandement, beaucoup de dispositions précédées des adverbes latins *primo, secundo, tertio...*

L'effet produit fut bizarre. Victor ne s'en rendit pas compte, mais les autres écoutaient et ne parvenaient pas à se mettre au diapason des considérations pratiques de l'ancien militaire. Le songe de Booz flottait encore dans la chambre.

Néanmoins Paul s'inclina gravement, et ses tantes eurent des mines approbatives. Aubrie, en remettant le papier dans sa poche, pensa que, désormais, l'avenir de son neveu était assuré contre toute défaillance.

Après le souper, Paul, au lieu de sortir, était remonté à sa chambre. Victor remarqua avec une simplicité un peu appuyée :

— Mon neveu repasse les divers points de « l'ordre du jour ».

Des cris, des chants leur parvinrent de la rue.

— La période électorale s'engage sérieusement, observa Victor, tandis qu'il allait prendre son bougeoir déposé par Marie sur une console. Bonsoir, mes sœurs ! Manster ne dormira pas aussi tranquillement que moi, cette nuit !

Le vieux garçon s'était illusionné en attri-

buant une vertu décisive à la lecture du règlement. Paul, dès le lendemain, reprenait ses mauvaises habitudes.

Fréquenterait-il la « Société », le soir, alors que les avancés y tiennent leurs conciliabules ? Cette interrogation tourmentait Victor, et il résolut de se rendre au cercle, peu de temps après la sortie de son neveu.

Malgré les critiques de Zoé, il s'emmitouffa, affronta les rues noires, et arriva à la « Société littéraire », où il provoqua de muettes surprises.

Paul n'y était pas.

Pour se donner une contenance, Victor affecta de chercher une canne qu'il avait, soi-disant, oubliée le matin.

Les habitués nocturnes, interrompant leurs complots politiques, assistèrent Aubrie dans ses investigations, parfois pénibles, lorsque le commandant tâchait de regarder sous les canapés de crin, afin de rendre davantage croyable le prétexte de son arrivée tardive.

Il s'excusa des dérangements occasionnés, et s'en alla plus gêné qu'il n'aurait voulu le paraître.

Après son départ, un exalté de la bande s'écria :

— C'est un mouchard !

Le commandant traversa la petite ville et découvrit bientôt des motifs de tranquillité. Somme toute, l'enfant venait de quitter le collège après des études excellentes ; il avait donné des preuves multiples d'affection à Victor et à ses sœurs ; c'était un bon cœur, oui... un cœur excellent. Et quand le cœur est bon... Devait-il s'inquiéter lui, un militaire, de voir ce garçon en quête de distractions ?... L'intérieur des Aubrie, un intérieur de vieux podagres, n'était pas très réjouissant... La belle affaire si Paul se distraitait, honnêtement sans doute, avant le recommencement du travail, la reprise de la vie utile !

Aubrie sifflotait, en ôtant son paletot dans le corridor. Et comme Rose et Zoé, penchées au-dessus de la rampe de l'escalier, l'interrogeaient :

— Paul t'accompagne-t-il ?

— Non, mais soyez sans craintes, dormez sur vos deux oreilles, répondit Victor.

Et, sitôt dans son lit, il souffla la bougie, estimant qu'il n'était pas convenable de guetter la rentrée de son neveu, — comme s'il se fut agi d'un mauvais garçon !

Zoé, le surlendemain, connut enfin le motif des longues absences du jeune homme. A l'en-

contre de ses habitudes, elle était sortie, alors qu'il faisait déjà nuit, afin de gourmander leur boucher qui les servait bien mal depuis quelque temps.

Le patron était absent, et elle ne put, d'abord, que semoncer sa femme. Mais le boucher revenant au logis, quand elle se décidait à partir — après avoir menacé son épouse de la perte de sa pratique — elle voulut recommencer ses répréhensions et elle accabla, longuement, ce commerçant négligent ou carottier.

Le marchand eut des excuses très plates. Malgré son état barbare, il avait frémi devant Mademoiselle Aubrie.

Sur le pas de sa porte, cet homme s'aperçut que le ciel était menaçant. Il rentra, pour rejoindre l'instant d'après Mademoiselle, et lui présenter obséquieusement un parapluie. Elle repoussa, avec mauvaise humeur, l'offre du boucher.

Le boucher avait raison. Une averse était imminente ; des gouttes mouillèrent la figure de Zoé.

Elle venait de dépasser une ruelle, revint soudain sur ses pas et prit cette ruelle. Elle ne passait point par là d'habitude, et le soir surtout les gens comme il faut évitaient de s'y en-

gager, mais Zoé voulait raccourcir son chemin, car la pluie tombait dru.

Cet endroit avait été mal famé. Une maison aux volets clos y tenta vainement la fortune jadis. Aujourd'hui des salles de danse et des cabarets dont les fenêtres s'ornaient de tentures voyantes suffisaient à lui garder une réputation douteuse.

Zoé se flattait de ne pas ressembler à Rose. La piété de sa sœur, la rigidité de ses principes, elle les trouvait exagérées, et néanmoins, en cet instant — dans la *rue aux Chiens* — elle se ressouvint, indignée, de l'envoi qui parvint le mois précédent à Victor. Le vieux célibataire leur avait montré, en riant, un petit carton vert qu'il retirait d'une enveloppe satinée : TAVERNE DU CONGO, tenue par Isabelle et Irma du Bois, rue aux Chiens. Dans un angle de la carte on lisait ce mot révélateur : « Champagne ».

Ces petites Dubois étaient les filles d'un menuisier du Béguinage. Zoé les revoyait sur la place du Tilleul, déjà jolies, coquettes, ayant des mines futées. Tiest s'émut, à cette époque, d'un bruit scandaleux ; on réunissait dans une même aventure galante les gamines et deux messieurs qui avaient toujours joui de la meilleure réputation. Les Dubois partirent pour

Bruxelles, mais bientôt elles revinrent et ouvrirent cette taverne. Les impudentes assistaient, le dimanche, à la messe d'onze heures et demie, arborant des toilettes claires, et Victor affirmait à ses sœurs que maint bourgeois cossu ne se privait pas du plaisir d'aller boire un verre en leur compagnie.

Taverne du Congo... Justement Zoé se trouvait en face de l'établissement. La lumière filtrait discrètement au travers d'un rideau rouge. Elle entendit que l'on riait à l'intérieur. Une curiosité la hanta et, sans le vouloir, elle ralentit sa marche. Un bruit à la porte de cette maison la fit se presser ; pourtant elle regarda derrière elle après avoir franchi les pavés où l'éclairage du cabaret jetait un reflet. La porte était ouverte ; une femme se trouvait sur le seuil et, devant elle, un jeune homme restait arrêté et lui pressait la main... Zoé ne le vit que de profil, mais, dans la clarté qui s'échappait toute crue de l'entrée, elle le reconnut. C'était Paul !

Les pensées les plus diverses de stupeur, de colère, de honte, de chagrin l'envahirent. Cette fille résolue, durant les minutes qui précédèrent son retour chez elle, se perdit dans les indécisions. Que faire ? Devait-elle mettre Victor au

courant de l'aventure? Non, il manquait d'autorité. Elle pensa à Rose, et devint furieuse en reconnaissant que celle-là avait émis des observations raisonnables à propos de leur neveu.

Zoé se déshabillait, lançait ses vêtements mouillés, au hasard, sur son lit, sur tous les meubles de la chambre. Après avoir passé un peignoir, qui tombait en ligne droite le long de son grand corps maigre, elle entra dans le bureau de Paul. A côté de la table, où la flamme d'une lampe arrondissait un orbe de vermeil, le jeune homme était assis dans un fauteuil et paraissait assoupi.

Zoé se planta devant lui, l'éclat de son regard illuminait de deux taches métalliques sa face ; elle se pencha et, ses yeux dans les yeux de Paul, soudain effrayé, elle eut des paroles cassées par l'émotion :

— Je sais que tu étais tantôt chez des drôlesses... Je sais aussi ce qui me reste à faire si tu persévères dans cette voie !

Plus un mot, plus un geste ; elle sortit, raide, pareille à un automate.

Une heure après, les Aubrie se trouvaient à table. Anna servait le souper. Comme aux plus

mauvais jours, avant l'arrivée du neveu, l'humeur irascible de Zoé s'étalait sans contrainte. Paul, la tête basse, ne proférait aucune parole. Et Rose et Victor, ignorant les motifs de ces attitudes, constataient avec amertume que le bonheur complet est chose passagère.

THE ORDER OF THE
[Faint, illegible text]

VII

La nuit dernière, des affiches de toutes couleurs ont été placardées, et Tiest se réveille, étonnée, dans ce vêtement éclatant. Le soleil sourit aux vieux murs travestis, aux causettes des bourgeois qui arpentent le trottoir, aux démarches des candidats, à la lutte qui s'annonce chaude.

Arrêts devant ces affiches ; satisfactions, haussements d'épaules, quelques enthousiasmes et des dépit ; Tiest va s'animer.

Il est midi. Les cabaretiers comptent des clients aujourd'hui, qu'ils n'aperçoivent qu'à l'occasion de cette circonstance unique, — l'élection proche. Aujourd'hui, encore, les ménagères maugréeront, parce que leurs maris ou leurs fils ne rentreront qu'après l'heure habituelle du dîner ; mais cette excuse : « Nous parlions de l'élection... », calmera les épouses et les mères. A leur tour, elles s'enquièreent des prévisions, et les enfants écoutent leurs parents, et

bientôt, à l'école, ils discuteront, tout comme les vieux, et quand le grand jour sera là, des exaltations les mettront aux prises. Il y aura des bosses et des égratignures que les maîtres panseront, en regrettant de ne pouvoir crier librement leurs sympathies et leurs répulsions politiques, et de secouer le marmot qui révèle des opinions ennemies. Pendant la relevée, c'était, hier, la somnolence des rues. Les affiches ont claironné ! Monsieur ne fumera pas sa pipe, en digérant dans son fauteuil ; il sort, il va aux nouvelles, il espère rencontrer quelqu'un. Un grand nombre de bourgeois agissent comme lui, et des groupes se forment, où l'on gesticule. Ceux que leurs occupations privent de cette jouissance viennent envier, de temps en temps, devant leurs portes, les gens heureux qui peuvent s'offrir le plaisir de répéter à satiété les mêmes réflexions. Puisque le temps est beau, les dames de Tiest profitent de cette éclaircie d'hiver et font le tour des boulevards, curieuses de voir, envieuses d'entendre, et elles retournent au logis, la tête pleine de suppositions.

Il y a des jours pendant lesquels on est en proie au plus noir pessimisme, d'autres où la victoire paraît évidente. Les candidats ne

passent point par ces alternatives ; des amis entretiennent leur confiance, et, d'ailleurs, tous les petits bourgeois et les électeurs de la plèbe ont promis à Manster comme à Pioot de voter pour eux. Il ne faut exempter de ces doubles et fallacieuses promesses que les habitants du Béguinage. Ces Tiestois-là inquiètent Manster ; il a résolu de les « travailler » sérieusement. S'il émet des craintes à leur égard, ses lieutenants lui répondent : « Laissez donc, vous récolterez toutes les voix du peuple qui rêve son émancipation ». Et Manster s'est tant imprégné de son programme, des phrases dans lesquelles ronflent ses admirables principes égalitaires et sa passion des libertés, qu'il croit avoir conscience de sa mission nouvelle, — une rénovation morale, une libération du régime rivé aux idées de réaction !

Pioot cultive beaucoup les propriétaires et le clergé. Ses affiches ne valent point celles de Manster, mais, lorsqu'il développe ses projets, il examine avec soin la figure de son interlocuteur, et selon que les sourcils de ce dernier se froncent ou que des fossettes rieuses s'approfondissent dans ses joues, il change la direction de son discours ou persévère dans la même voie. Durant les tournées populaires, les avan-

tages de Pioot sont immenses. Au cabaret, il boit comme un templier. Le malheureux Mans-ter, qui est affligé d'une perpétuelle gastrite, fait la grimace après la première gorgée de bière. Pioot plaît aux femmes ; il les chatouille d'un mot drôle ; il est rond, sa solide poignée de main lui concilie des hésitants. Manster est bien laid, et il ne tend que deux doigts à l'élec-teur, en s'approchant de lui. Somme toute, il aura fort à faire pour gagner la partie. Et quand on pense que des meetings sont annon-cés, on ne s'imagine pas Manster égalant l'élo-quence intarissable, torrentueuse et tapageuse à souhait de son gros rival. Ses partisans vous répondront, il est vrai, que les idées de leur candidat écraseront par leur générosité les doc-trines égoïstes de Pioot.

Un homme qui goûte des satisfactions d'amour-propre à tout moment, c'est Monsieur Gans. Met-il un pied dans la rue, les « modé-rés » s'empressent, l'accompagnent, tels des disciples, et gardent, pour les répéter à d'au-tres, les paroles précieuses qui tombent de sa bouche. Dans un échange de vue entre per-sonnes appartenant à ce parti, il suffit, si un dés-saccord survient, de pouvoir invoquer l'avis de Gans pour qu'immédiatement chacun s'incline et reconnaisse son erreur.

En dehors du premier esculape de la ville, partisan notoire de Pioot, les deux candidats comptent, parmi leurs adeptes, un nombre égal de médecins. Agents précieux ! Le Tiestois, peu fortuné, et dont le vote paraît douteux, sait bien que son docteur, dans le cas d'un échec du candidat selon ses vœux, lui fera parvenir au bout de l'an une note où les honoraires se ressentiront des fluctuations électorales. Mais, à l'encontre du baromètre, ces honoraires monteront si l'horizon de leur politique s'est obscurci.

Pioot eut une idée géniale. Depuis quinze jours, tous les pauvres diables qui sont venus chercher des remèdes chez le pharmacien de la bonne cause ont été servis gratuitement. Pioot soldera leur compte.

Au tribunal — un endroit généralement à l'abri des orages extérieurs — les avocats d'opinions diverses se départissent des habitudes de courtoisie. On se punit, entre soi, de ne pas penser de même. Les plaidoiries deviennent acides ; il y a des incidents pendant l'audience, quand l'avocat « nuance Manster » surprend l'avocat « nuance Pioot », grâce à des artifices de chicane, à l'inattendu d'un moyen tiré de pièces que le représentant d'un plaideur n'a pas communiqué, selon l'usage, à son contra-

dicteur. Et le substitut du procureur du roi est atteint d'une fringale de politique, calmée dans une résignation pénible.

Les bonnes gens que l'on verrait en société de personnes d'un autre parti seraient immédiatement compromises. Ainsi, dans ce cas, un épicier risquerait de perdre sa clientèle, et il devrait chercher des nouvelles pratiques dans l'autre clan.

Les nuits ne s'étalent plus, sur Tiest, placides, garantes du repos des citoyens. Les cabaretiers versent énormément à boire. Manster et Pioot payent des tonneaux de bière, et souvent les braillards troublent jusqu'aux rues du Béguinage.

Mais le Béguinage reste calme, ayant le sentiment de son devoir, perpétuant ses traditions de sagesse.

Pourtant un homme, parmi les habitants de ce quartier rassis, se sent une conscience inquiète. Le brave Monsieur Demans, exemple de vertus civiques sous ses apparences originales, veut marcher vers les prometteurs du parti Manster... Oh ! il a passé par des moments cruels, et il n'est pas encore arrivé au but... Combien la vie offre de surprises, impose de nécessités douloureuses ! Chez les Aubrie, alors

que, près de Rose, il goûtait une joie fervente à se pencher sur ses yeux bleus, à entendre sa voix indécise, à entrelacer des chimères douces dans ses pensées, pouvait-il s'imaginer que cette réunion se terminerait dans la brusquerie d'une résolution qui devait avoir blessé la pauvre fille, et dont lui-même souffrait intensement.

Après avoir quitté ses amis il s'était couché, ce soir-là, décidé à venger de la déprédation des imbéciles la vieille petite ville... Depuis trop longtemps, l'âme des choses grises patinée par les souvenirs, et la figure du passé gravée sur les pierres branlantes s'évaporaient et s'effaçaient de la mémoire des hommes présents. Des rêves exaltèrent ses projets audacieux ; il se redressait, mouillé de sueur, et de nouveau, dans le sommeil, les songes prophétisaient sa mission.

Les premières heures du réveil parurent, ainsi que la nuit, décisives. Demans agirait ! Il se rendrait auprès de Manster, et dirigerait son action selon les intérêts de cette cause admirable. Il devinait des reproches, des étonnements, des colères ; malgré tout, il passerait outre !

Devant la table sur laquelle traînaient les feuillets de ses travaux archéologiques, Demans

s'assit; dans le désordre, entre des paperasses, il rassemblait facilement les notes dont il fallait se servir; chaque page présentait une physionomie spéciale, les ratures et les surcharges les distinguaient comme des visages divers.

— Les Fouilles aux environs de Tiest... Voilà une question capitale à résoudre, prononça Demans.

Durant plusieurs années, il étudia d'après les *Commentaires de César*, la situation des lieux voisins de la ville où le conquérant gaulois avait triomphé, où ses légionnaires subirent aussi la défaite... Sa confiance était solide: Tiest, par les indices relevés dans la configuration de ses abords, par la rencontre des ruines romaines, promettait de découvrir entièrement l'histoire de la cité révolue depuis les premiers siècles.

— Manster demandera au conseil communal des subsides pour ces fouilles, le gouvernement interviendra à son tour.

Il compulsait ses manuscrits d'une main fiévreuse. L'*Époque franque*: sous ce titre, des pages et des pages se succédaient... L'*Histoire du Béguinage*: ceci était la plus chère de ses études. Quand il se remémora le dessein du collègue échevinal qui voulait élargir les venel-

les, ouvrir, au travers de ce coin adorable, une voie de roulage, sans comprendre que ce projet égalerait un sacrilège, Demans se décida à tout oser. A côté du candidat qui lui assurait son appui, oui, il haranguerait les foules ! L'angoisse le prit aux entrailles quand il se plaça dans la situation de cet orateur qu'il voulait être, mais il sentit d'autant mieux, dans sa souffrance, la valeur de son action audacieuse.

Ses imaginations, les décisions brandies pendant que ses nerfs vibraient, que ses tempes brûlaient, que son esprit bouillonnait, l'avaient anéanti physiquement. Demans s'étendit sur un sofa, le seul meuble qui garnissait sa chambre d'une apparence de confort. Il ferma les yeux et ses idées devinrent vagues.

Tandis qu'il reposait, une bonne vint mettre le couvert au bout de la table, ayant un peu repoussé les paperasses. Elle ne s'étonna pas de voir son maître prostré, comme un malade qui se serait assoupi après une crise.

— Monsieur, votre dîner est servi !

Elle secoua Demans. C'était une forte fille, à laquelle ses quarante années n'enlevaient pas la saveur de ses joues rouges, de sa taille riche et solide. Son idéal intime ne ressemblait point à celui de Demans.

Sur la table, des pommes de terre fumaient, une carbonnade exhalait une odeur citronnée.

Demans gagna la chaise que la servante plaçait en regard d'une assiette. Il mangea posément, il écouta d'une oreille complaisante Barbe, qui le mit au courant de ses dépenses. Cette servante lui sembla précieuse; après une série de domestiques dont il fut obligé de décliner les services, à cause de leur manque d'économie, il crut avoir trouvé la bonne ménagère.

Monsieur Demans vivait de petites rentes. Il avait été inspecteur de l'enseignement primaire et s'était retiré bientôt de la carrière, rappelé par la villette où ses parents moururent, où lui-même, le dernier représentant de la famille, s'endormirait près de tant de choses qui lui étaient chères.

Il n'avait jamais éprouvé avec amertume que sa situation fût modeste. Dans des cadres de carton bleu et or, les anciens Demans, aux visages placides d'honnêtes gens, pouvaient le contempler et reconnaître sûrement — puisqu'ils étaient au ciel — une âme pareille à la leur.

Demans gardait pendant ses repas, comme à vingt ans, une satisfaction qui éloignait les

préoccupations étrangères au plaisir de son bon appétit. Il s'essuya la bouche, coupa la pointe de son cigare et, le visage dans la première bouffée de tabac, il reprit avec calme l'examen de son plan de conduite.

Manster devait être mis au courant de tout ce qu'il y avait à faire...

Demans répéta cette idée, puis petit à petit il abandonna ses desseins. Il rêva, les yeux mi-clos. Caressait-il quelque désir langoureux?... Barbe, si elle avait regardé son maître, eut voulu deviner le sens de sa pensée... sous les paupières baissées, ses yeux baignaient en une douceur.

Debout, brusquement, il eut l'air de se dégager, par un effort, des pensées qui l'enlizaient. Comme quelqu'un qui agirait sous la poussée d'une inspiration soudaine, dont l'exécution serait pressante, il s'habilla. Il descendit dans la rue cinq minutes plus tard, et arriva, essoufflé, devant la demeure de Manster.

L'habitation, contrairement à la physionomie de son propriétaire, était avenante ; blanche, avec de la verdure derrière les fenêtres entre les rideaux de dentelle claire, et le bouton de la porte reluisant ainsi qu'un disque d'or au haut des marches de pierres bleues, si propres

qu'on eût pu s'y mirer. Cette façade intimida Demans. Le cordon de la sonnette remuait au souffle du vent. Demans le suivit des yeux. Sa vue trembla, il se sentit les jambes molles, et, tout à coup, en soupirant bruyamment, il tourna le dos à la maison.

— A cette heure-ci, Manster ne peut être chez lui, grommela-t-il.

Personne n'était là pour le contredire, et cependant il répondait à d'imaginaires interlocuteurs :

— Vous pensez bien que cet homme est accablé de besogne ; il doit courir à droite, à gauche ; ce n'est pas une petite affaire que de mener une campagne électorale !

Demans se trouvait sur la grand'place. La tour de l'église primaire, dans les flammes blanches de ce soleil d'hiver, parut frémir, comme d'un élan contenu. Il regarda la tour jusqu'au sommet carré, et de nouveau sa folie — la flèche qui couronnerait l'édifice, l'envolée palpitante des pierres — le lança dans les témérités :

— Demain, demain, je m'occuperai du projet !

Il ne salua pas Monsieur le curé-doyen, et pourtant il lui marcha à peu près sur les pieds.

Le jour succède au jour... L'élection est immi-

nente, et personne ne sait plus ce que le scrutin décidera. *Le Courrier* qui affirmait indubitablement la victoire de Pioot dénonce les agissements ennemis de la dernière heure avec une virulence qui révèle de grandes inquiétudes.

Le bourgmestre de Tiest, un vieillard très cassé dont Pioot recueillera les fonctions si le succès satisfait ses efforts, fut contraint de se rendre auprès des électeurs qu'il avait obligés dans sa carrière. On vit le pauvre maieur accomplir ce devoir, suspendu au bras de deux acolytes; les modérés pleurèrent d'attendrissement; leurs rivaux crurent, de bonne foi, que ce procédé devait exciter le ciel à la vengeance.

Monsieur Demans ne s'était pas encore rendu chez Manster. Il allait repousser enfin les hésitations, lorsque la vue des affiches multicolores le fit renoncer définitivement à son projet. Il lut les proclamations de Pioot, elles invoquaient le danger d'un échec qui livrerait l'hôtel de ville aux pires antagonistes de l'idée religieuse; à côté, les papiers de Manster assuraient le respect profond de celui-ci pour la « foi de ses pères ». Demans chercha vainement la promesse qu'il espérait du nouveau candidat et il ne trouva que désillusions. Un placard collé en cet instant, et signé par l'homme

auquel il accordait sa confiance, certifia que les affaires publiques seraient gérées, grâce à ses soins, avec une économie plus grande que dans le passé ; il ne consacrerait les ressources communales qu'à des travaux d'une utilité pratique évidente. Et cette annonce se terminait ainsi : « Diminution des contributions ! Diminution des contributions ! Diminution des contributions ! »

— Patatras ! s'écria Demans.

Les curieux, qui s'instruisaient aux manifestes, regardèrent Demans, effarés.

Il voyait son rêve assommé ; lui-même avait l'impression d'un coup qu'il aurait reçu sur le crâne.

Quand Demans rentra, Barbe lui tendit négligemment une circulaire. Il y jeta un coup d'œil, et aussitôt :

— Manster parlera ce soir au Béguinage ! Cet homme est extraordinaire. Barbe, tout espoir n'est pas perdu, peut-être !

La servante montra, par son attitude indifférente, que ses préoccupations n'étaient pas orientées dans le même sens que celles de son maître.

— Cela sera curieux, extrêmement curieux... marmonna-t-il.

Et, à la nuit tombante, il se dirigea vers le *Café des Archers*, où le meeting devait avoir lieu.

Dans la pièce principale, toutes les lampes brûlaient. Derrière le buffet, un dressoir, chargé de verres, de brocs et de plats d'étain, lustrait la paroi de lueurs argentées. Des armoires longues et étroites se succédaient, en face, contre le mur ; elles renfermaient les arcs et les flèches des habitués qui venaient tirer au berceau, dans le jardin du cabaret, pendant la belle saison. Sur le carrelage en briques, les chaises et les tables clairement jaunes étaient disposées dans un ordre parfait. Il n'y avait pas un chat dans la salle ; cependant Demans entendit un bruit de voix discordantes derrière une porte dont les vitres étaient couvertes de rideaux blancs, et qui communiquait sans doute avec la cuisine.

—... Tu t'es conduit comme un imbécile !

— Monsieur Manster me paye un prix de location élevé...

— La belle affaire, si nous perdons nos habitués. Ils seront indignés, ils croiront que tu tournes casaque. Laisse-moi te le répéter : Tu t'es conduit comme un imbécile, comme un...

Ces paroles étouffèrent les dénégations de l'interlocuteur, et soudain la porte s'ouvrit et

livra passage à un homme, en manches de chemise. Ses joues et son front étaient très rouges.

Il parut interdit en reconnaissant Monsieur Demans, il inclina gauchement la tête, se plaça derrière le buffet et tambourina sur le bois.

— Pas grand monde, mon ami.

— Oui... non... Il est encore tôt.

— La réunion était annoncée pour cinq heures, et la demie va sonner.

— Ils sont là !

Manster arrivait, suivi d'une douzaine de partisans. Leur entrée fut tranquille. L'aspect de ce cabaret désert les avait désagréablement surpris.

Le chef de file vint serrer, en silence, la main de Demans.

— A boire ! cria quelqu'un.

Tous, sauf Manster, vidèrent leurs pintes.

— Patron, renouvelez ! commanda le jeune homme qui paraissait muni de la bourse de l'association.

Pendant que le cabaretier redescendait à la cave, ils chuchotèrent ; plusieurs avaient l'air gêné, sans doute eussent-ils préféré l'absence de cet unique curieux — Monsieur Demans — qui pourrait témoigner du fiasco de ce meeting.

Quand le patron déposa devant chacun d'eux

une chope mousseuse, ils lui lancèrent des paroles vives :

— Vous n'avez donc pas fait de réclame ?

— Les électeurs ont-ils été avertis ?

— C'est une tromperie, cela !

— Ah ! les crétins ! les crétins !

L'homme protestait, en gesticulant ; il ne trouvait point ses mots ; plus rouge que tout à l'heure, il devint subitement cramoisi.

Par l'entre-bâillement de la porte aux rideaux blancs, sa femme apostropha les politiciens :

— Laissez-nous en paix ! Promenez autre part vos discours ; ici, personne ne vous croit et l'on a bien raison ! Si Jules (c'était le nom de son mari) avait pour deux onces de bon sens, il n'aurait pas voulu vous recevoir !

Tous se relevèrent dans une agitation qui fit tomber des chaises et se renverser des verres. Le visage de Manster sembla frotté de céruse, ses lèvres remuèrent comme celles des bons chrétiens prosternés à l'église, et Dieu sait pourtant s'il priait !

L'un de ses congénères lui affirma : — Les gens du quartier craignent de montrer leurs sympathies, mais ils se vengeront de cette contrainte, en vous apportant leurs suffrages, dans le secret du bulletin de vote !

Au milieu du tohu-bohu de ce départ, Monsieur Demans tira Manster par la basque de son habit, et résolument :

— N'avez-vous pas oublié votre promesse, concernant l'achèvement de la tour ?

Les lèvres blêmes de Manster s'entr'ouvrirent, il ricana sourdement et, sans répondre à Demans, sa voix sépulcrale trembla :

— Abandonnons ces gens à leur malheureux sort !

Le groupe sortit, avec des exclamations, des avis contradictoires, même les paroles aigres de l'un d'entre eux, qui reprochait à son camarade d'avoir été le promoteur de la réunion ratée.

Demans avança lentement, se laissa distancer par les politiciens ; le bruit de leurs voix lui devenait odieux.

Le Béguinage dormait, veillé par la lune. Le ciel, merveilleusement calme dans le scintil infini des étoiles et la clarté de l'astre, effleurait d'une caresse pâle les toits pareils à de blancs miroirs et, sur la rivière qui longeait la place du Tilleul, les brouillards, comme des flocons de neige suspendus, apparaissaient translucides, résorbant l'argent de la nuit ; sous l'arbre, s'égouttaient parfois quelques perles lu mineuse

Demans assourdissait sa marche. Il craignait qu'un pas sonore, ébranlant le silence, fit choir le songe que le ciel tissait autour des pignons dentelés.

Il se revivifiait dans la muette adoration de ces choses ; ici, sa poitrine s'élargit, il aspira, comme une purification, l'air qui frôlait la vieille âme de l'encloître. Son rêve ne quitterait plus ces lieux et serait brisé en même temps que les pierres et, comme leur plainte, la sienne resterait secrète...

Il se retourna vers les pieuses demeures. Quelques croisées miroitaient doucement ; devant d'autres logis, une buée jaune flottait derrière le petit mur, au-dessus de la cour. A la chapelle voisine l'heure tinta, frêle, en concordance avec l'instant, et néanmoins on eut pu croire que l'arbre frissonnait ; sous ses branches, les gouttes d'eau tombèrent plus nombreuses.

La rue étroite de Sainte-Catherine profilait une rangée de maisons dans la clarté lunaire ; de l'autre côté, l'ombre qui couvrait les façades faisait se découper, d'un trait ferme, les cheminées, les toitures noires, contre le ciel illuminé.

Le cœur de Demans se serra lorsqu'il dépassa l'habitation des Aubrie. Il venait de re-

trouver le calme, le chemin de vérité ; mais, à présent, un remords le pénétrait... Il avait affligé longuement son amie, celle qui souriait à sa vie humble, et qui semait les douces illusions au bord des jours pareils de l'existence.

Il éprouva un ressentiment, parce qu'il revit la physionomie de Manster. Il chassa cette image, et Rose apparut, et il s'enivra dans le charme de la nuit, de la figure aimée à laquelle le ciel étoilé, les languides rayons de la lune prêtaient un décor candide et mystérieux.

La chimère avait mis ses regrets en fuite. L'ingrat s'endormit ce soir-là, loin du monde réel. Une présence occulte hanta sa chambrette, si blanche, qu'elle lui sembla vêtue d'ornements nuptiaux...

Demans appela faiblement :

— Rose !... Rose !...

Et son rêve continua dans le sommeil.

La voix du vieil ami parvint jusqu'à Rose. Mademoiselle Aubrie, après une journée mémorable remplie d'incertitudes, de trances, et finalement comblée de réussite, répondait à l'appel de Demans.

Elle avait ouvert un registre ; à la première

page elle venait de tracer en grands caractères : *Œuvre des Dames de la Miséricorde chrétienne*. C'était le livre de l'association fondée aujourd'hui ; les zélatrices désignaient Rose pour la présidence...

Maintenant, les vicissitudes étant passées, son esprit que troublèrent tant d'événements graves revenait à sa pente coutumière. Rose, depuis le départ de Monsieur Demans, départ qui l'avait effrayée, à cause de l'inconnu dans lequel s'enfonçait le vieil ami, se reprochait l'oubliance où elle l'avait laissé.

Mais aussi quelle suite de décisions et d'actes tenait dans cette dernière semaine !

Un matin, Monsieur le curé-doyen faisait savoir à Rose qu'il désirait sa visite. Elle devinait le sujet de l'entretien qui allait remuer leurs pensées, elle savait qu'une tâche pénible lui serait recommandée. Mademoiselle Aubrie ne pouvait rien refuser à ce prêtre, le guide de sa conscience. Tel un bon père, il marchait à côté de sa vie aux émois scrupuleux, il calmait ses troubles ; quand, rougissante, elle déposait un aveu puéril dans le secret de la confession, les paroles de Monsieur le curé-doyen devenaient tellement belles que Rose le comparait à un saint.

Il lui fallut cependant du courage pour gagner, ce-matin-là, le presbytère. En chemin, elle était entrée à l'église; sa vaillance diminuait au fur et à mesure qu'elle approchait du terme de sa course.

Et ceci était l'effet de cette puissance d'unction et d'apaisement exhalée par son directeur spirituel : elle se trouva en sa présence, et déjà un peu d'assurance lui revint.

— Nous allons agir, mon enfant. L'Œuvre de la Miséricorde sera fondée. J'admire le dévouement de ces messieurs de la Société Saint-Vincent de Paul, mais leurs charités ne doivent pas être exclusives. Vous, je veux dire les Dames des Eglises pauvres, vous visiterez, à votre tour, les indigents. Le genre de secours que vous leur remettrez est plus conforme à vos aptitudes. Les femmes savent mieux les besoins des ménages, il y a chez elles une connaissance innée, adroite et tendre, de ces nécessités usuelles : les habillements des petiots, l'ordre et la propreté dans la maison la plus modeste, obtenus par vos conseils, et la répartition intelligente de vos dons...

— D'autres que moi, sans doute...

— Mon enfant, non seulement vous êtes indiquée pour faire partie de l'œuvre, mais pour vous placer à sa tête.

Rose croyait que Monsieur le curé-doyen la connaissait mieux. Elle songea, avec chagrin, à la désillusion qui attendait le bon prêtre, quand il la verrait incapable de mener à heureuse fin l'entreprise.

Le pasteur la regardait en souriant... d'un sourire compatissant et au fond duquel brillait un peu de malice. Il savait que Rose seule par son aménité et sa simplicité, ne provoquerait point de jalousie au milieu des dames pieuses. Le moyen d'éluder les concurrences néfastes à l'œuvre ne se trouvait que dans cette solution, la présidence incombant à Mademoiselle Aubrie.

Et déjà il prévenait ses objections, levant sa main blanche dans un geste qui bénissait :

— Vous suivrez la volonté de Dieu, mon enfant.

L'assemblée, en vue d'arriver à la constitution de la nouvelle Société, réunit, quelques jours plus tard, les messieurs de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et les zélatrices des Eglises pauvres. Selon les appréhensions de Rose, ce fut une séance pleine de fièvres.

Quand Monsieur le curé-doyen eut exposé le motif de la convocation extraordinaire, les membres de Saint-Vincent se levèrent, réclamant tous ensemble la parole.

Devant leurs revendications du droit acquis, devant les griefs qu'ils faisaient valoir, les dames frémirent ; il y avait de leur côté un mécontentement qui se cabrait.

Monsieur le curé-doyen restait très calme, comme s'il eut été certain de l'issue que ces discours allaient prendre.

— Nous voici, disait l'un des hommes, à la veille de l'élection ; l'improbabilité de son résultat effraye. Il faudrait penser qu'en l'occurrence l'importance des secours que nous distribuons peut avoir le meilleur effet au point de vue du triomphe de la bonne cause.

Presque tous désapprouvèrent ce parleur qui mêlait une arrière-pensée de propagande électorale à l'exercice de la charité ; mais la grande objection restait debout :

— Les Dames ne conviennent pas pour de semblables missions, visiter les pauvres, voir de près leurs misères, frôler bien souvent le vice... et des jeunes filles porteraient également des secours aux indigents... Cela paraîtrait immoral !

Madame Laton se levait, bondissant comme une balle élastique. Derrière elle, Rose apeurée se faisait toute petite ; elle eut voulu passer inaperçue. Madame Laton, dans une redon-

dance effrayante, entama sans la moindre modestie l'éloge de son sexe. Elle prouva, avec de larges gestes à l'appui, que les secours étant scindés — le pain, le lait, la viande distribués par les hommes; les effets d'habillement, les meubles d'urgente nécessité octroyés par les femmes — on verrait immédiatement les résultats magnifiques de la nouvelle association charitable. Et, démasquant soudain Mademoiselle Aubrie, elle la désignait aux dames :

— Celle-ci sera notre chef dans cette croisade pour le Bien !

Et les qualificatifs les plus louangeusement sonores tombaient autour de Rose épouvantée.

Car, à vrai dire, la pauvre Rose ne faisait pas brillante mine malgré l'évocation guerrière de Madame Laton, et cependant toutes les dames l'entourèrent et confirmèrent les paroles qu'elles venaient d'entendre.

Il y avait eu, jusqu'à cet instant, quelques perplexités et quelques craintes chez les dévotes, chacune guignait sa voisine et, en dépit de leurs bonnes âmes, chacune jalousait déjà celle qui pourrait recueillir la présidence de l'œuvre.

Ceci les mettait toutes d'accord. La personnalité de Rose était trop humble pour occasionner le moindre ombrage.

Mais les messieurs reprenaient leurs arguments ; parfois une acrimonie s'entendait dans les voix. Un gros garçon, qui était trésorier de la Conférence et apportait dans sa gestion un zèle et une économie plus grands que s'il se fut agi de ses propres intérêts, pleura :

— Ne plus distribuer que des « bons » de pain... ma caisse me paraîtra vide... et l'argent sera dilapidé, peut-être, en d'autres mains...

Du côté des dames une rumeur monta.

— Je veux dire, je veux dire... il se mouchait, si troublé qu'il n'acheva pas sa phrase.

Monsieur le curé-doyen s'était dressé, il agita la sonnette placée devant lui. Les cœurs battaient très vite, on devinait qu'une chose grave était prochaine.

Le curé-doyen parla d'une voix douce, ses yeux un peu fermés caressèrent tous les assistants, et plusieurs tremblèrent.

— Mesdames, Messieurs, vous pensez bien qu'en une aussi grave circonstance j'ai demandé, avant de proposer une solution à ce conflit, l'avis de notre bien-aimé évêque. Monseigneur a daigné répondre à ma requête.

Les sociétaires de Saint-Vincent sentirent qu'ils perdaient la partie. Devant l'autorité invoquée, les objections ne seraient plus possibles.

La missive de Monseigneur était, en effet, catégorique, quant à sa conclusion. Le prélat rendait hommage aux mérites de ces messieurs, mais il estimait qu'une charité, plus efficace encore, serait atteinte si, désormais, les dames pieuses de Tiest corroboraient la distribution des aumônes. Monseigneur envoyait sa bénédiction aux uns comme aux autres.

Jamais les dames n'avaient éprouvé aussi réellement les effets de cette bénédiction. Chez les membres de Saint-Vincent de Paul, une abnégation héroïque leur fit courber la tête, sans murmures.

Madame Laton, qui de plus en plus prenait Rose sous son égide, la reconduisit, en exaltant ses vertus, alors que les zélatrices pouvaient l'entendre. Dans la rue, quand elles furent seules, Madame Laton parla sans transition du chagrin qu'elle éprouvait à se sentir si isolée dans la vie, et du bonheur que lui procurerait la sortie de pension de sa fille. C'était le portrait de son défunt père, cette enfant :

— Mieux on la connaît et plus on l'apprécie. Comme votre neveu, sans doute... celui-là réunit certainement les qualités de son oncle et de ses tantes !

Et elle pressa avec amour la main de Rose qui,

*

interloquée, encore sous le coup de tant d'émotions, montait à sa chambre, les genoux las.

Dans le calme de l'heure, la tranquillité lui revenait. Derrière elle, les incidents de la journée parurent déjà lointains. Son esprit, soulagé des incertitudes redoutables qui l'avaient accablé un peu, s'arrêta à des choses vagues, et puis sa pensée prit corps. Elle se rappela le vieil ami... Monsieur Demans...

Comme il se faisait tard, Rose s'agenouilla pour prier.

Le bon Dieu devait être d'abord remercié : elle dit trois dizaines de son chapelet en action de grâces. Elle consacra les dernières dizaines au Saint-Esprit, afin qu'il éclairât Monsieur Demans sur ses devoirs de citoyen et de chrétien, et elle termina par une invocation à saint Antoine, dans les pouvoirs duquel Rose avait une grande confiance.

En se relevant, en se déshabillant précautionneusement près de son lit, elle sentit que son oraison était entendue.

VIII

Le lendemain, quand Rose descendit l'escalier noir, puis enjamba les brosses et contourna les seaux, avant qu'elle se fût assise à table pour déjeuner, les deux servantes l'avaient mise au courant de la conduite de Demans.

Anna, dans le corridor, lui disait d'une voix triste :

— Hier, au meeting du Béguinage, organisé par Manster, il n'y avait qu'un auditeur, et c'était Monsieur Demans.

La grosse Marie quittait la cuisine, en soufflant d'indignation :

— Où allons-nous, mon Dieu ? Cette fois, la bonne cause est bien malade, Mademoiselle. Les meilleurs nous abandonnent ! Vous verrez que la journée sera mauvaise.

Rose s'étonna ; cette nouvelle heurtait ses prévisions optimistes. Elle resta incrédule ; elle voulut réentendre cette affirmation.

Monsieur Demans assistait, la veille de l'élection, à une réunion de politiciens ennemis !

— Qui vous a dit cela ? Ne parlez-vous pas légèrement ?

Marie mettait ses poings sur les hanches, et elle commençait à se dandiner, comme elle en avait coutume en racontant une histoire un peu longue.

On entendit le pas de Zoé.

Anna regagna rapidement ses brosses, et Marie rentra dans la cuisine.

Zoé se montra, hargneuse ; sans saluer sa sœur, elle lui cria :

— Ne vous occupez pas des autres !

Et plus bas :

— S'entretenir avec ses servantes des faits et gestes d'un ami de la maison dénote une absence de savoir-vivre. Et, d'ailleurs, je vous le redis, ne fourrez point votre nez où vous n'avez que faire ! Les préoccupations ne manquent pas ici même !

Zoé était bien laide ; ses traits anguleux s'approfondissaient ; les sourcils barraient son front horizontalement, et deux lignes dures, au-dessus du nez, remontaient vers son front plissé ; la commissure de ses lèvres plongeait dans un enfoncement de chaque côté du menton.

— Paul vous donne des soucis ? demanda Rose, subitement perspicace.

Zoé, qui avait regardé fixement devant elle,

tourna sur ses talons, sortit, sans ajouter un mot.

Cette journée commençait mal. Et pourtant Rose conservait quelque confiance. Le sentiment de tranquillité éprouvé hier soir, tandis qu'elle s'enveloppait douillettement dans ses couvertures, ne s'était pas dissipé.

Au dehors, à travers la grosse buée qui couvrait les vitres, on devinait une température froide. C'est pourquoi, pleine de vaillance, Rose voulut s'imposer sur l'heure une mortification, sachant que le bon Dieu lui en tiendrait compte.

Le corridor était lavé, les dalles noires et blanches, encore humides, reluisaient sous la lueur d'une lampe suspendue. Le porche creusait devant elle un trou sombre, et un souffle glacé l'assailit, dès qu'elle marcha dans cette obscurité. Elle ouvrit la porte, après avoir tâtonné. Parmi les gens pieux qui se dirigeaient vers la chapelle du Béguinage, elle écouta le son clair et réconfortant de la cloche qui fuyait au-dessus des toits, vit le ciel doré ci et là, entendit les bonjours que ces gens de conscience tranquille s'adressaient lorsqu'ils se reconnaissaient à la lumière d'un réverbère, et, fortifiée déjà, Rose prit place dans la chapelle, près du

chœur. Les cierges de l'autel allumaient, en l'abside sombre, deux petites étoiles. La demi-ténèbre du temple donnait aux fidèles une piété plus attentive ; ils s'absorbaient dans le mystère du sacrifice, et à peine l'un ou l'autre grailonneur rompait-il, du côté de l'entrée, le silence lourd de prières.

La clarté s'épancha peu à peu dans le ciel, de petits nuages glissaient sur le firmament bleu argenté de scintils, mais les rues retenaient de l'ombre. La messe était dite. Rose sortit et elle passa près de Monsieur Demans qui l'attendait.

Ce matin, elle n'éprouva aucune gêne. Au contraire, une satisfaction lui venait en voyant le vieil ami qui s'avançait vers elle. Rose prévint la parfaite orthodoxie de ses opinions rien qu'à la façon dont il dit, plaisamment :

— Voici le grand jour de l'élection ; c'est pour cela, sans doute, que vous avez imploré si tôt le ciel ?

Rose lui répondit, marchant à sa droite délibérément, et affermissant sa contenance :

— J'entends... Les nouvelles sont bonnes !

— Manster n'a pas récolté grand succès au Béguinage.

— Vous savez cela ? Et Rose, à cause de sa

myopie et parce qu'il ne faisait pas très clair, rapprocha sa figure de celle de Demans afin de se rendre compte de l'expression de son visage, car elle avait dit : « Vous savez cela ? » en y mettant quelque raillerie.

Monsieur Demans eut l'air interloqué. Il pensa d'abord à cacher la vérité, mais devant le charmant visage de Rose, si affectueux malgré son sourire moqueur, il sentit fondre dans sa poitrine des délices, et il avoua, ayant une émotion dans ses paroles :

— Combien je me repens de mon inadvertance ! Pardonnez-moi, Mademoiselle, je m'étais trompé, et je méritais votre ressentiment. Vous voulez bien ne pas me tenir rancune... J'éprouve, en ce moment, une joie qui ne m'était pas due...

Ils se séparèrent. Quelque chose, qui parut bien doux à tous les deux, trembla dans leur serrement de main.

Quand Rose rentra, elle vit que Victor avait revêtu sa redingote, dont la boutonnrière était ornée d'un ruban rouge. Le large nœud noir qui ceignait son col faisait ressortir la blancheur brillante du linge, il était rasé de frais, sa moustache se relevait crânement, et ses cheveux grisonnants marquaient un vigoureux coup de brosse. Le vieux garçon avait fait toi-

lette tôt matin, il se disait « sous les armes » et il voulait se présenter au bureau de vote dès l'ouverture des opérations électorales.

Avant de sortir, il savourait une pipe, et regardait avec complaisance son neveu qui achevait de déjeuner. Zoé supportait la fumée du tabac depuis le retour du neveu; aussi Victor fut étonné en l'entendant se plaindre de ce que la chambre était empuantie.

« Paul est sur le point de s'en aller, songea-t-il, et déjà l'aimable caractère de ma sœur réapparaît... »

Ce départ de Paul que tous envisageaient avec tristesse, trois semaines auparavant, ne les chagrinait plus du tout aujourd'hui.

Victor était d'avis qu'une existence innocuée ne convenait pas au tempérament vivace du gamin; celui-ci avait bien étudié au collège, il reprendrait immédiatement le goût de la science.

Rose se serait abandonnée le plus volontiers à des regrets, mais, puisque le travail est un sûr garant de sagesse, elle estimait qu'il fallait se réjouir de l'entrée de Paul dans ce qu'elle nommait la vie sérieuse.

Depuis la mauvaise surprise de la *rue aux Chiens*, Zoé gardait des craintes dans son for

intérieur; pourtant il valait encore mieux, pensait-elle, que les frasques de son neveu ne parvinssent pas à la connaissance de la malignité locale; c'est pourquoi — malgré ses craintes — elle voyait partir Paul sans déplaisir.

— Gamin! déclarait Victor, tu nous quitteras demain. J'ai confiance en toi, tu as donné des preuves de ta valeur, et tu persévereras dans la bonne voie. Cependant, tu n'es encore qu'un enfant, tu ignores la vie. Apprends que tu seras exposé à des tentations, à des séductions de tout genre qui, si tu ne les repoussais, te seraient bientôt fatales. Tu ne sais pas qu'il existe des femmes perfides, des créatures jouant la comédie de l'amour, offrant d'illusoires délices...

— Ha! cria Zoé, qui avait une apparence furieuse.

— J'éclaire l'innocence de cet enfant pour son plus grand bien, reprit Victor en élevant la voix. Et son regard devint sévère.

— Imbécile,... dit Zoé, presque tout haut.

La pipe de Victor tomba sur le plancher. Le vieux militaire demeurait muet,... et un afflux de paroles lui venait aux lèvres. Il eut l'énergie de se contenir devant Paul.

Rose, qui trouvait toujours, dans la conduite de sa sœur, une explication motivée par des

considérations de sagesse, donnait maintenant tort à Zoé, mais elle n'exprimait pas cette pensée.

Le neveu regardait le fond de sa tasse, et un peu de rougeur couvrait ses joues.

Marie vint faire diversion, elle entr'ouvrit la porte de la cuisine :

— Commandant, neuf heures sonnent, on votera déjà quand vous arriverez !

— Mon cher Paul, nous reprendrons cette conversation plus tard. Ton départ rend Zoé nerveuse. Amuse-toi bien pendant ta dernière journée de vacances, mais songe déjà à ce que je t'ai dit.

Il incrustait ses prunelles dans celles de Zoé, qui, cette fois, se tint coite.

Une échappée de soleil pâle blanchissait la vieille rue du Béguinage d'un rayon oblique; en sa lumière tournoyaient les dernières vapeurs que la nuit avait laissées parmi les maisons closes. Victor Aubrie, ayant le soleil dans les yeux, inclina son chapeau de soie sur le nez, afin de regarder plus à l'aise. Il ne rencontrait personne. Le quartier ne se remuait pas encore. Quand il monta vers le marché, quelques jeunes gens affairés le dépassèrent. Comme ils parlaient très haut, Victor entendit

qu'ils voulaient recruter des électeurs, sur lesquels il fallait agir une dernière fois. Le commandant répondit d'un air digne à leur salut ; il mit, dans son coup de chapeau, une réserve indiquant la distance morale qui le séparait de ces messieurs. Victor estimait qu'il fallait laisser à chacun la liberté d'agir à sa guise.

Le substitut du procureur du roi l'accosta, effaré et joyeux :

— Les Van Doornen ont complètement abandonné Manster ; pas une démarche, pas une parole en faveur de ce dernier ! Ils n'oublient point l'échec de leur cousin et la nomination du frère de Manster à la place de conservateur des hypothèques.

— Ces Van Doornen sont bien rancuniers.

— Ne vous plaignez pas ! Adieu, je veux voir un homme auquel j'ai rendu service autrefois, et lui recommander notre candidat. Ceci entre nous...

De nouveau, Victor répondit avec quelque froideur à la poignée de main chaleureuse du jeune substitut. Il n'aimait pas les opinions des Van Doornen ; maintenant il ne les estimait plus du tout personnellement. Dans le fait, l'intérêt et la jalousie guidaient tous ces gens-là. Victor eut des velléités de rentrer chez lui, sans déposer son bulletin dans l'urne.

On lui tendait à présent des petits morceaux de papier de toutes couleurs, réclames ultimes des candidats, appels suprêmes ; il ne voulut pas accepter les petits morceaux de papier.

Cependant le Marché et la place du Tribunal s'animaient. Les votations avaient commencé à l'hôtel de ville et au palais de justice, et les électeurs qui entraient dans les bureaux montraient des physionomies graves et, ceux qui en sortaient, des faces plutôt rieuses ; le devoir accompli leur donnait une satisfaction. Il y eut, vers onze heures, un remous dans la foule qui stationnait aux abords du tribunal. Des curieux chuchotèrent en s'écartant un peu pour livrer passage à un monsieur tout habillé de noir, et puis un bruit se répandit qui précéda cet homme et portason nom. — Manster est là ! Manster est là ! Des partisans examinèrent leur candidat avec appréhension, ils compatirent à sa jaunisse, à sa maigreur qui pointait dans l'étoffe sombre de son costume. Les autres tendaient le col, ironiques ; ils fixaient les petits yeux bridés de Manster qui s'effrayait sous tous ces regards ; ils suivaient, moqueurs, la déambulation pitoyable du malheureux candidat. Deux jolies filles crièrent, en montrant leurs dents blanches entre les lèvres appétis-

santes : — Comme il est laid ! L'impression que Manster laissait dans la foule était détestable. Les avancés n'osaient pas prendre la défense de leur candidat, au point de vue physique, et des rires crevaient, dans ce peuple en belle humeur, quand l'un d'eux essayait de faire valoir la beauté des principes moraux de Manster.

Le soleil qui s'était dérobé derrière les nuages, après son expansion matinale, s'irrua soudain à grands flots au travers du public. Midi allait sonner dans la tour carrée, ruisselante de couleurs argentines. Des voix montèrent, claires et sonores comme le jour : — Pioot ! Pioot ! Voici Pioot ! Vive Pioot !

Et Pioot traversa la foule, luisant, épanoui ; un sourire aussi large que sa figure rutilait sur sa peau vermeille. Sa carrure énorme arrêtait sur ses épaules les regards admiratifs des femmes ; il avançait, tel un victorieux, les mains tendues aux poignées, la poitrine bombée, dans un orgueil de mâle conscient de sa belle santé. Une suffisance aimable émanait de lui. Quand il fut devant les deux jolies filles qui conspuèrent Manster, il leur prit le menton avec un geste souverain. L'enthousiasme s'échappa des gosiers de ceux qui avaient assisté à la scène,

il se communiquait de proche en proche. Pioot gravit les marches du tribunal, comme s'il montait au Capitole. Avant d'entrer il se retourna vers les spectateurs. Le soleil le noya de gloire. Il agita son chapeau, et des clameurs joyeuses saluèrent l'attitude du triomphateur.

Car la victoire de Pioot était dans l'air, avec les rayons du ciel souriant, et les chants de cette foule, où cinq cents gaillards se ressouvenaient de la quantité immense de chopes avalées à la santé de Pioot, tandis que lui-même, en bon Flamand, donnait l'exemple des larges beuveries.

Les avancés s'étaient enfuis, on ne rencontrait que des gens heureux qui se criaient : « Tout va bien ! » Et le dépouillement allait commencer. Dans quelques heures, le résultat proclamé ferait apparaître aux croisées les couleurs tricolores, et une liesse de kermesse soulèverait Tiest. Le peuple secouait sa passivité coutumière et, jusqu'au Béguinage, une flamme montait dans les cervelles indolentes.

Monsieur Gans — cet homme sage avait pris quatre apéritifs — ne prophétisait plus la réussite de Pioot, il considérait son élection comme acquise et se réjouissait, au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs, du succès des idées

conservatrices et de la diffusion des principes religieux. A l'étonnement profond de tous, le pharmacien de la bonne cause, si humble d'ordinaire — mais qui s'était oublié chez nombre de cabaretiers — osa rire en écoutant les discours sensés de Gans. Et, comme on le contemplait avec stupéfaction, il trouva des mots extraordinaires pour développer son idée saugrenue :

— Le triomphe du parti modéré, allons donc ! Le triomphe de Pioot, oui ! L'exaltation des bons estomacs, la reconnaissance des ventres envers un abdomen, leur frère ! C'est la santé, la belle humeur qui ont vaincu l'infortuné Manster. Pensez donc, depuis que je roule des pilules, je n'ai reçu qu'une fois la visite de Pioot, et c'était afin de rendre tout le monde bien portant qu'il m'ordonnait de traiter gratuitement ces électeurs, dont le porte-monnaie était malade comme le corps !

Des expressions scandalisées s'imprimèrent sur quelques visages, mais la plupart pouffèrent rondement et, au même instant, une canonnade assourdissante proclama la victoire définitive de Pioot.

Les hommes, les femmes, les enfants affluèrent vers la grand'place. Au balcon de la

« Société littéraire » des dames même assistaient à la formation du cortège, qui allait se rendre devant la demeure de Pioot afin de fêter le héros. Une fanfare déboucha, les éclats des cuivres projetèrent la robustesse des joies contre les maisons pavoisées. Précédant la musique qui scandait, avec force, le rythme populaire d'un air patrial, trente rangées de garçonnets et de fillettes donnèrent le branle d'un pas cadencé, en accompagnant les sauts d'une chanson patoisante.

Un coup de vent enfla les drapeaux et fit claquer les couleurs âpres du pays. La foule se mêlait au hourvari de la voix et du geste. Gars et luronnes se tenant par la main formaient des chaînes de danseurs qui se succédaient, et, quand la première appuyait à droite en gambadant, la seconde prenait la gauche, suivie à son tour de bandes qui intervertissaient l'ordre de ce jeu, oscillant d'un côté et de l'autre, tout en continuant d'avancer derrière le corps de la fanfare tonitruante.

La fanfare s'était engouffrée dans la rue où demeurait Pioot, des manifestants qui composaient l'arrière-garde s'arrêtèrent soudain au coin de la grand'place. Leurs colonnes se débandèrent. Chacun se précipita vers le trottoir. Des

voix furieuses s'élevaient. Un remous accula contre les maisons des partisans indignés de Manster. Ils n'avaient pu voir défiler, sans protestations, ceux qui célébraient la réussite du rival. Quelques vitres volèrent en éclats, sous la poussée populaire ; mais l'animosité ne se débrida pas dans les violences. « Laissons-les digérer leur mécontentement ! » s'écriaient, allègres, des manifestants qui rejoignaient vivement les camarades. Deux agents de la police venaient, d'ailleurs, au secours des opposants ; ils les dégagèrent, pendant que des vivats les saluaient d'ironies.

Monsieur Victor Aubrie arrivait sur la grand'place. Dans cette gaité il promenait une âme inquiète. Paul n'était plus rentré depuis le matin, et le bon oncle, très préoccupé, cherchait vainement son galopin de neveu.

Les avancés, que la police accompagnait dans un zèle protecteur, passèrent à côté d'Aubrie.

Il ne pouvait en croire ses yeux. Paul marchait avec eux, et un pâtissier radical avait pris sans façon le bras du jeune homme.

Résolument, ainsi qu'il convenait dans cette circonstance incroyable, Victor força ses mauvaises jambes à atteindre leur plus haut degré de vélocité. Il agrippa le pardessus de Paul :

— Que fais-tu là ?

Les autres continuaient de s'éloigner.

Paul ne répondit pas, mais il avait une expression résolue dans ses yeux clairs ; son teint brûlait, les poils follets tremblaient sur sa lèvre mince.

Ils sortirent de la presse. Plusieurs personnes les regardaient avec surprise, d'autres avec mécontentement. Ils entendirent une bourgeoise disant de façon à être comprise par ses voisins : « Un Aubrie *du Béguinage* qui accompagnait la clique de Manster, cela n'est honorable ni pour la famille ni pour le quartier ».

Les rues devenaient plus tranquilles à mesure qu'on s'éloignait du centre. Victor s'était arrêté, les bras croisés.

— Ah ça ! devenez-vous fou, mon neveu ?

L'autre parla d'abondance, s'échauffant dans sa tirade et y mettant une conviction réelle.

— J'avais pris en grippe, dès le jour où je le vis chez vous, ce farceur qui a nom Pioot. Notre brave ami Demans (un sage celui-là et un artiste !) prédisait les palinodies de votre candidat. Comme Demans, j'espérais l'arrivée aux fonctions publiques d'un homme qui aimerait notre villette, ainsi qu'une jolie et bonne aïeule, la défendant contre ceux qui ne la respecteraient pas, qui ne s'inclineraient point

devant sa physionomie aimablement ridée et n'admiraient plus son accoutrement désuet et charmant... Demans avait raison... Et la légende de l'aïeule restera cachée. Son passé, qui eut des fastes et des épreuves... larmes et joies comme dans la vie... ne sollicite guère l'attention du politicien selon votre cœur.

Victor, très indigné quelques instants plus tôt, écoutait son neveu et remarquait qu'il parlait bien. Il voulut une conclusion pratique à cette sortie :

— Mon pauvre enfant, combien tu t'illusionnes. Tiens ! je veux être franc, te crier la vérité : Manster et Pioot, eh bien, ce sont deux farceurs ! Tu m'entends ? Ne répète pas à Rose ce que je te dis là, et, en revanche, je ne mettrai point tes tantes au courant de ce que tu faisais cet après-midi... Combien le Béguinage est calme et combien il a raison,... ajouta-t-il, près de rentrer chez lui.

Afin de démentir la constatation du commandant, un groupe de petits bourgeois apparut au bout de la rue Sainte-Catherine. Quand ils virent les Aubrie, ces gens entonnèrent une chanson bruyante et, lorsque le groupe se rapprocha, Victor s'aperçut que le sacristain du Béguinage était leur meneur et que cet homme avait une marche titubante.

— Le succès de Pioot est décidément complet, fit-il en riant. Puis, secouant la tête, mi-plaisant, mi-sérieux, l'oncle dit à son neveu, tandis qu'ils arrivaient devant la maison :

— C'est égal, gamin, je crains que tu ne nous donnes de la tablature!...

IX

Il y avait huit ans déjà que Monsieur Demans était revenu dans sa bonne ville, après avoir obtenu sa mise à la retraite. On s'étonnait de découvrir chez lui si peu de traces de son ancienne profession. Une certaine morgue paraît inhérente à la qualité d'inspecteur de l'enseignement. L'habitude du commandement, la satisfaction de se voir respecté et obéi et d'entendre les flatteries des maîtres d'école en peine d'avancement devraient, semble-t-il, marquer définitivement un homme. Rien de pareil ne paraissait dans la voix, le maintien, les habitudes de Monsieur Demans. A cause de sa simplicité on avait hésité à lui attribuer des mérites. Il n'en imposait pas du tout, mais les gens qui le connaissaient bien lui accordèrent leur sympathie, ils sourirent devant ses manies, se complurent à son affabilité et reconnurent ses qualités de droiture et la dignité de son existence modeste. Quand Demans retourna à Tiest, le commandant Aubrie quittait l'armée et regagnait

aussi la villette. L'ancien Béguinage les abritait tous deux, et Zoé, croisant dans la rue Monsieur Demans, le reconnut, bien qu'elle ne l'eut plus vu depuis très longtemps. Elle parla de cette rencontre à Victor, se souvenant d'un arrière-grand-oncle maternel qui épousa une parente de Monsieur Demans, et elle engagea son frère à renouer connaissance avec ce descendant d'une famille qui avait été unie à la leur. Le savoir généalogique de Zoé était considérable. Les Aubrie voyaient peu de monde, ce qui n'empêchait pas l'aînée d'être au courant de l'armorial de la province, de se rappeler des fastes ou des déchéances nobiliaires, et d'inscrire dans sa mémoire, avec la certitude de les y retrouver, tous les baptêmes, unions, décès des personnages qui formaient la première société dans ce coin de pays. L'une de ses fiertés consistait à dire que son aïeul paternel eut pu épouser la baronne de Veld, dont la fortune et la beauté avaient été notoires. Elle ignorait, ou feignait d'ignorer, que cette belle dame ridiculisa plus tard, de façon retentissante, le pauvre homme qui devint son époux. Zoé envisageait les mariages à ces points de vue, pratiques et orgueilleux, de richesse et de naissance. Son vieux cœur racorni n'avait jamais brûlé d'une

flamme passionnée. Elle n'avouait point que, pendant sa jeunesse, elle crut à l'inclination d'un gentilhomme campagnard. La propriété terrienne de celui-ci touchait des biens appartenant aux Aubrie, ce qui semblait un motif sérieux pour déterminer le jeune homme à lui faire la cour. Elle attendit en vain une déclaration, et le jeune homme mourut sans avoir révélé ses sentiments. Comme il était resté célibataire, Zoé, tant qu'il vécut, ne renonça jamais complètement à son espérance. Personne ne s'aperçut, d'ailleurs, qu'un chagrin l'opprimât de ce chef; depuis nombre d'années déjà, son caractère paraissait sévère aux gens indulgents; elle ne devint pas plus acariâtre.

Rose avait une petite âme de sensitive, un cœur jeunet, des expansions comme à vingt ans. Jadis, lorsque ses père et mère l'avaient menée dans des réunions mondaines, elle en sortait la tête un peu folle : tant de jeunes gens l'intimidaient! Elle caressait le souvenir de beaux visages, de doux sourires, de paroles harmonieuses. Elle prononça quelquefois des noms; ses parents s'amusaient de ses petites émotions. Zoé, elle, faisait bonne garde autour de cette nature langoureuse qui ne devait se donner qu'à bon escient. Ainsi le décidait la sœur sage.

Des années avaient fui, les vieux parents s'acheminaient vers l'éternité tranquille. Ils s'endormirent dans le Seigneur.

Alors le père de Paul, auquel la mort avait enlevé sa femme aimée, et que l'infortune accablait dans des spéculations malheureuses, vint à décéder en terre d'Afrique, après avoir tenté vainement le destin. Il laissait son enfant à la protection des trois Aubrie.

Le triste exemple de son frère impressionna Victor, une crainte éloignait de son esprit les préoccupations matrimoniales.

— Désormais, nous ne devons plus vivre que pour l'enfant ! avait déclaré Zoé, et la vieille fille devenait, auprès de son neveu, tendre et attentive comme une mère. Rose admirait sa sœur, elle reconnaissait sa supériorité, et elle gardait l'observance des paroles de Zoé, les trouvant belles.

Lorsque Demans arriva la première fois chez les Aubrie, Zoé loua sa bonhomie. Rose fut agréablement surprise quand Zoé déclara que Demans serait un ami pour eux. L'aînée lui trouvait maintenant une distinction native, propre, remarquait-elle, à tous ceux qui de près ou de loin touchaient à sa famille. Quelques semaines plus tard, Victor invita Demans à ve-

nir passer la soirée. Le commandant s'assoupissait habituellement dans son fauteuil vers neuf heures. Il ne luttait plus que faiblement contre la somnolence ; Demans et Rose se regardaient en souriant. Zoé sortit, pour donner des ordres à la servante. Demans et Rose causèrent et, si Zoé n'était pas rentrée, ils auraient pu parler jusqu'au lendemain matin sans s'apercevoir de la fuite des heures.

L'existence de Rose était uniforme. Bien qu'elle eut toujours présente la pensée du devoir et évoquât avec joie cette obligation de veiller aux intérêts de leur cher neveu, parfois une légère mélancolie flottait dans sa chambrette solitaire, et même pendant ses pratiques dévotieuses une mollesse la portait à d'obscurs regrets. Elle ne sut point pourquoi, depuis la venue de Monsieur Demans, elle regardait la vie plus courageusement... Mais un jour, après que l'ami les eut quittés, elle entendit, comme elle passait devant la cuisine, la grosse Marie qui disait à Anna : « Je ne serais pas étonnée si Monsieur Demans avait des idées par rapport à Mademoiselle Rose ». — Je l'avais déjà pensé... », répondit Anna. Rose s'enfuit, pareille à une coupable, le visage rouge, le cœur battant. Elle se reprocha des sentiments défendus. Le re-

mords, néanmoins, ne la toucha guère. Elle aurait dû regretter les sensations auxquelles elle s'était abandonnée, inconsciente, et, au contraire, elle recherchait des souvenirs qui la rendaient contrite et heureuse à la fois. Pourtant, une gêne l'opprima lorsqu'elle revit Demans. Elle n'acquiesça plus à la jouissance plénière et si pure qui émanait auparavant de leurs rencontres. Un peu de temps passa. C'était toujours une timidité qui arrêtait ses paroles. Une contrainte enveloppait également Monsieur Demans. L'un devant l'autre, si parfois leurs yeux parlaient, les mots tombaient, indifférents, de leurs lèvres. Rose eut voulu des choses impossibles. Elle pensait qu'envers Paul elle était liée par une promesse, et cependant, sans mentir à cette promesse, elle souhaitait qu'un jour Demans lui révélât quelque tendresse... Alors, dans sa vie de vieille fille, il y aurait une telle clarté que le bonheur des fiancés ne la tenterait pas. Se savoir aimée... aurait suffi à la félicité de son cœur.

Des mois, des années s'écoulèrent ainsi, et la bonne amitié de Demans continuait de régner chez les Aubrie. A présent, Rose avait trouvé, auprès de Demans, un calme résigné ; elle lui donnait sa confiance, écoutant les conseils que

sa voix timide formulait d'une manière tremblante, souhaitant et redoutant un aveu qu'elle pressentait toujours latent dans l'âme du vieil ami.

Zoé restait la femme forte, sévère pour les autres comme pour elle. Parfois, quand elle voyait sa sœur et Monsieur Demans qui s'isolaient en conversant, elle se rapprochait, et sa voix sèche les arrachait au charme de leurs paroles vagues. Craignait-elle que Rose ne se souvînt plus de son partage dans la charge commune ? Aurait-elle cru à la possibilité d'un oubli de cette obligation presque jurée : Ne vivre que pour l'enfant ? Un peu de jalousie lui venait-elle à la pensée que Rose eût pu provoquer davantage qu'une simple sympathie ? C'était une fille pratique qui ne supposait pas de pareilles pusillanimités, puisque Demans, malgré ses qualités, n'était qu'un pauvre diable. Et puis, au fond d'elle-même, sans le dire à d'autres, elle était sûre de la droiture de Rose, et elle n'ignorait pas que sa sœur n'eût jamais osé prendre une décision sans consulter au préalable l'aînée, celle qui détenait la somme familiale de sagesse et d'expérience.

Demans, quand il repoussait ses bouquins poudreux, pour relever un peu sa tête blanche,

faisait apparaître au-dessus du passé une image toujours obéissante à sa pensée. Son espoir n'existait aussi que dans une réalisation idéale. Il désirait inspirer à l'amie de la compatissance ; il avait cru quelquefois la toucher dans des sentiments profonds ; mais aussitôt une pudeur l'arrêtait. Il n'avait aucun droit à l'avenir. Si le présent lui donnait, en la personne de Mademoiselle Rose, une illusion de bonheur, s'il osait, dans le secret du cœur, s'émouvoir à son image et ressentir des ferveurs cachées, le scrupule de son honnêteté persistait et imposait le silence. Rose était riche, il était pauvre... C'était une défense de troubler la tranquillité de l'amie... Devant l'impossibilité de réaliser le bonheur, l'amertume ne remplissait pas son cœur. Il avait toujours vécu en dehors des réalités. Ses études l'attiraient loin de l'époque actuelle ; il se complaisait dans les formes imprécises de ses songeries. Son amour, aussi, prenait les aspects d'un rêve exaltant, dont il se souvenait avec douceur au réveil, et que la nuit chimérique et bienveillante lui ramenait, fidèle.

Victor Aubrie ne gardait plus aucune sentimentalité. Lorsque les souvenirs de ses amourettes de garnison traversaient son esprit, parfois un détail drôle retenait l'aventure pendant

quelques instants. Il en profitait pour scandaliser ses sœurs, et il voyait s'envoler sans regret ces fumées légères d'un passé qui refroidissait chaque année davantage.

On n'aurait pu, sans injustice, attribuer une exaltation outrée à Marie, la grosse cuisinière des Aubrie. Depuis longtemps un jardinier la courtisait, mais leurs économies n'étaient pas encore suffisantes pour entrer sûrement en ménage. Et, d'ailleurs, elle redoutait — et disait sa crainte sans barguigner — un grand nombre de descendants. Marie oubliait toujours son âge. Quant à Anne, une âme de rosière palpitait sous son corsage plat, et elle mourrait, sans doute, dans la candeur première.

Le trantran de leur vie avait repris.

Paul écrivit de Louvain plusieurs lettres. Il parlait de ses études et affirmait de bonnes intentions.

Il revint à l'époque de la nouvelle année. Ses oncle et tantes auraient voulu garder leur neveu pendant toute la semaine que duraient les vacances ; mais Paul désirait repartir aussitôt, souhaitant de continuer — ainsi disait-il — la tâche. Victor et Rose admirèrent son application et lui conseillèrent toutefois de ne point se

surmener. Zoé demeurait froide devant ce beau zèle.

Ces assurances de sagesse donnaient une quiétude à Victor et à Rose, et le début de l'année leur parut agréable, malgré les rigueurs de l'hiver. Lorsque, l'obscurité venue — après que les blancs flocons étaient descendus du ciel pendant la journée, et que maintenant, au-dessus de la terre couverte de neige, le firmament s'ouvrait, immense, étoilé d'or sur le bleu profond de la nuit — Victor sifflotait en bourrant sa pipe, en écartant le rideau, afin de voir les arabesques du givre dans les vitres. La servante traversait le jardin et faisait craquer la neige sous ses pieds, et le commandant et sa sœur se rapprochaient frileusement de lâtre et jouissaient, avec une conscience satisfaite, de la chaleur des flammes diaprées qui sortaient des charbons noirs et rouges, de la lumière paisible s'épanchant de la lampe et remplissant la chambre d'une paix douillette, alors qu'au dehors le froid étreignait la terre.

Un soir, ce bonheur simple fut rompu. Zoé entra, tenant, dans sa main qui tremblait, une lettre. Elle la tendit à Victor et, avant de desserrer les doigts, elle prononça gravement :

— C'est votre ami, le capitaine Deflans, qui vous écrit.

Victor examinait la suscription :

— De mon vieux camarade, en effet...

Il riait ; mais, tandis qu'il déchirait l'enveloppe, il fut frappé par l'altération du visage de Zoé.

— Vous êtes indisposée, ma sœur ?

— Lisez, lisez !

Rose se leva. Zoé ne se tourmentait pas en vain, et une appréhension l'arracha à la tranquillité de l'heure.

Victor avait lu silencieusement. On voyait son front plissé et ses lèvres courbes. Il dit :

— Paul nous trompe.

— Je le savais ! fit Zoé, et elle s'assit, elle tomba plutôt sur une chaise. Puis, attirant la lettre que Victor avait laissée devant lui, elle lut d'une voix affermie :

« Cher ami,

» Je t'avais promis d'avoir l'œil sur ton
» neveu et, dès son arrivée à l'université, je
» m'acquittai d'autant plus volontiers de cette
» promesse que le jeune homme me fut immé-
» diatement très sympathique ; il est intelligent,
» vif, enjoué... Il a aussi le défaut de ses qua-
» lités. Je suis convaincu, par exemple, qu'il ne
» travaille pas du tout, ou du moins qu'il ne
» s'occupe guère de ses études.

» Avec trois ou quatre étudiants de son âge
» il a fondé, ici, un petit journal littéraire.
» Paul y publie quelquefois des vers et, pen-
» dant le reste du temps, il s'amuse.

» Ce sont là des choses qu'il ne faut point
» prendre au tragique ; nous-mêmes (n'est-ce
» pas, mon vieil ami ?) n'avons pas toujours été
» des saints... Cependant, Paul est très jeune,
» et tu ferais bien, je pense, de lui laver les
» oreilles... Cela suffira certainement pour ré-
» veiller tous ses bons sentiments... »

Zoé cessa de lire et se tourna du côté de Rose, qui sanglotait doucement. Victor fit une sortie bruyante :

— Il lui en cuira ! Je vous promets qu'il se repentira de sa conduite ! Il faut une punition sévère, en rapport avec la gravité de la faute. Qui eût cru cela ? A voir sa frimousse on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Mais il lui en cuira, ah ! oui...

Zoé coupa :

— Vous partirez demain matin, par le premier train ; vous ne reviendrez qu'avec Paul.

Victor sentit descendre un petit frisson le long de son dos ; il se rapprocha du feu.

Rose, qui s'était mouchée, parla timidement :

— Victor supportera-t-il le froid ? Ses rhu-

matismes l'incommoderont peut-être... Si j'accompagnais notre frère?

— Non. Votre présence pourrait être déplacée. Il y a des choses qu'une jeune fille ne doit point voir.

Rose, un instant, essaya de se représenter ce qui occasionnait cette prohibition de sa sœur. Elle n'y parvint pas.

Zoé devint soudain véhémement :

— Voilà, Victor, à quoi nous mènent vos mœurs soldatesques. Vous manquez d'autorité pour donner de bons conseils... Paul saura votre conduite de jadis, et aujourd'hui il fait comme vous !

Un silence pénible persista. Victor lançait de furieuses bouffées de tabac.

Rose plus calme, et qui sortait d'une profonde pensée, remarqua :

— Paul compose des vers, pourtant ?

Zoé la foudroya d'un regard, et elle devint petite, toute petite, et, sans plus chercher une explication ou un remède à la situation présente, elle supplia la Providence de prendre soin du malheureux Paul.

Tous les trois étaient transis. Ils se tenaient devant le feu, le dos tourné à la flamme. Victor alla près de la fenêtre, écarta le store et, grat-

tant le givre sur la vitre, constata qu'il devait geler à pierre fendre. Il revint vers le foyer et cria, colère :

— Marie !... Anna... Apportez de la houille. On crève de froid !

Marie entra, munie d'un seau de charbon. En voyant l'expression attristée de son visage, Victor et Zoé devinèrent qu'elle avait écouté à la porte.

Jusqu'au moment où Zoé se retira pour aller se coucher, personne ne dit mot.

Quand Victor et Rose furent seuls, la pauvre fille regarda son frère au travers de ses yeux mouillés, car elle s'était remise à pleurer :

— Il ne faudra pas l'effrayer, Victor !

Le commandant qui tortillait sa moustache leva la tête, et répondit à mi-voix :

— Je le ramènerai par la douceur.

X

Il faisait encore nuit. Zoé avait réveillé son frère depuis bientôt une demi-heure. Les deux servantes, taciturnes, se hâtaient de couvrir la table, de préparer un déjeuner substantiel pour celui qui allait entreprendre un long voyage. L'atmosphère était triste ; il pesait sur les cœurs un malaise. Rose, là-haut, laçait fiévreusement ses bottines et, quand elle sortit de sa chambre, la voix de Zoé éclata et la fit reculer.

— Victor ! Victor ! descendez donc, vous arriverez trop tard à la gare !

Les vibrations de ces paroles s'éteignirent et le silence remplit de nouveau la maison.

— Victor ! Victor ! Je vous ordonne de me répondre !

Une serrure grinça. C'était le commandant qui ouvrait sa porte :

— Je prendrai le second train...

Et on perçut le petit bruit de la porte qui se refermait.

Zoé ne répliqua rien. Les servantes l'entendaient souffler, et son corsage paraissait frémir.

Elle aurait certainement exhalé sa colère en paroles furieuses, mais elle craignit que Victor, par réaction, ne renonçât à partir.

Enfin le vieux garçon descendit, en maugréant. Il gronda la bonne, qui ne le servait pas assez vite ; il parla durement à Zoé, critiquant ses manières impératives, et la regardant bien en face, il lui cria :

— Et pourtant, s'il ne me plaisait pas d'aller à Louvain!

L'ainée baissa les yeux, sans répondre.

Le vieil Aubrie trouvait sa mission pénible. Il n'avait plus vu Paul depuis trois semaines et tout à l'heure, quand il se trouverait devant lui, ses premières paroles devraient être sévères...

Zoé déposait discrètement près de Victor un gros pardessus ouaté. Sa prévenance devint extraordinaire :

— Si vous voulez, Victor ?...

Elle avait pris le pardessus et, lorsque Victor se leva, elle lui passa les manches, tira le collet. Elle boutonnait le vêtement avec soin.

— J'ai choisi votre plus grand foulard.

En effet, elle entoura deux fois le cou de son frère et noua deux fois les bouts du foulard. Puis elle lui présenta une canne à pomme d'ivoire, dont la virole était pointue.

— Pour éviter un faux pas, Victor.

Le commandant ne répondait à ces avances qu'avec une figure maussade.

Il sortit et, dans le corridor, apercevant Rose qui toupillait, il l'arrêta en lui pressant doucement le bras. La bonne fille restait effarée, et elle le regarda partir sans souffler mot.

« Brr ! » Victor frissonna. Un brouillard enveloppait Tiest, les rues blanches de neige se perdaient aussitôt dans les vapeurs. On ne voyait pas à dix mètres devant soi. La moustache du commandant se couvrirent de glace, ses yeux larmoyèrent. Il eut l'intention de rentrer, mais chassant cette faiblesse il s'accorda une compensation. « Je télégraphierai à Deflans l'heure de mon arrivée; ce sera moins ennuyeux... ne pas me trouver seul... » Des gens battaient la semelle sur le quai de la gare. Quand Victor parut, ils le regardèrent non sans surprise; plusieurs échangèrent des suppositions variées. Un marchand de journaux annonçait, à voix calfeutrée, le titre de ses feuilles. Victor l'appela et, pour se donner une contenance, car il croyait

que le public devinait le motif de son voyage, il fit semblant de lire. Enfin la locomotive bruyante vint secouer les gens et remplir de tumulte la léthargie des choses, et Aubrie chercha vainement un compartiment inoccupé.

« Nous n'arriverons jamais... » A chaque petite station, le train s'arrêtait, s'éternisait, à cause des parloles des employés. Victor entendit un voisin qui affirmait avoir vu le garde entrer avec le chef de gare dans l'estaminet que l'on distinguait près d'un passage à niveau. Le ciel s'éclaircissait. Seuls, au bout de l'horizon, quelques nuages étaient semblables à des glaciers, l'immensité blanche paraissait descendre de ces hauteurs lointaines, comme si une avalanche eut couvert la terre de toute cette neige, éclatante maintenant sous le soleil qui jaillissait dans l'azur.

Victor ferma les yeux. Le train avait franchi la moitié de la route.

A présent, le commandant trouvait qu'on allait trop vite. Une crainte lancinante lui cerclait le corps. « J'ai bien fait de prévenir Deflans... » Il essaya de se distraire, et examina, un à un, ses compagnons de voyage. L'abbé qui lisait dans un coin son bréviaire ne l'intéressa pas longtemps, ni l'épais monsieur, som-

nolent malgré la température. Il se plut à fixer une dame qui, sous une coquette voilette noire, montrait l'ovale menu de son menton et le pli de ses lèvres fines; un petit point rose dans la dentelle: c'était son petit nez qui avait froid, et Victor devinait ses yeux fripons, et il allait être emporté par des rêves aimables quand, soudain, la situation présente, sa responsabilité de tuteur et d'oncle grave devers un neveu folichon, arrêta son essor. Il soupira. Deux vieilles dames causaient discrètement, leurs paroles ne faisaient qu'un murmure; il contempla leurs figures ridées et la contrition remplit son cœur.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il descendit à Louvain. Un officier, bel homme à peine grisonnant, cambré, sanglé, élégant et vif, l'accosta aussitôt.

— Mon vieux camarade!

— Mon cher Victor!

— Pas changé, pas changé du tout!

Victor avait pris le bras de Deflans; déjà sa grosse préoccupation perça:

— N'y a-t-il pas encore d'amendement à sa conduite?

L'autre répondit gaiement:

— C'est donc vraiment ma lettre qui me

vaut le plaisir de te revoir. Je me reprochais d'avoir parlé trop vite. Bah ! Paul est un jeune homme ! Nous avons tous quelque péché sur la conscience...

Le soleil octroyait un peu d'héroïsme à la statue de Vandeweyer qui se dressait au milieu de la place, devant la gare, entourée de plates-bandes neigeuses. Le congressiste national surgissait là, téméraire et grave, la tête découverte malgré les intempéries, et éternisant une attitude que les passants ne comprenaient pas. Devant lui filait, rectiligne entre les hautes maisons, la *rue de la Station*.

— Nous ne prendrons pas le tramway, j'habite tout près d'ici.

— Mais nous allons chez Paul !

— Il est midi, ton neveu sera sorti.

— Peu importe, je l'attendrai.

— Commandant, j'ai arrangé l'ordre de la journée. Tu dîneras chez moi... c'est entendu ! Et ensuite tu iras tirer les oreilles du gamin, sans le faire trop crier, toutefois.

Il ne voulut point écouter les remerciements de Victor, et il l'entraîna.

— Je parierais bien que tu n'avais plus quitté Tiest depuis longtemps... Tu dis ?... Depuis deux ans ! Il est vrai que là-bas tu dois être

choyé par tes sœurs. Pas comme moi, hélas ! seul, seul toujours.

Deflans n'avait pas l'air malheureux en parlant ainsi. Ses yeux brillaient malicieusement, son képi posé légèrement de travers donnait à sa physionomie de l'impertinence ; dans sa démarche se révélait une décision, une sûreté, en même temps qu'un abandon aimable. Deflans était un de ces hommes d'âge que les très jeunes filles même regardent volontiers.

Quand ils eurent passé le seuil de la maison, une température chaude entourait les deux amis de réconfort. Déjà Aubrie sourit, et lorsque, avant de se mettre à table — l'ordonnance du capitaine avait apporté une bouteille de porto — les deux amis trinquèrent et vidèrent trois fois leurs verres, un effluve de jeunesse flotta dans le cœur de Victor.

Instants d'où les soucis s'envolèrent, et que les souvenirs heureux remplirent de félicité. Aubrie croyait avoir vingt ans. Une petite exaltation lui venait de ces pensées qui ramenaient tant d'espoirs partis, et les flacons débouchés et bus à la mémoire d'amourettes qui fleuraient encore au travers des années le mettaient presque au diapason de la réalité dans ces réminiscences. Les heures fuyaient.

Le capitaine se décida à prévenir son ami :

— Il sera bientôt temps de rejoindre Paul.

— Bah ! répondit Victor, qui allumait un nouveau cigare, avec un geste de mirliflore.

Deflans éclata de rire, Victor l'imita. Il chanta une romance qui datait de ses jeunes années :

Dans ses beaux yeux, sa voix enchanteresse...

Et sa voix était pareille au son des boîtes à musique que l'on n'a plus remontées depuis longtemps.

Son ami insista :

— Tu feras bien de t'occuper de Paul, si tu désires le ramener ce soir.

Il dut obliger Victor à se lever.

Le brave oncle entamait la chansonnette :

*J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère.*

Dans la rue, Victor entendit cette recommandation imprévue :

— Ne traite pas ton neveu trop en douceur !

Comme il gelait dur, sous le ciel qui déjà s'approfondissait dans les abîmes bleus, Aubrie se dégrisa. Le vent froid contrariait ses exubérances. Malgré sa canne au bout pointu, il manqua de tomber, et jura en ressentant une douleur dans la jambe. Brusquement, l'existence

lui parut mauvaise. Il songea à la conduite douteuse de son neveu, aux rhumatismes qui le guettaient, aux sentiments atrabilaires de Zoé. La bise mordait ses vieilles joues. Une colère le gonfla, il se hâta, et quand il sonna chez le bourgeois, où Paul avait loué un appartement, il apparut, à cet homme qui vint ouvrir lui-même, très laid et très violent.

— Mon neveu habite ici ?

.....

— Mon neveu ! Vous êtes sourd ? Ne me regardez pas comme un imbécile !

— Monsieur Paul Aubrie ?

— Mais oui ! Eh bien ?

L'homme semblait embarrassé. Il dit, après avoir hésité :

— Monsieur Paul a du monde.

— Me croyez-vous timide ?

— Monsieur est un ancien militaire, je vois ça, répondit l'autre.

Sans le savoir, il venait de trouver des paroles heureuses.

Aubrie s'adoucissait et, se balançant un peu, il gagna l'escalier.

— Monsieur Paul, une bonne nouvelle, votre oncle est arrivé ! hurla le bourgeois louvaniste, comme s'il eût commandé une armée entière.

Un grand bruit retentit à l'étage. Des meubles furent bousculés, des voix s'effarèrent, une porte claqua, deux apparitions bondirent, glissèrent, tombèrent. Aubrie fut presque renversé; il s'accrocha à la rampe, et crut avoir la berlue. Malgré la rapidité de cette fuite, il avait entrevu une demoiselle qui laissait derrière elle une traînée de parfum, et un jeune homme dont la chevelure flottait, telle une crinière...

Debout devant lui, sur le palier, Paul se tenait, la figure pâle...

— Excusez-moi, je n'espérais pas vous recevoir aujourd'hui; vous me trouvez un peu bouleversé. Il tendait une main contrainte...

Victor repoussa cette main, et il pénétra d'une allure tragique dans la chambre de son neveu. Les bons vins du capitaine se rallumaient dans sa cervelle. Il se voyait jouant un rôle, il s'imposa des phrases, une posture, sentant l'opportunité de tel geste et trouvant une satisfaction dans la façon avec laquelle il lançait ses mots.

Paul, malgré son trouble, s'étonnait de découvrir chez son oncle des aspects nouveaux.

— Vous foulez aux pieds le devoir, vous abusez de notre confiance! Oui, Monsieur, alors que dans notre retraite nous pensons, anxieux, à vos veilles studieuses, ici vous vous ravalez en compagnie d'une drôlesse!

— Mon oncle !...

— Quelle était cette créature qui dégringolait l'escalier ?

Il avait mis dans l'expression de ce mot « créature » un indicible mépris.

— J'allais vous le dire... Une réunion des rédacteurs de notre journal étudiant se tenait aujourd'hui... La jeune fille que vous avez vue est l'un de nos plus remarquables collaborateurs.

Cette explication fit de Monsieur Aubrie un homme interdit. Il avisa soudain un portrait pendu au mur, et qui représentait une femme généreusement décolletée :

— Et voilà sa pareille, sans doute. De mon temps nous appelions ça une...

Victor avait donné un coup de canne au portrait, qui cogna le plafond et retomba parmi les débris du verre et du cadre, si bien que le vigoureux qualificatif de l'oncle se perdit dans le tapage.

Le premier mouvement de Paul marqua son intention de ramasser la malencontreuse image ; il eut le bon esprit de s'arrêter en chemin.

Aubrie s'estimait beaucoup d'avoir eu ce geste résolu. Il pensa qu'une opposition était maintenant nécessaire à sa violence, et il rede-

vint calme, s'assit dans un fauteuil, puis dit avec simplicité :

— Faites vos malles, mon cher neveu, nous retournons à Tiest ce soir.

Paul ne répondit point, il regarda autour de lui, il marcha vers sa chambre à coucher, il revint :

— Je ne vous comprends pas.

Aubrie avait tiré sa montre; il marmonna. Et, sans s'arrêter aux paroles de Paul, il se leva, en se frottant le genou.

— Venez !

Les yeux du jeune homme flambèrent, il crispa les mains.

— Venez ! répéta Aubrie, appliquant une solide tape sur l'épaule de son neveu.

Le vieux garçon ouvrit la porte; il indiqua, le bras tendu, sa volonté. Paul sortit et Aubrie marcha derrière lui.

Son nez dans un entre-bâillement, à l'entrée de la cuisine, le locateur les regarda partir, sans leur demander des explications.

— Dépêchons-nous, avait dit Aubrie.

Il traînait la jambe, mais il était satisfait d'avoir agi si promptement et si efficacement, et ne se plaignait pas. Paul restait silencieux. Autour d'eux, la nuit froide tombait du ciel illuminé.

Au moment où les Aubrie entraient dans la gare, Deflans les rejoignait. Victor et le capitaine se regardèrent comme des augures. Le capitaine prit la main de Paul, il la serrait pour souligner au passage ses paroles les plus opportunes :

— Vous allez vous retremper, mon enfant, dans une atmosphère de paix. Oubliez les vains plaisirs. Ils donnent à l'homme un étourdissement passager que vous ne confondrez pas longtemps avec la satisfaction qui nous vient du devoir accompli. Souvenons-nous que le bonheur et la vertu marchent de pair dans la vie ; quand ils divorcent, nous nous vouons au malheur.

Deflans était convaincu. Aubrie l'admirait, et s'attendrissait sur tant de sagesse. Les vieux amis s'embrassèrent, et se reconnurent tacitement les plus belles qualités, pendant que Paul baissait la tête, méditatif, devant ces deux hommes qui n'avaient donc jamais subi les entraînements d'une jeunesse un peu folle.

The first part of the history of the
 world is the history of the
 creation of the world and the
 life of the first man, Adam.
 This part of the history is
 contained in the first five
 chapters of the Bible.
 The second part of the history
 of the world is the history of
 the fall of man and the
 life of the first woman, Eve.
 This part of the history is
 contained in the sixth and
 seventh chapters of the Bible.
 The third part of the history
 of the world is the history of
 the flood and the life of
 Noah. This part of the history
 is contained in the eighth
 and ninth chapters of the Bible.
 The fourth part of the history
 of the world is the history of
 the tower of Babel and the
 life of the first king, Nimrod.
 This part of the history is
 contained in the tenth and
 eleventh chapters of the Bible.
 The fifth part of the history
 of the world is the history of
 the life of the first woman,
 Eve, and the life of the first
 man, Adam. This part of the
 history is contained in the
 twelfth and thirteenth
 chapters of the Bible.

The sixth part of the history
 of the world is the history of
 the life of the first woman,
 Eve, and the life of the first
 man, Adam. This part of the
 history is contained in the
 fourteenth and fifteenth
 chapters of the Bible.

XI

Après la secousse qui ébranla la placidité de Tiest pendant l'élection, ses habitants recouvrèrent leurs sages habitudes. La villette rede vint quiète, elle se trouva heureuse dans cette reprise de sa somnolence. C'était comme un plaisir nouveau qui succédait aux grosses émo tions de la politique.

Ils sont nombreux, les bons petits bourgeois qui tirent sur leur pipe avec des âmes sereines, et boivent à gorgées lentes leur verre de bière lourde ; le soir, ils dorment d'un œil, au caba ret, pendant que les heures sonnent gravement dans la tour carrée. Depuis cette élection, cer tains Tiestois se complaisent plus longtemps et plus souvent devant les chopes. Ils ingurgitaient une quantité considérable de bière, tandis que Pioot et Manster cherchaient à gagner leurs sympathies, et ils continuent de s'enfoncer dans la torpeur bienfaisante des boissons. Les épouses verront que les luttes de partis ont des incon-

vénients, et comme rien n'est changé, puisque le commerce ne prospère pas davantage, puisque les cabaretiers, seuls, ramassent profit dans les mêlées électorales, elles regretteront leurs engouements.

Cependant quelques avancés veillent encore, et le clergé, en dépit de sa politique si prudente, est sournoisement tourmenté par des gens qu'il croyait de son bord.

A la « Société littéraire » on apprenait, le lendemain de la bataille, que Mademoiselle Manster ne danserait plus jamais avec le fils de Pioot. Elle fit cette déclaration, un dimanche, après la messe d'onze heures et demie, en présence de dames conservatrices, et elle affirmait que leur candidat usa de moyens déloyaux pour remporter la victoire. Quinze jours auparavant, semblables propos auraient provoqué une effervescence, des paroles aigres ou indignées. Mais le temps passe, le temps calme les bonnes gens. Les habitués de la « Société » espèrent que Mademoiselle Manster oubliera sa rancune, lors de la prochaine sauterie.

Il y a quelqu'un qui, avant l'élection, passait inaperçu, et qui, à partir de l'élection, réunit des opinions flatteuses. Depuis que le pharmacien de la bonne cause se permit, devant Monsieur

Gans, d'expliquer avec originalité et humour la popularité de Pioot, il est tenu pour un homme intelligent. Désormais, pendant les réunions matinales à la « Société », le pharmacien, en entrant, est interpellé amicalement; on se dérangera même afin qu'il puisse prendre place dans le cercle des causeurs, on l'interrogera, et peu à peu ce citoyen modeste et utile gagne de l'assiette, il a des saillies nouvelles, il se sent devenir un personnage. Gans fit la grimace d'abord; il lui parla du haut de sa grandeur; son prestige ne suffit pas à éloigner l'heureux pharmacien. Alors ce sage s'est mis du côté des rieurs, et beaucoup sont persuadés maintenant que Monsieur Gans voulut faire valoir les vertus cachées de l'apothicaire.

L'élection est lointaine déjà! Écoutez ces chuchotements. Voici le quatrième jour que le receveur de l'enregistrement délaisse le cercle. « Docteur, l'absent n'est-il pas indisposé?... » Tout le monde rit. L'élégant substitut qui allait parler se contient. D'autres se confient des choses extrêmement intéressantes; ils causent prudemment, ils s'esclaffent et répriment soudain leurs éclats. Tous se sont penchés, rapprochant leurs visages qui deviennent plus rouges. « Oui, Barbe, la servante de Demans... » « Al-

lons donc ! » « Et Demans ne sait rien ? » « Ce n'est pas de son temps ! » L'élection est lointaine déjà ; les nouvelles ne sont plus de nature politique.

Van Doornen qui abandonna la cause de Manster a effrayé les bonnes gens par son ressentiment tenace. Désormais ils le considéreront comme un homme redoutable. Van Doornen sera détesté, mais on le saluera avec empressement.

Les longues nuits d'hiver et l'éternité des firmaments lumineux, de la neige ensevelisseuse, des fureurs aussi du ciel traversé de bourrasques, hurlant dans la tempête et pleurant avec les pluies froides, les longues nuits ramènent les mêmes rêves dans les mêmes sommeils, et la petite ville, comme les saisons, comme la vie, est un recommencement sempiternel dans un orbe identique.

Paul Aubrie retrouvait les choses enlaidies. La désillusion le saisissait. Il revenait, l'âme inquiète ; il souffrait de la peine des siens. Dès son retour, il aurait voulu embrasser Rose et se jeter dans les bras de Zoé pour lui dire, tout bas, que son cœur n'avait pas changé, qu'il les aimait plus ardemment que jadis. Un besoin de tendresse le poussait... Mais Rose n'osa pas

l'accueillir selon son amour, Zoé était toujours présente, inflexible, elle gardait sa défiance et son courroux. Paul attendait les paroles qui ne venaient pas. La petite ville lui parut d'une tristesse de malade. Les façades souffraient, tels des visages de pauvres qui dépérissent. Dans les rues bosselées des flaques livides creusaient des trous, le reflet du ciel sombre les approfondissait comme des abîmes. Ces rues étaient désertes. Une porte s'ouvrait furtivement et des pas accentuaient le silence et la désespérance.

Paul s'isola. Curieux d'un inconnu, il avait ouvert ses livres d'études. Peu à peu, la lenteur douloureuse à s'abstraire devenait un besoin, il souffrait et désirait cette souffrance, plus supportable que le vide de son existence désorientée. Peu à peu une conjuration opérait. Il rencontrait l'oubli du présent ; sa langueur se dissipait avec sa volonté de forcer le secret des spéculations austères. L'énergie ranimait sa voix, ses yeux, ses attitudes. Zoé, Rose et Victor — il ne le savait pas — le reconnurent lentement. Les vieux Aubrie vivaient, silencieux, renfermés comme des tombes sur la désillusion que Paul jeta parmi eux. A présent, sans reconnaître déjà ouvertement l'évidence d'un changement, ils observaient leur neveu. Bientôt

Victor aurait voulu reprendre cette camaraderie d'autrefois ; il crut le premier à la sagesse du gamin, et les gronderies lointaines, puis les sévérités froides, il avait hâte de les oublier. Zoé arrêtait encore son frère. Rose éprouvait devant Paul un attendrissement et un malaise ; elle pensait à ses fautes graves, elle les devinait d'une nature spéciale, interdites à la pensée d'une fille pieuse. Depuis qu'elle avait essayé, quand la lettre de Deflans leur parvint, de se représenter la mauvaise conduite de son neveu, la grosse Marie éclaira son ignorance. Avec Anna et la cuisinière, elle avait fait une neuvaine à saint Antoine.

Ceci arriva un soir. Paul venait de passer la journée dans sa chambre, où Victor entra ; l'oncle s'était penché sur les livres, et sortit ; dans le corridor, il avait siffloté. La lampe douce, l'âtre ronronnant, les visages calmes des vieux faisaient l'heure apaisée et consolante. Paul reprenait sa part du bonheur tranquille ; il s'étonnait même de ne plus ramasser un regret dans le souvenir de ses jeunes folies. La bonté des parents remplissait tout son cœur. Zoé, tandis qu'elle continuait de remuer de longues aiguilles blanches dans un tricot de laine, s'exprima comme si elle achevait à voix haute une pensée :

— Petiot, tu devrais continuer tes études. Hier, nous avons parlé de toi longuement, pendant que tu étais là-haut. Zoé sourit, son frère et sa sœur sourirent.

Et Victor intervint :

— Si tu devenais notaire, gamin ? Cela nécessiterait moins d'examens, et serait plus sûr quant au résultat pratique. On créera bientôt une nouvelle étude à Tiest.

Rose ajouta :

— Tu ne retournerais plus à Louvain... Tu présenterais les deux épreuves au jury central, à Bruxelles.

Tous les trois ensemble :

— Tu resteras près de nous !

Paul s'était levé. Il pleura contre le visage de Zoé; il dit dans l'oreille de Victor: « Je travaillerai bien » ; il embrassa à pleine bouche les joues douces de Rose.

Victor ayant bourré sa pipe lança une triomphale bouffée de tabac. Paul toussa, tant la fumée était épaisse, et Zoé cria joyeusement : « On ne se voit plus ! »

— Mes sœurs ! buvons un verre de champagne au futur succès du neveu !...

— Allumez une bougie, Rose ; je vais prendre les verres dans le buffet.

Victor appela Marie :

— Vous descendrez à la cave, vous rapporterez une bouteille de *Veuve*.

Marie ouvrit grandement les yeux.

— Il n'en reste plus beaucoup, Monsieur.

— Allez vite ! allez vite !

Dans la cuisine, Anna lui expliqua :

— Ce sont de bonnes nouvelles concernant Monsieur Paul.

— Le chérubin ! Je n'avais jamais cru à sa méchanceté ; je l'ai connu quand il était comme ça (elle se baissa le plus possible, la main ouverte au-dessus du sol), toujours gentil, toujours poli, un amour d'enfant ! Qui donc voulait me faire accroire...

Les trois Aubrie crièrent :

— Le champagne ! le champagne !

Anna, plus ingambe, entra dans le « cabinet ».

Le bouchon vola jusqu'au plafond, le vin moussa et, levant leurs verres, les tantes, l'oncle, les deux servantes conviées trinquèrent avec Paul.

Zoé qui n'aimait pas à se montrer sentimentale se tourna cependant vers le portrait de son frère défunt :

— Celui-là sera satisfait, ce soir...

Le disparu était avec eux. Ils sourirent dans leurs regards baissés, ayant une petite tristesse au coin des lèvres. L'intimité, la confiance, l'affection grandissaient... Paul sentait ce qu'il ne pouvait exprimer et, tour à tour, contemplant les parents bienveillants, il leur disait : « Je vous aime... je vous aime... je vous aime... ». Les paupières de Rose papillotaient ; la tête branlante de sa sœur devenait bénigne, malgré les lignes rudes du visage ; Victor avait redressé sa moustache, passé la main dans ses cheveux, et son aspect fut triomphant.

Dans l'office, les deux servantes vantaient les maîtres, et louangeaient le jeune Aubrie qui leur avait valu un honneur dont ces filles humbles devaient garder l'orgueil.

Trop de satisfactions rendent le destin jaloux.

L'oncle, le neveu et Rose s'effrayèrent lorsque, la semaine suivante, devant la porte de la chambre à coucher de Zoé, ils frappèrent, ils crièrent, car l'aînée n'était pas descendue ce matin là.

— Je suis un peu malade, laissez-moi tranquille, répondait-elle.

Rose suppliait :

— Vous devriez, au moins, recevoir le médecin.

Ils l'entendirent tousser, mais elle n'ouvrit pas.

Durant la nuit, Victor vint coller son oreille à la serrure. Dès la première heure du jour, Paul était debout :

— Bonne tante, nous sommes si inquiets... permettez que l'on vienne près de vous.

Le lit résonna dans ses ressorts, des couvertures furent froissées ; d'une voix enrouée la malade dit :

Je dormais... Qui donc m'éveille ? C'est toi, Paul ? Ah ! je vais mieux, je me lève.

Victor et Rose arrivaient de l'autre côté de la porte.

— Non ! non ! Pas d'imprudence ! Restez au lit ! Il fait trop froid !

— Vous m'avez réveillée, je me lève !

L'intonation était rouillée, mais énergique.

Les autres tinrent conseil :

— Prévenons le médecin...

— Je n'oserais m'en charger...

— D'ailleurs, l'irritation aggraverait son état.

Zoé descendit. Elle avait une marche chancelante ; elle s'assit dans un fauteuil, près du feu.

Paul approchait de sa tante, inquiet et nerveux. Victor saisissait son poignet. En voyant que le commandant lui tâtait le pouls, elle retira la main, mécontente.

— Vous avez la fièvre !

Sans répondre, elle fit signe à Rose :

— Vous trouverez mon trousseau de clés sur ma table de nuit, j'ai oublié de l'emporter. Revenez immédiatement, je vous donnerai mes instructions pour le ménage.

Elle haletait. Toute la journée, devant l'âtre, elle s'essuya le front, elle s'informa de l'exécution de ses ordres.

Rose montra une présence d'esprit qui étonna la maisonnée. Elle parut intelligente et prompte. Le sentiment de sa responsabilité lui octroyait de nouveaux moyens.

Deux tristes repas rassemblèrent les Aubrie. Préoccupés de la maladie, ils laissaient les assiettes pleines. Le soir, soudain, Zoé se leva et dit avec humeur :

— Victor, pourquoi ne mangez-vous pas ?

Elle avisa Paul :

— As-tu bien travaillé ?

Elle fixa Rose :

— Je reprendrai mes occupations demain !

Ceux qui étaient interpellés respirèrent à l'aise,

et ils satisfirent la convalescente en faisant honneur au souper.

Une détente dans le labeur de Paul Aubrie suivit ces émotions. Son application avait été opiniâtre. Il ne voulut pas relever le front ni se distraire ou quitter une tâche ardue ; mais, à son insu, les aspects journaliers de la vie l'intéressèrent : ces humilités qui confèrent la grandeur, ces simplicités qui donnent aux petits riens leur poésie, ces côtés qui présentent chez les hommes médiocres un motif de les aimer quand même. Ainsi, il apercevait le bon ouvrier partant à l'aube pour revenir embelli par la noblesse de sa journée, et il devinait la femme et les enfants baisant ses mains calleuses. Une nouvelle sainteté glorifiait ce Béguinage des pauvres, les demeures renfermaient toujours la divinité des mérites ; chaque existence y découvrait sa gloire, dans la plus obscure condition. Voici les petites gens dans les petites boutiques ; images à deux sous, vierges ou martyrs grotesques et charmants, peinturlurés en couleurs crues qui débordent du dessin noir ; les âmes ingénues les déclareront belles, et ces images serviront à orner leur imagination de délices spirituelles. Ce sont de petits acheteurs et de

petits marchands d'idéal. Le brave bourgeois qui, à cinquante ans, aime sa femme comme au premier jour regarde maintenant sa fille et, fier de sa paternité, il voit sur ce visage ce que sa passion admirait jadis dans les yeux, les lèvres, le front, la chevelure de la jeune épouse. Le bon épicier du coin rêve le repos, *après fortune faite*, l'assise sûre dans un fauteuil de velours rouge, et la contemplation béate de la pendule dorée ou de son portrait en redingote ; c'est un mirage qui entretient la flamme de sa vie ; il sera héroïque, peut-être, pour réaliser cet avenir. Le politicien Pioot donne à la collectivité des notables de Tiest une note claire dans un ensemble gris. Il parvient à ses fins, avec de beaux gestes, une prestance solide et pittoresque ; son timbre sonne clair, ses prunelles sont franches et ses intentions ne se cachent qu'en riant très haut — pour qu'on les dévoile — sous des apparences, seulement, de roublardise. Paul, hier, le salua amicalement. Enfin, le jeune homme a trouvé auprès de Demans l'appui, une fraternité touchante de ses émois, le motif de persévérer en candeur et sympathie dans sa conduite.

— Mon cher enfant, je vous ressemblais tant !
L'époque change... vous m'avez dit vos pre-

miers poèmes... Je ne saisis plus très bien l'expression du sentiment; cependant les mêmes enthousiasmes m'ont transporté... Je les ai chantés... Mais il y a longtemps !

— Monsieur Demans, je pressentais ceci...

L'ami n'avait jamais avoué ses travaux littéraires. Nonobstant sa modestie, il les estimait beaucoup; quand il les relisait, la cadence, l'image, la rime l'induisaient à des admirations. Il refermait le tiroir où les feuilles jaunissaient, tandis que l'encre pâlisait, et il portait toujours sur lui la clé de ce tiroir.

Paul demanda la lecture de l'œuvre. Demans considérait, remué par sa jeunesse, cette figure limpide sur laquelle il retrouvait des illusions et des songes bien connus...

— Je te lirai plus tard mes vers... J'ai perdu ce besoin de donner une forme, en quelque sorte palpable, aux élans de mon cœur. Je n'arrête plus ainsi mes pensées; elles passent, elles reviennent, avec une diversité imprévue d'apparences. Ah! mon enfant, le vieil homme vit toujours! Mais tu ne te moques pas, tu n'as pas pitié de ma folie, comme *ils* disent?...

— Je vous comprends, je vous comprends... répétait Paul, grave et tendre.

— C'est le vieil homme qui s'attache à tous

les souvenirs, que les pierres branlantes, la terre foulée par les ancêtres, les maisonnettes vétustes lui envoient, telles des bouffées bien-faisantes. Et puis... (il passa la main sur son visage) cela me détourne de la réalité. Il n'est pas bon que nous vivions face à face avec un désir qui deviendrait notre maître...

Paul se taisait, il ne voulait point pénétrer dans une peine secrète.

Quelqu'un entra.

— Monsieur ! cria Barbe — car c'était la servante appétissante de Demans — Monsieur !

On voyait qu'elle avait l'habitude de s'adresser à un homme souvent dans les nuages.

— Monsieur, je viens vous demander la permission de rejoindre mon frère. Il est revenu du régiment, il m'attend...

— Qu'il attende un peu...

Barbe se fâchait, sans rien dire, mais les yeux de la luronne roulaient, même elle frappa légèrement du pied.

— Vous pouvez sortir, Barbe... si vous ne rentrez pas trop tard.

— Soyez tranquille, Monsieur.

Elle s'en alla triomphalement.

— On prétend que Barbe est un peu sotte... dit Demans, ennuyé. Je ferais mieux de lui retirer cette permission.

Il marcha du côté de la porte, hésita, puis revint s'asseoir près de Paul. Il reprit ses paroles aimées :

— Oui, je suis porté vers les recherches et les études solitaires, qui me donnent une récompense meilleure que les louanges des hommes.

Demans regardait devant lui. Le battement de la pendule pressait la fuite du temps, l'ombre du crépuscule glissait dans la chambre.

Il s'excita .

— Je publierai toutefois ma monographie du Béguinage. Il faut que l'attentat prémédité contre les vieux murs soit aggravé. Tous doivent savoir !... Tous !...

Il leva les bras, les laissa retomber lourdement :

— Et tous me donneront tort, sans doute...

Ses cheveux, sa barbe étaient plus blancs dans la nuit montante. Paul ne voyait pas ses yeux un peu puérils et son front pur que le chagrin avait respecté. Mais il contemplait cette tête chenue et goûta l'accablement profond, et consola la plainte :

— Nous, Monsieur Demans, nous vous aimons et nous vous soutiendrons...

— Tu seras seul...

— Et Rose...

Il interrompit :

— Rose !... Je veux dire Mademoiselle Rose, elle m'approuve ?... Elle s'occupe quelquefois du vieil ami ?

— Nous pensons souvent à vous, dans nos causeries...

Demans serrait, à la briser, la main de Paul...

Il faisait nuit, l'hiver soufflait parmi les pluies. Une petite lumière brillait maintenant à la fenêtre de Demans. Paul l'avait remarquée, comme il tournait au bout de la rue. De nouveau, l'émotion de Monsieur Demans se précisa. Il sourit.

Paul dit à sa tante Rose, qui traversait le corridor — le bras gauche chargé de linge et un bougeoir dans sa main droite — pour monter à la chambre des provisions :

— J'ai été voir Monsieur Demans, nous avons parlé de vous...

Il se pencha afin de l'embrasser.

Rose recula, elle se hâtait d'avoir le dos tourné. Quand Paul ne put la regarder en face, elle demanda :

— Qu'avez-vous donc raconté ?

— Monsieur Demans désirait connaître votre sentiment à l'égard de ses travaux archéologiques...

— Mon avis n'importe guère...

— Mais si, mais si, il paraissait tenir à votre approbation.

— Quelle sottise ! s'écria Rose, en disparaissant dans l'escalier. Elle courait, elle perdit haleine, et sa poitrine gonflait l'étoffe grise de son corsage.

Paul se mit au travail, et le sourire demeurait sur ses lèvres. Il lisait un cours de Droit fiscal. Il mêla cette aridité au rêve touchant deviné près de deux êtres, aussi jeunes l'un que l'autre par le cœur, aussi purs, aussi bons que des adolescents qui n'auraient pas encore traversé le monde vieux et pervers.

Et la vie était belle à présent. Paul donnait les forces de son esprit aux livres sévères. Comme autrefois, pendant ses promenades, il regarda la terre et le ciel. Les champs se dégageaient lentement du froc de la saison mauvaise ; il y avait sur le guéret un reflet d'espérance. Une poussière d'émeraude se soulevait, çà et là, aux remous de la plaine. Tiest, dressée dans les campagnes, entourée de bastions croulants, s'illuminait, entre deux nuages, d'un éclair d'or vif. Les pierres verdies étaient plus tendres, la lumière lavait les toits plus roses ; dans la

ruine de la première enceinte millénaire, des silex bleuissaient; une clarté sortait du tronc moussu de l'arbre dénudé et, si le paysan portait au cou un mouchoir rouge, c'était déjà une couleur franche — on l'apercevait au loin, vivante et joyeuse — qui tenait dans ce bout de coton.

Des sentiments vibrants triomphaient en l'âme de Paul. Ainsi que jadis, il revenait au logis, enivré du grand air, de la brise sapide et des odeurs du labour et les yeux émus des rayonnements du plein ciel et de la transparence laiteuse des lointains. Encore quelques instants à sa fenêtre, avant de recommencer la tâche, il écoutait le silence, il voyait les maisons alignées, les jardins symétriques, d'où les arbustes pointent au-dessus des petits murs, et parfois un visage qui se montrait furtivement derrière une croisée. Dans la villette très tranquille, les bonnes gens sont fort occupés. Puis, avec un peu de regret, il prenait un livre ouvert, et il continuait l'étude.

Un après-midi, il resta jusqu'au soir, accoudé et rêveur. Des étoiles frissonnèrent, l'ombre passait pendant le crépuscule, comme un fleuve de velours; le ciel s'élargissait à des confins inconnus. Les reflets ambrés du couchant furent

emportés par les flots noirs. Paul voguait dans l'immensité, un songe au fond des yeux et, comme l'esquif que la vague soulève, son cœur montait et descendait dans les délices et dans les craintes.

Aujourd'hui, Paul arpente pour la troisième fois la rue Sainte-Catherine.

La voisine des Aubrie, Madame Laton, qui s'annonçait de loin par une jupe éclatante et un cachemire multicolore, le salue aimablement et, après une courte hésitation, elle l'accoste :

— Vous prenez l'air... vous vous reposez de vos fatigues ?

Paul, interdit, lui répond en se contredisant :

— Oui... non... je ne suis pas fatigué...

— Ah ! je croyais... dit Madame Laton, avec malignité.

Elle marche lentement et appuie insensiblement du côté de sa maison.

— Je me répète souvent : Combien Monsieur Paul doit travailler ! On ne le voit plus ; pourvu qu'il n'exagère pas son application ! Vous êtes jeune, tout feu, tout flamme, vous allez droit au but. Je vous admire. Certainement, je vous admire ! affirme-t-elle, en faisant remuer les

plumes de son chapeau. Je ne rencontre pas beaucoup de jeunes gens de votre âge qui montrent un pareil caractère. D'ailleurs, vous appartenez à une famille excellente, distinguée, intelligente et pieuse — elles deviennent rares ces familles! — vous ne voyez que de bons exemples. Rose est un ange, Zoé est la sagesse même, Victor est si bon! Heureux jeune homme!

Ils se trouvaient devant l'habitation de Madame Laton.

— Si vous sonnerez... Monsieur Paul? J'ai les mains pleines... ma jupe est pesante et le pavé est mouillé. Merci!

Madame Laton entra et continuait de parler à Paul, qui la suivit...

— Je vais changer l'ordonnance de ma maison. Figurez-vous! mon salon et ma salle à manger ne communiquent point. Là-bas, tenez, j'ajouterai une véranda: ce sera plus gai, plus vivant. Ma fille reviendra définitivement de pension — grâce à Dieu! — dans quelques mois. Je désire qu'elle aime son chez-soi, qu'elle y trouve le confort...

Madame Laton avait ôté son châle de cachemire. Un corset très serré amincissait autant que possible sa taille, mais projetait d'autant plus sa poitrine.

— Marguerite est ici pour quelques jours... Les maîtresses sont aimables et confiantes... Ah! ah!... Je leur avais écrit que ma santé laissait à désirer, que je souhaitais revoir ma fille. Mais je n'abuserai pas de la permission. Il faut être raisonnable.

Madame Laton cria à s'époumoner :

— Marguerite ! Marguerite !

Elle dit d'une voix calme :

— Je vais demander à ma fille si elle n'a pas négligé les petits soins du ménage que je lui recommandais ce matin. Je veux en faire une femme d'intérieur, Monsieur...

Un bruissement soyeux, une apparition fine, des cheveux blonds, transparents et légers, des yeux noirs, étonnés, sous l'arc sombre des sourcils ; une timidité se marquant dans la gracilité du buste qui se penche, le mouvement machinal des mains blanches qui froissent le canevas d'une bande de tapisserie...

La jeune fille interroge :

— Maman ?...

Sa voix chaude est tremblante.

Alors Madame Laton :

— Je te présente notre voisin, Monsieur Paul Aubrie.

Paul s'incline. Une aiguille vient à tomber... Paul la ramasse :

— C'est pour les églises pauvres, j'imagine, que vous brodez... Une croix de chasuble, sans doute ?

— Oui, Monsieur...

— Je devine, parce que ma tante Rose fait aussi ces ouvrages.

— Je connais Mademoiselle Rose, je connais votre oncle... ils m'ont déjà reçue... mais alors vous étiez au collège...

Madame Laton oublie le motif qui la décidait à appeler sa fille, elle marche dans la chambre, ayant l'air de chercher quelque chose et de ne pas entendre.

Paul voit la petite bouche, pareille à une petite rose ; il se sait gauche, emprunté, il ne trouve que des paroles banales, et, néanmoins, il croit qu'au grand jamais il ne sera heureux comme aujourd'hui...

La jeune fille regarde Paul ; peut-être devine-t-elle son trouble et reprend-elle son assurance, à cause de l'embarras de ce grand garçon. Elle lève la tête, sa tête mignonne et claire ; deux fossettes se creusent à côté de ses lèvres.

Paul ose lui dire :

— Madame votre mère m'apprenait que vous resteriez bientôt à Tiest ; pourrez-vous aimer la vie tranquille, les habitudes modestes de cette ville ?

— Mais je suis née ici ! Dans cette maison, j'ai chéri mon pauvre père... Là, où vous êtes assis, il me prenait sur ses genoux. Chaque objet m'est familier. J'aime le coin de paysage que je découvre à ma fenêtre... (J'y vois un bout de votre jardin, Monsieur... vous voilà prévenu !) Je suis heureuse quand la cloche du Béguinage me réveille, lorsqu'en ouvrant les yeux je reconnais ma chambre de petite fille...

Tour à tour émue et rieuse, elle écartait une boucle blonde qui descendait sur son front, qui glissait sur ses yeux.

Paul serait demeuré toujours devant elle, la contemplant et l'écoutant, mais il craignit subitement de paraître indiscret ou de révéler le ravissement qui palpait dans sa poitrine. Il se leva, il présenta, d'une voix qu'il voulait ferme, ses hommages à Madame Laton. Elle lui secoua la main et le bras, et s'exclama :

— Quoi ! Vous partez déjà ! Quel jeune homme occupé, quel jeune homme sérieux ! Nous ne vous retiendrons plus, puisque le devoir vous appelle !

Paul effleura les doigts de Marguerite, qui baissa imperceptiblement la tête, et le bruissement soyeux de sa robe le suivit un instant. Et, dans la rue, les yeux noirs, étonnés, sous

l'arc sombre des sourcils, la petite bouche comme une petite rose reculaient devant Paul, qui ne voyait plus que cette apparition fine, qui n'entendait plus que la voix chaude, d'abord tremblante, et puis si harmonieusement douce, semblable à une musique du ciel !

The first of these is the
 fact that the population
 of the West is increasing
 rapidly. This is due to
 the fact that the West
 is a fertile land and
 the people are taking
 advantage of it. The
 result is that the West
 is becoming a more
 important part of the
 country. This is a
 good thing for the
 country as a whole.

XII

Mademoiselle Rose sortit de la mesure qui, tout au bout d'une ruelle, devant un terrain clôturé de planches, touchait la plaine. Déjà des seigles se balançaient. La campagne s'épanouissait dans l'attente de l'été. A cette heure, le soleil poudroyait sur l'étendue. C'était un grand éclat d'or que la terre renvoyait au ciel. Mademoiselle Rose ferma presque les yeux. Elle vit se dessiner les champs lointains, des terres brunes encore, des labourages sous la fraîcheur d'une verdure, et le remuement des premiers blés, qui annonçaient, là-bas aussi, l'approche de la saison nouvelle. Mademoiselle Rose rouvrit les yeux. Devant son regard de myope, le paysage se brouilla ; elle ne percevait plus que l'onde lumineuse qui noyait les contours de la plaine, comme une mer en fusion. Elle se détourna lentement et reprit le chemin de sa demeure, trottinant, à pas menus et timides, sur les mauvais pavés de la ruelle.

— Bonjour, mon ami ! Elle répondait à l'homme qui la saluait, du seuil d'une bicoque.

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

Elle s'arrêta, indécise, ne sachant d'où venait cet appel. C'était la voix d'une femme, une pauvre qui s'avancait :

— Mademoiselle, voilà : j'ai cinq enfants, le plus petit est âgé de dix mois. Nous sommes très pauvres. Voudriez-vous nous aider ? L'Œuvre pourrait-elle me donner un lit?... Mon homme...

Rose l'interrompit, craignant des détails trop intimes. Elle la questionnait :

— Vous vous appelez ?

— Élixa Dewyn.

— Que gagne votre mari ?

— Un franc cinquante, et le loyer nous coûte cher.

Mademoiselle avait tiré de sa poche un calepin. Elle écrivit les déclarations de la femme, nota son adresse :

— Je vous recommanderai... je tâcherai d'obtenir ce que vous demandez... si les renseignements qui me parviendront sur votre compte sont bons.

— Oh ! quant à cela, je ne crains rien, je ne crains rien ! affirma la pauvre, tandis que

Mademoiselle s'éloignait d'une marche oscillante, sur les aspérités du pavé.

Rose ne songeait plus au beau printemps. Cinq mois s'étaient écoulés depuis que les Auxiliatrices de l'Œuvre des Églises pauvres fondèrent la nouvelle société pieuse et charitable, l'Œuvre des Dames de la Miséricorde chrétienne. A combien d'efforts, de luttes elles avaient dû se livrer ! Mademoiselle Rose repassa dans sa mémoire toutes les péripéties de l'entreprise. L'opposition si vive chez ces messieurs de Saint-Vincent de Paul... Ah ! l'orageuse séance du début, avec l'intrusion des adversaires de l'Œuvre ! Elle se la rappelait, éprouvant une angoisse mêlée de satisfaction. Cependant les Dames s'étaient bravement mises en campagne, et chaque jour les préventions diminuaient. Ce n'était pas une besogne de femmes, objectait-on ; elles distribueraient les secours à tort et à travers, incapables de discerner la misère véritable de la pauvreté trompeuse... Et voilà que les nécessiteux louaient à l'envi leurs nouvelles visiteuses, et qu'à la retraite prêchée par les Révérends Pères Rédemptoristes il n'y avait jamais eu une pareille affluence de peuple !

« La femme Élixa Dewyn... » Mademoiselle Rose se ressouvenait de ce nom. « Oui... Élixa

était entrée chez les Laton en qualité de servante... Elle pourrait se renseigner tout de suite ».

Car, au fur et à mesure de son initiation dans la pratique de la charité, elle voulait agir avec une circonspection, une prudence grandissantes. Ce qui la gênait encore, c'était sa timidité native, une retenue la faisant rougir avant qu'elle parlât, quand un conseil devait paraître sévère. Lorsqu'il fallait vraiment réprimander, elle ne se surmontait qu'avec une souffrance. Ainsi, cet après-dîner, dans la dernière maison de la ruelle, elle trouva au logis une jeune ouvrière lisant un livre, et le livre était un roman. Cette ouvrière avait les cheveux frisés ; un ruban vert entourait sa collerette. Mademoiselle avait été obligée, o-bli-gée de la réprimander (et sa voix tremblait, pendant que sa main se crispait sur le dossier d'une chaise).

— Bonjour, Mademoiselle Aubrie!

Le gros homme qui la saluait bruyamment, avec un large coup de chapeau, elle le reconnaissait aussitôt.

— Monsieur le bourgmestre, murmura-t-elle, s'inclinant, révérencieuse. Elle goûtait les hommages. Cette réserve qui l'isolait dans la petite ville s'accommodait de la déférence qu'elle

sentait chez les autres à son égard. Elle eut même un geste de coquetterie, rajusta le large nœud que formaient, sous le menton, les brides de son chapeau. Elle se souvint que le soleil la hâlait vite. Elle ouvrit son ombrelle, se retroussa modestement.

Rose traversait le marché ; près de l'église, elle courba la tête, et récita une oraison jaculatoire.

Dans la grand'rue, des bourgeois qui venaient respirer l'air neuf de ce printemps, sur le pas de leur porte, la regardaient sympathiquement. Chaque passant descendait du trottoir devant elle.

Vis-à-vis de la vitrine du libraire catholique, elle s'arrêta, essayant de saisir le sujet d'un tableau religieux. Malgré qu'elle se collât contre la glace, elle ne put y parvenir.

« Je devrais porter des lunettes », songea-t-elle. « A mon âge, je devrais me résigner... » Mais elle pensa à l'exclamation de Monsieur Demans, la première fois qu'elle s'en était affublée : « Chère Mademoiselle, je vous en prie, non, je ne reconnais plus vos yeux !... » Il implorait. Mademoiselle Rose avait été remuée... Et pourtant... oui, depuis les années qu'elle l'affectionnait, depuis les années où, secrètement, avant

de choisir l'étoffe d'une robe nouvelle, elle s'interrogeait : « Cette couleur lui plairait-elle ?... » Monsieur Demans n'avait eu que des paroles de douceur trop passagères ! Et, celles-là, elle les avait retenues, toutes !

Rose suivait les boulevards. La campagne ensoleillée s'offrit encore sous son regard charmé. Elle eut peine à s'arracher au spectacle des champs ondulant dans la grande lumière. Sa bouche trembla, sa figure poupine dans l'air tiède tissé de fils d'or parut empreinte d'une grâce alanguie, ses yeux humides s'immobilisèrent sur son rêve intérieur...

Rose approchait du Béguinage. Elle ralentissait son retour. Quelques personnes se promenaient, en groupe, de l'autre côté du boulevard; elle s'entendit appeler :

— Mademoiselle Rose !

Un tressaillement la secoua. Elle se retourna, les paupières papillotantes :

— Monsieur Demans !

— Lui-même, Mademoiselle !

Et il s'avançait, suivi de Monsieur Aubrie et de Mademoiselle Zoé.

Celle-ci, tout de suite, d'un ton un peu pincé :

— Ma chère sœur, les pauvres vous ont retenue longtemps !

Et, complètement à la joie de la belle jour-

née, le nez levé, une main dans la poche, l'autre appuyée sur une canne, Monsieur Aubrie montrait une sérénité parfaite.

Rose ne disait rien ; troublée, elle prenait les devants.

— Pas si vite, pas si vite... protesta Monsieur Aubrie. La vertu vous donne des ailes, ma chère !

Zoé parlait avec autorité :

— Nous irons aux tumulus. Jusqu'à cinq heures... Nous avons le temps. J'ai retardé le goûter.

Puis Zoé, s'adressant à Monsieur Demans, reprit la conversation interrompue par l'arrivée de Rose.

Ils descendirent un sentier qui menait aux champs. Rose et son frère, marchant derrière les autres, ne se disaient rien.

— Tiens ! Madame Laton ! s'écria Zoé.

La grosse voisine, son chapeau posé de travers sur un volumineux chignon, la figure mouillée de transpiration, les avait rejoints ; elle s'épongeait, et immédiatement :

— La bonne surprise ! Comme vous avez l'air bien portant ! Je ne vous apercevais plus depuis huit jours ! Cela me réjouit de vous revoir ! Figurez-vous, je suis à la recherche

d'une servante. La mienne m'a quittée ou, plutôt, je l'ai mise à la porte. Elle avait un amoureux. Toutes les mêmes, ces filles ! Mon Dieu ! que j'ai chaud ! Permettez-moi de vous accompagner. Une promenade tranquille me reposera.

Elle rétablissait l'équilibre de son chapeau, remit son mouchoir dans sa poche et, marchant à côté de Rose, elle reprenait :

— Puisse votre œuvre améliorer ce monde-là !

Rose lui demanda

— Vous avez eu à votre service Éliisa Dewyn ?

— Ne m'en parlez pas ! Ne m'en parlez pas ! Celle-là sortait la nuit. J'entends un soir du bruit dans la maison ; je n'avais pas dormi encore... vous savez, mes insomnies... Et le médecin m'assure qu'il n'existe pas de remède...

Monsieur Aubrie frappait le sol du bout ferré de sa canne. Ce printemps le rendait gaillard. Ses yeux frétilaient :

— Elle était jeune, votre Éliisa, et c'était un beau brin de fille !

Madame Laton se récriait. Aubrie l'amenait à lui confier tous ses griefs contre la servante, et chaque révélation l'amusait prodigieusement.

Rose s'était rapprochée de Monsieur Demans :

— Comme la journée est belle !

Zoé lui jeta un regard mécontent et, railleuse :

— Vous garderez un cœur de petite fille toute votre vie !

Monsieur Demans se trouvait entre les deux sœurs. Il se retira, pour laisser cette place à l'aînée, Mademoiselle Zoé, qui l'accapara de nouveau.

Rose contemple la joie du ciel et de la terre, et elle est triste. Les tumulus semblent indiquer, avec leurs masses verdoyantes, les trois points d'un triangle immense sur la plaine romaine, et enclore le souvenir de César entre les tombes de ses soldats.

« César !... il était grand ! Il avait conquis des terres et des terres ! Et cependant, s'il n'avait pas connu l'amour, que vaudrait sa vie ? » Mademoiselle Rose s'exaltait à des pensées étranges. « Et ceux qui reposaient dans les tertres guerriers n'avaient-ils pas tous frémi sous le baiser, comme sous les plis de l'étendard ? » Elle se surprit à rougir, mais son cœur battait d'une vie vaillante. « Ah ! se dévouer pour celui que l'on aime ! »

Les plis de la redingote de Monsieur Demans flottaient, allègres. Sa carrure paraissait large, à côté des aspects anguleux de Zoé. Il se retourna, son regard rencontra celui de Rose.

Tous s'arrêtaient pour rebrousser chemin. Zoé, sans accorder la moindre attention au rayonnant paysage, élevait sa voix dominatrice :

— Nous devons nous hâter, afin d'être rentrés à cinq heures !

Tous marchaient sur une même ligne. Monsieur Aubrie avait pris le bras de Monsieur Demans ; ils causaient. Puis Zoé, près de Madame Laton, écoutait celle-ci, et plaçait, quelquefois, une remarque nette et brève. Rose n'écoutait personne.

Les choses si belles, pâlissantes déjà dans le lointain, lui communiquaient une amertume. Elle goûta la tristesse d'être seule devant le nouveau printemps de la terre. Ce jour l'avait enivrée, il la faisait presque pleurer en ce moment. « Et ce sera toujours ainsi... » Puis, soudain, elle prétendit surmonter sa faiblesse. Des voix, chères aussi, avaient prôné la beauté des renonciations, la vie des charités morales et matérielles, les œuvres, enfin, de la religion chrétienne. Monsieur le curé-doyen... son doux sourire... le geste de sa main blanche qui caressait d'un baume les confidences de la vieille fille... A ces rappels, elle repoussa courageusement les tentations de mollesse.

On rentrait en ville.

Deux femmes indigentes les dépassèrent. Rose s'enquit auprès de Madame Laton de leur moralité. La réponse ne fut pas satisfaisante. Rose ne dit rien, mais elle trouva, mentalement, des excuses à la conduite de ces pauvresses. Zoé, au contraire, renchérisait sur les blâmes. Rose s'impatientait.

— Mais Zoé, protesta-t-elle.

Zoé fut stupéfaite de la témérité de sa sœur. Des paroles sèches tombèrent :

— Vraiment, les messieurs de Saint-Vincent de Paul, qui dénonçaient d'avance vos errements, ne se trompaient pas. Nous en verrons de belles, ma chère ! Ah ! l'heureux choix qu'ont fait ces Dames de la Miséricorde en vous nommant présidente de l'œuvre !

Madame Laton et Monsieur Aubrie ne soufflèrent mot. L'attitude de Monsieur Demans fut celle d'un indifférent.

Chacun parut méditer l'apostrophe de Zoé, car on se tut jusqu'à la demeure des Aubrie qui d'ailleurs était proche.

Devant la porte, un chien flairait le seuil. Zoé brandit son ombrelle et frappa le chien. Il s'enfuit en hurlant.

Une joie franche éclata chez les hommes et Madame Laton.

— Ma sœur a toujours eu de la poigne, fit Monsieur Aubrie qui introduisait, avec un tremblement, la clé dans la serrure. Et chacun s'inclina une dernière fois.

A peine dans la maison, Zoé cria :

— Le café ! le café !

Anna sortait de la cuisine, portant un plateau.

Aubrie se mettait déjà à table.

— Je n'ai pas faim... déclara Rose.

Zoé haussa les épaules, pendant que sa sœur quittait « le cabinet ».

Rose monta à sa chambre.

Des moineaux, que le printemps rendait pail- lards, s'égosillaient, se poursuivaient dans un cerisier, sous sa fenêtre.

Elle ferma la fenêtre et vint s'asseoir devant un petit bureau en acajou, recouvert d'une toile cirée verte.

En soupirant, elle ouvrit le livre de compte des Dames de la Miséricorde chrétienne.

XIII

La séance du conseil communal finissait. Pioot se levait de son siège présidentiel et tendait au secrétaire, assis vis-à-vis de lui, une liasse de papiers d'administration. Les membres de la droite et de la gauche municipales mettaient leurs chapeaux et allumaient des cigares. Le public se retirait lentement.

— Au revoir, bourgmestre ! disaient, un à un, les conseillers.

Pioot répondait en les nommant d'une voix retentissante. L'air était lourd dans cette salle. Le maieur, très rouge, songea qu'il serait agréable de se mouiller la gorge.

— Tiens... Bonjour !

Il interpellait Paul, qui suivait les derniers curieux et se dirigeait vers la sortie.

— Mes félicitations ! mon cher. Un examen passé avec distinction ! Je n'ai jamais eu cet honneur ! Vous veniez nous entendre ? Flatteuse, votre présence ! Un poète qui daigne

s'intéresser à nous ! Ne rougissez pas, je sais tout, moi, Monsieur le littérateur ! Un mot encore à mon secrétaire, et je vous accompagne... Vous permettez ?

Paul sourit, et s'inclina. C'était vrai qu'il vivait de plus en plus dans les coutumes, les manifestations de la petite ville. C'était vrai qu'il faisait des vers, depuis la réussite de son examen...

Il regardait, amusé, la mimique du bourgmestre ; sans doute, celui-ci communiquait au secrétaire des remarques très ordinaires, mais il agitait les bras, rejetait son torse en arrière, et finalement il roula des yeux d'une manière bouffonne. Le secrétaire se tordit de rire, et Pioot visiblement satisfait rejoignit Paul.

— Nous nous rendons à la Confrérie du Saint-Sacrement, mon jeune ami !

— A la Confrérie du Saint-Sacrement ?

— Parfaitement. Il y aura, cet après-midi, une dégustation. Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

— Bien volontiers, Monsieur Pioot !

Ils descendirent l'escalier de l'hôtel de ville, qui était bordé d'une lourde rampe en pierres de taille, et dont la prétention enlaidissait la modeste bâtisse contre laquelle il s'accotait. Le

premier magistrat de Tiest parut conscient de son importance. Sa pesante stature se baissait et se relevait à chaque marche, avec un désir d'élégance. Il ne parlait plus; le bras très en dehors, il relevait la pointe de sa moustache. Il s'arrêta sur le dernier degré, pour saluer le commissaire de police; il dépassait ainsi de la tête ce fonctionnaire subalterne, il le dominait, et pourtant il lui offrit une main cordiale en le regardant de si haut.

Dans la rue, Paul interrogea :

— Monsieur Pioot, qu'est-ce donc que cette dégustation ?

— Tous les ans, les confrères du Saint-Sacrement se réunissent en une agape, après les prières de quarante heures — quand on a bien prié, on a mérité une distraction — et, la veille de l'agape, les confrères dégustent la bière qu'ils boiront le jour suivant. De cette façon nous jouissons de deux petites fêtes... Et des grâces spéciales nous sont réservées. Jamais un de nos membres n'a souffert, le lendemain, de la migraine...

— Vous êtes leur président ?...

— Mais non... Je ne suis pas assez digne, mon cher ! Il faut, pour devenir « maître », offrir l'exemple des plus belles vertus. Néan-

moins, aux processions je marche dans le rang précédé de la bannière pourpre, et je porte, épinglés sur la poitrine, le nœud rouge et la médaille de cuivre jaune. J'amasse des indulgences !

Il poussa Paul du coude :

— Vous feriez bien de m'imiter. Tous vos péchés seraient pardonnés, et vous éviteriez la nécessité d'accomplir des pénitences. Hé ! hé ! croyez-vous que l'entrée au paradis est si facile ?

Il poussa Paul :

— Je sais tout, moi !...

Paul trouvait le maître baroque, et il riait de bon cœur.

Les figures épanouies de Pioot et de son jeune ami satisfirent les nombreux confrères du Saint-Sacrement, assis à une longue table, ennuagés de fumée, et n'ôtant la pipe des lèvres que pour boire dans de hauts pots en grès.

Le bourgmestre présenta Paul à un vieil homme chauve et d'aspect sympathique :

— Monsieur Aubrie... Le maître de confrérie.

La présence de Paul flattait l'assistance. A diverses reprises, des gens qu'il ne connaissait pas vinrent lui serrer la main et, dans l'expression de leur physionomie, il y avait de l'onction ; une béatitude élargissait leurs joues.

Pioot prit une place voisine de celle du « maître ». Près de ces autorités, deux vicaires discutaient, la pipe au coin de la bouche. L'un était très jeune, guilleret, remuant, rose et réjoui ; l'autre, sec et pâle, avait un front grave.

— Monsieur le curé-doyen ne tenait pas à l'arrivée des Récollets... affirma le benjamin.

Son aîné répondit :

— Monsieur le curé-doyen désire surtout le perfectionnement moral de ses ouailles.

— Les offices de notre paroisse s'en ressentiront... Vous verrez que les fidèles fréquenteront la chapelle du Béguinage et délaisseront la grande église. Les religieux acquerront un empire considérable sur le peuple.

— Cet empire sera des plus salutaires...

— Certainement ; mais le doyen les jalouera. Et nous confesserons bien moins. Je ne me plains pas, d'ailleurs !

Le vicaire grave plissa le front, mécontent.

Toutes les conversations commentaient l'événement. Un couvent de Récollets devait s'installer prochainement au Béguinage, déjà des maisons étaient louées, et la chapelle subirait des réfections.

Paul s'étonna que Rose ne lui eut pas appris cette grande nouvelle.

Le maître de confrérie opina :

— La bonne cause profitera de la présence des Pères.

Pioot l'approuva avec discrétion :

— Je crois aussi que leur action nous sera utile. Mais ce point-là est secondaire, se hâta-t-il d'ajouter.

Le vicaire pâle confirmait :

— Avant tout, le bien des âmes, n'est-ce pas, Monsieur le bourgmestre ?

Des domestiques circulaient et remplissaient les pots sans interruption. Paul imitait les confrères ; il buvait.

Les bustes du pape et du roi dominaient l'assemblée. Les murs étaient recouverts de dessins à prétentions gothiques. Des devises se lisaient en langue flamande. Deux larges fenêtres donnaient sur une cour plantée d'arbres. Ce local dépendait du « Cercle catholique » et servait aux réunions des gildes, des conseils du patronage Saint-Joseph et des Retraites ouvrières.

De temps en temps, les rires bruissaient, mais ils restaient discrets, comprimés : c'étaient les rires de gens extrêmement sérieux. Une fois, le vicaire guilleret chantonna ; il se tut, à cause des yeux étonnés qui le considéraient. Pourtant,

la bière gonflait les confrères. La porte s'ouvrait et se refermait à chaque instant. Les confrères sortaient et, après quelques minutes de stationnement dans la cour, ils rentraient ostensiblement soulagés.

Et l'on fumait, et l'on buvait encore ! Joies pures, plaisir intense de ne plus suivre ses pensées que dans un rêve, d'entendre à moitié ce que dit le voisin, et de lui répondre vaguement, la bouche pâteuse, mais l'esprit délivré de préoccupations.

Le « maître » avait fermé les yeux ; sa moustache, mouillée et pendante, sa bonne figure ronde le faisaient ressembler à un phoque. Pioot, écarlate, s'essuyait la bouche et montrait sa chope vide à un serveur, qui accourait, versait la bière, et Pioot le couvrait d'un regard humide. Paul ne savait plus où il se trouvait, un bourdonnement remplissait ses oreilles. Le vicaire grave lui parlait. Paul voyait remuer ses lèvres et ne comprenait pas un mot.

Un bourgeois dormait, la tête appuyée à la paroi et le nez en l'air. Cette parfaite tenue de l'assemblée était admirable. Chacun dépassait la mesure de ce qu'il pouvait honnêtement absorber, et personne ne s'agitait.

Le « maître » rouvrit les yeux, consulta sa

montre. Il appela un domestique, et apprit que le dernier tonneau destiné à la dégustation était presque vide. Il se leva. Pioot l'imita. Paul fit comme eux. Les vicaires se couvrirent de leurs tricornes. C'était le premier départ ; d'autres allaient suivre. Pioot donnait le bras à Paul. Le maieur marchait en se tenant très raide, son compagnon flageolait un peu.

— Tu devrais nous rejoindre plus souvent, mon cher Aubrie. Un homme dans ta situation est destiné à se dévouer, un jour, au bien-être général. J'ai commencé de cette façon, je me suis fait connaître. Pense à ce que je t'ai dit... Au revoir, j'entre un moment *A la Couronne*. Il faut que je prenne un verre de hasselt pour digérer toute cette bière.

Paul parut devant Victor, qui s'étonna :

— D'où viens-tu, petit malheureux ?

Paul parlait, inintelligiblement, d'un joli vicaire, d'un vilain vicaire, d'un « maître » qui ressemblait à un phoque, enfin de Monsieur Pioot.

— Ah ! si tu as accompagné Pioot ! s'écria Victor, éclairé.

Rose apportait un livre.

— Un envoi de Louvain... faisait-elle.

Paul lui sauta au cou, soufflant un mot à voix très basse. Rose le repoussa et s'en alla aussitôt.

— Je vais te faire préparer une tasse de café bien noir...

Et Victor sortit.

Paul se jetait dans un fauteuil; ses yeux picotaient, il avait la gorge sèche.

Soudain, il cria :

— Les Récollets ! les Récollets !

La maison demeurait calme.

Il reprit :

— Tante Rose, les Récollets ! les Récollets, tante Rose !

Marie plaça une tasse à portée de sa main; elle dit avec bienveillance :

— Je connais ça. Quand Louis, le jardinier, est légèrement ému, il se traite au café.

Elle remplit la tasse.

Paul s'assoupit et ne se réveilla qu'à la nuit tombante.

Il se ressouvint de cet après-midi bizarre, de ce plaisir édifiant et bachique. Selon la prédiction de Monsieur Pioot, la grâce spéciale réservée à la confrérie opérait. Paul ne se ressentait pas des libations et il trouva de joyeuses réflexions.

Le volume déposé sur la table l'attira...

Il se rapprochait de la fenêtre :

Poèmes d'espoir, par Robert Riard.

A la première page, une dédicace rappelait
« les bons mois de confraternité littéraire ».

Robert Riard... Un livre !... L'université...
Le journal...

De l'amertume remplit subitement son cœur.
Il fut triste, il fut oppressé. Robert Riard, l'aimable compagnon de sa courte vie ardente et libre, le beau garçon épris de plaisirs, passionné de jouissances, et qui retrouvait, au sortir des folies, l'expression de son rêve intime plus délicate et plus pénétrante. « Il me faut des contrastes !... » criait-il, abandonnant une noble causerie d'art, et il se lançait dans les histoires grasses et appuyait, avec un défi au fond de ses doux yeux, sur le côté hardi de l'aventure.

Robert Riard...

Paul le compare aux petits jeunes gens, ses compagnons actuels... Le fils de Monsieur Pioot, qui excite des stupéfactions parce que la raie, dans ses cheveux, descend jusqu'à son col. Même, certains Tiestois soutiennent que cette excentricité du fils nuit à la popularité du père. Et les autres, les camarades qu'il a voulu

connaître, sont avocats, commerçants, agronomes... et ne sont que cela. Et leur grande distraction consiste à admirer les dames qui sortent en falbalas, le dimanche, de la dernière messe, et à se promener sur les boulevards pendant la relevée dominicale.

« ... J'aurais aussi publié des poèmes... Je croyais à ma vocation... J'ai cédé à des considérations utilitaires et d'un sentimentalisme naïf, et je me suis isolé dans ce pays perdu... » Il se fâchait, en attribuant au formalisme étroit des vieux parents le renoncement consenti de joies hautes...

Il ouvrit le livre. Un poème disait la révélation d'amour. Une fillette passait, virginale et douce. Elle disparaissait et son souvenir flottait vague, comme une évaporation légère de fleurs humides de rosée. Mais les mots la caressaient et l'émouvaient. Elle revenait. Une ferveur brûlait l'ingénue; des strophes célébraient l'épanouissement de son cœur; comme dans un été, sous le soleil triomphant, les cantiques montaient.

Paul voyait s'élargir les images, suivait l'ascension de l'enthousiasme et égalait la dévotion du poète.

Les rancunes fuyaient. Dans son âme ren-

trait l'espérance. « Je ne saurais trouver cette beauté formelle... mais je comprends... »

Il percevait la résolution charmante et nécessaire. Il reconnut la promesse que l'avenir tenait en suspens. Sa spontanéité le jetait facilement devant la peine; un nouvel élan le déposait, persuadé et calme, dans le giron d'une sagesse bénévole.

La jeune fille qui l'émut ce soir d'avril — remembrance des grâces, des gestes suaves et de la voix musicale — la jeune fille, malgré l'obsession de l'étude fébrile à la veille de l'examen, en dépit de la distraction du succès, avait occupé sa pensée. Il retenait ce souvenir, il le plaçait au fond de tous ses projets, mais c'était un lointain enveloppé d'incertitude. A présent, il voulait plus intensément vivre le rêve de l'artiste. Les paroles de beauté étaient aussi des paroles de vérité. Quel magnifique poème ! L'émoi le subjuguait... Il s'étonna de ne pas avoir souffert davantage en l'absence de l'aimée.

— Je l'aime...

Il prononça le mot, écouta sa résonnance, dressa en même temps devant ses yeux l'apparence délicate de Marguerite...

— Il fait obscur, ici !

— C'est vous... Tante Rose?...

— Tu seras raisonnable, tu ne me tourmenteras plus ?

— Je vous ai tourmentée ?

— Tu ne dois pas parler de Demans, pour te moquer de moi.

— Me moquer... Mais je sais, bonne tante, qu'il vous...

— Paul!... tais-toi !

La porte s'ouvrit. Marie portait une lampe. La grosse cuisinière se permit de dire au jeune maître :

— Vous êtes rétabli ?... J'en étais sûre !... Rien de meilleur qu'une tasse de café !

Elle remarqua la figure bouleversée de Rose :

— On croirait, sauf votre respect, Mademoiselle, que vous revenez également de la fête !

Quand Zoé n'était pas là, cette servante devenait trop familière.

Comme personne ne lui répondait, Marie sortit en marmonnant.

— Et moi, chère tante Rose, je rêve aussi d'amour. Je rêve d'une jeune fille exquisite. Elle est blonde, elle a des yeux noirs étonnés, ils sont tendres ou mutins, elle marche pareille à la princesse d'un conte de fées...

Rose s'était assise, ses mains tapotaient les

appuis d'un fauteuil, elle étendait les jambes, renversait la tête ; tremblante, elle parla :

— Tu ne te fâchais pas, lorsque Demans avouait son sentiment pour moi ?

— Mais j'ai toute confiance dans notre brave ami !... Vous le connaissez depuis assez longtemps, il me semble ! Dites-lui enfin ce qu'il attend et ce que vous souhaitez de promettre...

— Paul !... Paul !...

Rose avait des intonations de surprise et d'attendrissement.

L'étonnement et l'émoi partageaient son cœur. Elle avait vécu en s'imprégnant, pendant les journées pénibles, du devoir que Zoé prêchait, et elle-même comprenait que Paul avait le droit exclusif de compter sur son affection et son appui. Et l'enfant prenait l'initiative de la détromper !...

Une lumière chaude s'épancha librement sur sa vie. Elle s'adonna à son rêve, se blottissant, frileuse encore et craintive, sous l'éclat de cette révélation.

Mais des ombres envahissaient déjà le rêve. Elle ne pouvait espérer ce bonheur.

Rose pensait à sa sœur et elle fit un geste emporté.

Aussitôt, elle sentit sa misère et sa faiblesse. Elle ne devait pas parler, elle ne devait pas

libérer l'exaltation de son âme. Elle obéirait à Zoé... Elle garderait tout entier pour l'enfant, et malgré lui, le trésor de ses tendresses...

Et, le renoncement accompli, Rose contemplait Paul d'un sourire qui pleurait :

— Tu me parlais aussi de toi... d'une inclination... Je n'ai pas deviné...

— Un nom fleuri... Marguerite !... Elle s'appelle Marguerite !...

Rose retenait les mains de Paul dans les siennes, elle s'exprimait avec volubilité :

— Je connais Marguerite !... Nous serons tous heureux, heureux de confirmer tes sentiments... Certainement, Zoé t'approuvera. Tu ne dois pas tarder à l'avertir.

— Hélas ! mon souhait est peut-être irréalisable... J'annoncerai d'abord la grande nouvelle, la nouvelle certaine : Tante Rose et Monsieur Demans...

— Tu ne t'occuperas pas de moi.

Sa voix était farouche; elle secoua la tête :

— Non ! je te défends de parler !

Paul insistait :

— Je croyais... Il me semblait que nous devions, l'un et l'autre, réaliser un cher espoir.

Et, resté seul, il connut soudain le tourment de l'incertitude.

Il regarda autour de lui. En cette heure brève il venait de découvrir le secret de son cœur.

Jusqu'à présent, il portait avec confiance un désir souvent choyé dans ses rêveries. Il vivait, tranquille, près de ce souvenir très doux... L'avenir tendit une vision claire et belle. Pourquoi croyait-il aussi sûrement aux chimères ?

Il se reprocha sa sentimentalité ondoyante.

Tout à coup, le livre de son ami, le grand poème, avait attisé une ardeur cachée... Et il s'enthousiasmait, il avouait sa passion...

Sa passion?... C'était vrai qu'en cet instant son amour lui paraissait immense.

Paul se questionnait.

— Un peu fou... murmura-t-il.

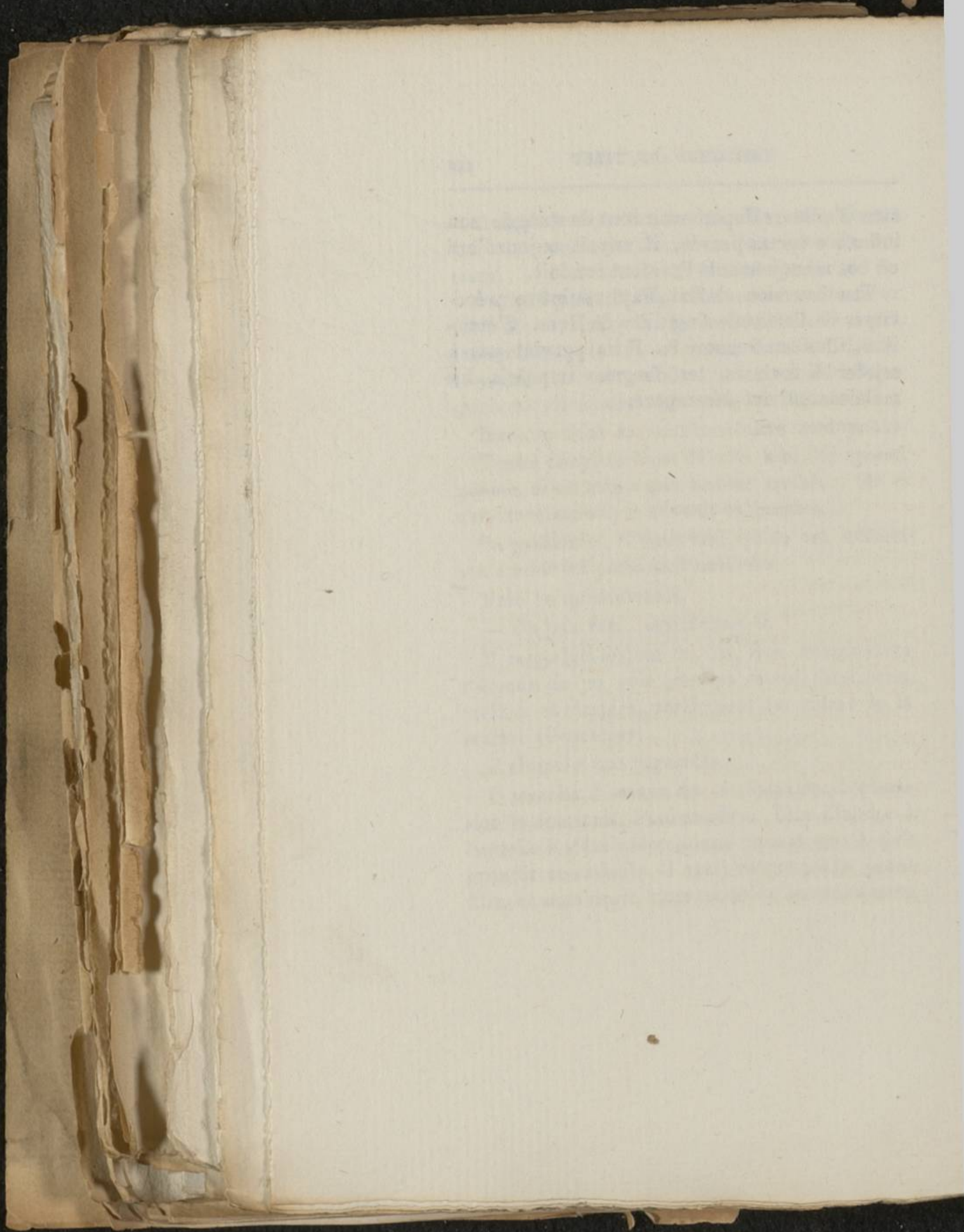
Il regardait autour de lui. Son imagination s'étonna de ne voir que les choses familières, vieilles et simples, participant au calme de la maison silencieuse.

Il allumait une cigarette.

Il marcha, il essaya de se distraire. L'obsession le dominait. Paul souffrit. Une illusion à laquelle il s'était abandonné faisait peu à peu grandir une réalité. Il avait rencontré la jeune fille, et sans droit, sans motif de se convaincre,

sans d'ailleurs s'apercevoir tout de suite de son influence sur sa pensée, il voyait aujourd'hui où ces manquements l'avaient conduit.

Une diversion s'offrit. Paul voulut se préoccuper de l'attitude singulière de Rose. S'était-il, là, illusionné encore?... Il ne parvint pas à rejeter les craintes, les chagrins imprécis, les malaises... Il fut désemparé.



XIV

Paul l'avait revue !

C'était une journée de grand soleil, d'azur vibrant. Comme pour fêter le bel été avec le charme de l'imprévu et toutes les pompes de la saison radieuse, après une triste veille de pluie et de vent, cette matinée mystérieuse dans ses voiles blancs, à l'heure de midi s'étirait non-chalante, remuait ses rideaux et, brusquement découverte, elle apparaissait enfin dans la clarté. La fraîcheur, les derniers plis des dentelles du brouillard, un peu de mystère dans le creux d'une combe ou sous les arbres, des aromes qui fluaient légers la rendaient savoureuse. L'émanation de sa beauté montait au-dessus des prairies tendres, de la plaine dorée et verte. Dans le ciel il y eut un frissonnement, le glissement des buées jusqu'aux lointains des horizons ; et les nues brillèrent, pures, sous l'efflorescence des rayons qui palpitaient à travers l'infini bleu. La lumière était partout. Les paysages sem-

blaient neufs. Des gouttelettes argentées perlaient aux branches, plus colorées dans leur mouillure. Le pays était jeune. Le soleil découvrait des charmes secrets, des grâces nubiles à peine, et, comme des lèvres chaudes, les rayons caressaient cet éveil aux ferveurs de la vie. Des sonorités, des vibrances, les oiseaux qui montaient vers le ciel et leurs cris et leurs chants, les clochers ruisselant dans l'éther et versant les angélus radieux, ce furent les voix qui célébrèrent cette heure divine.

Paul l'avait revue !

Elle s'était montrée au détour d'un chemin. Paul marchait entre des haies d'aubépine qui cachaient la campagne ; il revenait dans la plaine étincelante. Et Marguerite s'avavançait !... Il allait au devant d'elle, elle venait vers lui. Sa robe était blanche... Il n'aperçut que le mouvement de son corps, et le ruban pareil à un papillon qui battait des ailes sur un chapeau de paille rose. Elle ne l'avait pas reconnu peut-être... Mais il approchait... Marguerite levait la tête, le regardait. Une menotte remuait, comme impatiente...

— Bonjour, Monsieur Paul !

— Mademoiselle !...

Ils eurent, tous deux, des yeux confiants. Ils

sourirent. Ils contemplèrent ensemble la splendeur du ciel et de la terre.

Marguerite murmura, émue :

— Je ne me souviens pas d'une journée aussi belle...

Sa petite bouche s'entr'ouvrit, elle respirait le soleil, comme une petite fleur.

Paul très doucement, ainsi que dans un rêve, répétait les paroles de la jeune fille...

Derrière eux, tout à coup, Madame Laton s'exclama :

— Eh bien ! mon voisin ? voilà qui est aimable ! Vous ne saluez pas votre vieille amie ?

Paul ne l'avait pas remarquée. Il s'excusa avec une franchise cordiale.

— Vous êtes tout pardonné, dit Madame Laton. Marguerite courait vraiment... J'ai renoncé à la suivre. Il fallait l'agréable surprise de vous rencontrer pour qu'elle s'arrêtât. Cette fois, j'espère que nous redeviendrons raisonnable, mon enfant, et que nous retournerons à la ville d'une allure sage.

— Je me grisais de grand air... Je me sentais si légère... J'ai cru que je pourrais m'envoler !

— Jeunesse ! belle jeunesse ! fit Madame Laton, qui tirait son mouchoir et s'essuyait la

figure. Elle ressemblait à un coquelicot énorme, tout habillée de rouge, un rouge qui ardaît, telle une flamme.

Paul et Marguerite babillèrent, leurs propos prirent des allures fantaisistes ; ils se disaient mille riens pour le plaisir de s'entendre l'un et l'autre, mais toujours le sens intime de leurs paroles ils le trouvaient au fond de leurs regards. Les yeux de Paul appelaient les yeux de Marguerite... Marguerite tressaillait ; aussitôt, un peu détournée, elle lançait un rire, elle jetait une nouvelle réflexion très lointaine du sentiment qui remplissait son cœur. Elle entraînait, comme un caprice qui se dérobe, la pensée souple et vivace de Paul. Ils s'amusaient à ce jeu ; quelquefois, une émotion subite les surprenait : alors ils riaient davantage, et puis, afin de ne pas se détromper, leurs yeux s'unissaient plus longuement.

Devant eux, Madame Laton cueillait des bluets parmi les épis jaunes.

Ils s'attardaient dans la campagne frémissante.

Des abeilles tournoyaient sur les trèfles roses, les grillons crissaient au fond des avoines, les alouettes enivrées s'élançaient dans le ciel.

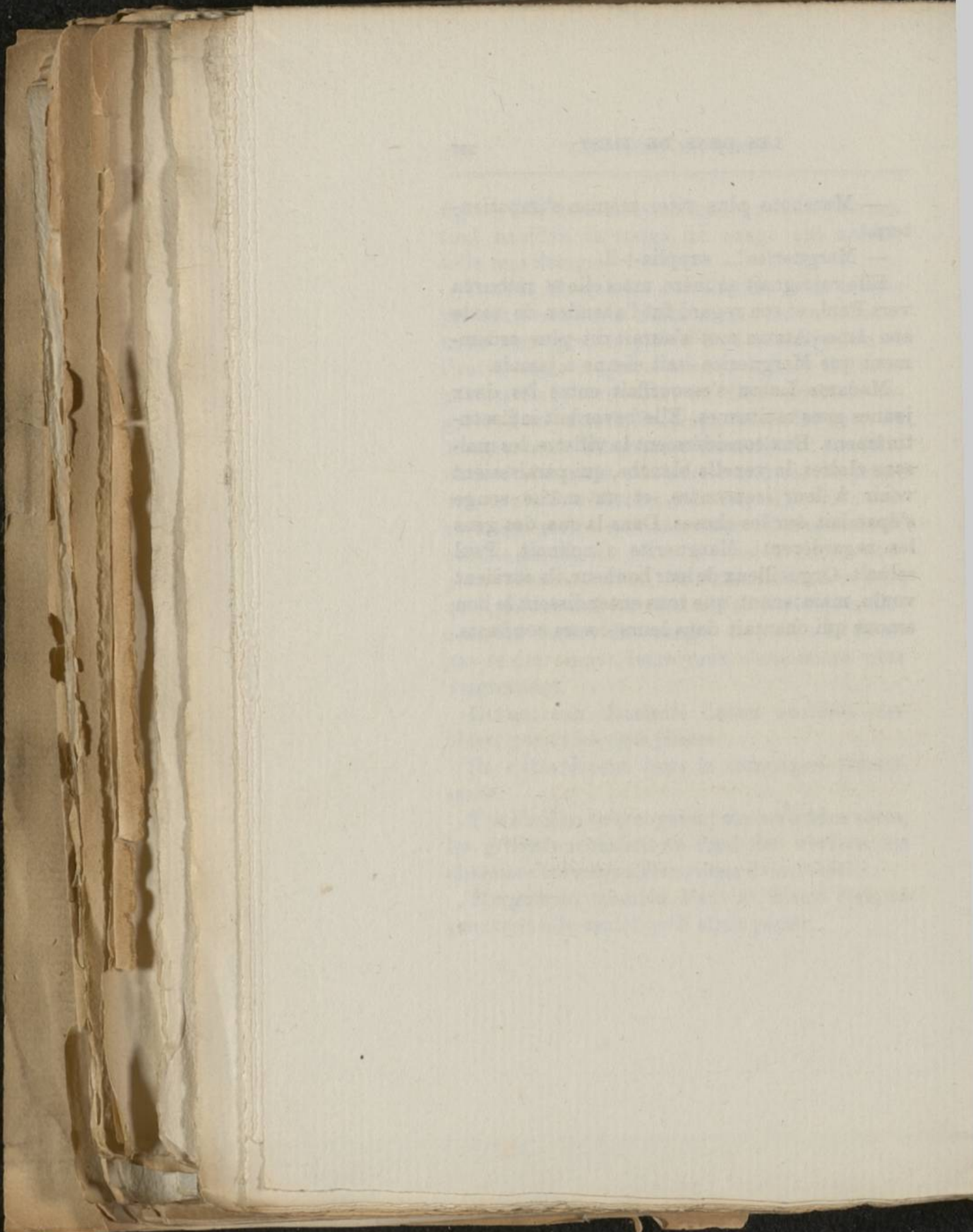
Marguerite trembla. Paul ne disait rien, et pourtant elle sentit qu'il allait parler.

— Marchons plus vite, maman s'impatien-
tera...

— Marguerite !... supplia-t-il.

Elle rejoignait sa mère, mais elle se retourna vers Paul, et son regard fut l'abandon de toute son âme. Aucun mot n'aurait dit plus ardemment que Marguerite était sienne à jamais.

Madame Laton s'essoufflait entre les deux jeunes gens taciturnes. Elle bavardait indiscontinûment. Eux considéraient la villette, les maisons claires, la venelle blanche, qui paraissaient venir à leur rencontre, et un même songe s'épandait sur les choses. Dans la rue, des gens les regardèrent; Marguerite s'inclinait, Paul saluait. Orgueilleux de leur bonheur, ils auraient voulu, maintenant, que tous entendissent le bon amour qui chantait dans leurs cœurs confiants.



XV

— Tu pensais souvent à moi ?

— Je ne pouvais t'oublier. Un soir, maman prononça ton nom. Je rougis. Je t'avais vu pour la première fois pendant la matinée. Tu passais devant notre maison, tu fixas la fenêtre derrière laquelle je t'observais. Le lendemain, tu passais encore...

Paul attirait Marguerite. Elle cessait de parler et son corps frissonnait de langueur...

— Je te revoyais. J'étais curieuse et émue. Je ne m'endormis que très tard dans la nuit. Je recommençais ma prière, mon bon ange gardien prenait dans mon imagination la figure d'un jeune homme... Malgré mes remords, je ne me repentais pas...

Paul enlaçait lentement Marguerite.

Elle dit, sa joue frôlant le visage de l'aimé :

— Tu te souviens de ta première visite?... Je ne doutais déjà plus. Au pensionnat, mes amies me trouvèrent changée... Mes maîtresses

s'inquiétèrent et — les femmes sont perspicaces — je crois qu'elles devinèrent... Paul !... Si Madame la supérieure me voyait !... Paul ! Paul !...

Sa voix faiblissait. Elle se leva, elle menaça Paul de s'en aller...

Et puis tous deux se répétèrent les aveux, contemplèrent la vie idéalement belle, et Marguerite posa la tête, sa tête fine et blonde aux yeux noirs étonnés, sur l'épaule de son fiancé.

Chez les Aubrie, Zoé ne voulait pas reconnaître que son consentement était donné de bonne grâce. Sans doute, quand Paul lui avait déclaré qu'il aimait Marguerite, elle ne jeta point de hauts cris, mais elle ne montra aucune satisfaction. « Je réfléchirai, mon garçon ; les Laton ne nous valent pas, eu égard à la famille. Le grand-père de cette jeune fille était un marchand de fer. Je sais qu'il a gagné honnêtement beaucoup d'argent. Les Laton sont riches ; mais toi, tu seras plus tard dans une jolie situation. » Trois jours après, à cause de l'insistance de Paul, elle décida, en secouant ses maigres épaules :

— Victor, habillez-vous ! Et faites semblant

de demander comme une grâce ce que Madame Laton brûle du désir de vous accorder.

Le vieil Aubrie était aux anges. Il connaissait et admirait Marguerite. Il se représentait déjà un couple charmant, et se voyait choyé par une jolie femme et caressé par des bambins délicieux. Lorsque Madame Laton lui eut répondu que Paul était le gendre de ses rêves, il l'embrassa, l'appela Caroline, et cligna ses yeux mouillés, pendant que ses lèvres se distendaient sous une moustache victorieuse.

Marie, la cuisinière, considérait l'événement sans enthousiasme.

— Ils sont bien jeunes, faisait-elle observer à Anna. Cet empressement est hasardé. Marguerite ne me semble pas assez développée. Un médecin m'a dit que la formation de la femme doit être complète afin que le mariage soit salutaire. J'ai souvent pensé à ces paroles.

Anna, troublée, se détournait des amoureux. Elle avait surpris Marguerite dans les bras du jeune maître... En sa pauvre poitrine une chaleur passa, et son imagination la conviait à une complaisance inconnue.

Les visites se succédèrent.

Monsieur et Madame Pioot arrivèrent les premiers. Madame, très timide, s'effaçait de-

vant son mari. Pioot déclama, en l'honneur de l'institution matrimoniale, des lieux communs retentissants, et il pria — délicatement — le fiancé de se souvenir que la bonne cause comptait sur son zèle pour lui procurer une four-née de petits électeurs. On vit que Madame Pioot était fière de l'esprit de son époux. Victor rit, Zoé daigna sourire, et Pioot se retira, remplissant le corridor et le porche de son hilarité tumultueuse.

Le substitut du procureur du roi complimenta les Aubrie avec élégance. Il devint légèrement ironique en reconnaissant que Paul était une recrue de choix, dont cette excellente mère de famille, Madame Laton, pouvait se réjouir.

Zoé suggéra que beaucoup de gens auraient voulu se trouver à la place de son neveu. Le substitut parut piqué.

Monsieur Gans avoua qu'il prévoyait depuis bien longtemps ce mariage.

Le fils de Monsieur Pioot entra. Une odeur entêtante s'échappait de sa coiffure luisante. Il félicita Paul d'un air détaché et, croyant lui être agréable, déclara, carrément, que c'était Mademoiselle Laton qui faisait le bon parti.

— Le petit imbécile ! cria Zoé, après la

sortie du jeune Pioot, effectuée au milieu d'une froideur extrême. Elle continua d'un ton péremptoire :

— Ces Laton ont des sentiments délicats. Marguerite est parfaite. Sa mère, sous des dehors un peu lourds, cache une réelle distinction de sentiments. Tu ne pouvais mieux choisir, mon cher Paul !

Anna annonçait un nouveau visiteur :

— Le sacristain désirerait vous parler.

Zoé se montra surprise et mécontente :

— Je me serais passée des congratulations de cet homme-là !

Mais il venait simplement leur présenter une liste de souscription en faveur d'un ménage pauvre du Béguinage. Zoé inscrivit un chiffre, dont la vue remplit le sacristain d'admiration et d'humilité.

Rose s'absentait beaucoup depuis plusieurs jours. Zoé expliquait aux visiteurs que l'arrivée prochaine des Récollets occupait excessivement sa sœur. L'aînée parlait des bons Pères avec une sympathie marquée.

Tout d'abord, Rose avait partagé les appréhensions de Monsieur le curé-doyen. Elle croyait que la paroisse serait délaissée au profit du Béguinage. Zoé, par contre, se montra favo-

rable à la cause des moines. Le quartier bénéficierait de l'établissement de cette congrégation, affirmait-elle. Ces moines buvaient et mangeaient, le commerce local devait donc profiter de leur présence; si, au surplus, ils donnaient l'exemple de la vertu, Zoé s'étonnait que Rose tardât à reconnaître leur utilité.

Monsieur le curé-doyen reçut de multiples avis, entendit des prières, des conseils, des insinuations. Il apprit que l'intérêt général est supérieur à toute autre considération, et qu'un fervent serviteur de Dieu sacrifie ses satisfactions d'amour-propre en vue du bien commun (une Dame de la Miséricorde avait osé lui écrire dans ce sens). Monsieur le curé-doyen céda. Il promit d'accueillir les disciples de saint François en protecteur et en ami.

Mademoiselle Rose, dès lors, participa à l'engouement. Son affection respectueuse pour le doyen se fut accrue, si la chose eut été possible.

Rose avait remarqué cette bienfaisante tendance de sa sœur à défendre les Révérends Pères et, dévote perspicace, elle se permit un pieux simulacre. Afin que Zoé persistât dans ses sentiments de sympathie religieuse, Rose continua d'affecter une certaine réserve envers

les Récollets. A peine parlait-elle d'eux à son entourage.

Elle quittait la maison, en feignant de n'accepter que forcément le fait accompli. La présidente des Eglises pauvres était « dans la nécessité » de vaquer à l'aménagement de la chapelle et de se concerter avec les Dames auxiliatrices. Rose, en vérité, craignait la rencontre de Monsieur Demans. Paul parla peut-être à l'ami de son émotion... Celui-ci pouvait connaître sa réponse brusque et déconcertante...

Elle s'accommodait de stratagèmes, auxquels elle n'avait jamais eu recours, parce que le plus grand bien justifie l'emploi de moyens médiocres. Rose se sacrifiait pour Paul... Le bon Dieu ne lui tiendrait pas rigueur de rendre le renoncement définitif, en adoucissant son accomplissement.

Rose se trompait. Elle revenait d'une promenade mélancolique, au bord de la rivière, si brillante sous le ciel d'été, et elle rentrait un peu lasse.

Zoé sortit du salon :

— Enfin, vous voilà, Rose ! Venez vite, Monsieur Demans est ici.

Elle poussa Rose qui se trouva devant Demans, muette, embarrassée, pendant qu'il la complimentait avec contrainte.

Victor se plaignait de la visite tardive du vieil ami :

— Nous nous demandions si tu nous en voulais !

— Oh ! Victor ! s'écria-t-il franchement.

— Nous étions en droit de le supposer, certifia Zoé.

Monsieur Demans jeta du côté de l'aînée un regard où s'accusait une rancune ; pourtant, il répondit :

— Mes études... Des fatigues... L'ennui d'avoir vu que ces Récollets enlaidissent déjà la chapelle du Béguinage !

Sa nervosité déborda :

— Je veux parler de cet abominable couloir qui doit relier la sacristie au couvent. Les moines désirent se rendre, les pieds secs et le crâne abrité, à l'oratoire..., me disait un échevin. Car, bien entendu, la majorité du conseil communal a voté l'autorisation de bâtir cette horreur ! Qu'on donne des souliers et des chapeaux à ces Révérends Pères, et qu'on respecte l'édifice !

Demans tremblait. Zoé et Victor hochèrent la tête.

Paul essayait de trouver le prétexte d'une distraction. Monsieur Demans gardait dans sa

barbe blanche un pli amer. Il pressentait l'avenir, comme un homme aigri. Tout allait de mal en pis. Le règne de la laideur triomphait. Les mœurs devenaient détestables. Oui ! le Béguinage perdait le respect de soi-même !

Victor s'intéressa :

— Qui vous a dit ?...

— Barbe ! répondit Demans.

Victor et Paul le contemplèrent, ébahis.

Zoé intervint :

— Ne vous fiez pas aux racontars de votre servante. J'aurais dû vous prévenir que sa réputation laisse à désirer.

— Mensonges ! Je l'avais soupçonnée ; je suis convaincu qu'elle a été calomniée.

— Mais, Monsieur Demans, si la morale décroît, si les gens se corrompent, un bon chrétien tel que vous devrait se réjouir de l'influence qu'exerceront les Récollets. Ceci compensera cela... Cela... en somme peu de chose !

— Il y aurait eu moyen de concilier les deux intérêts. Vos paroles m'étonnent, Mademoiselle Zoé !

Rose endurait une peine térébrante. Elle ne doutait point que Paul eut communiqué à Demans son refus. Elle ne retrouvait pas *leur* ami. Il fut à peine poli, en prenant congé.

Toutefois, Monsieur Demans ignorait le renoncement de Mademoiselle Rose. Il ne savait rien, sinon que l'amour entraît, triomphant, sous le toit des Aubrie, que la jeunesse chérissait la jeunesse, et que triste, isolé, il était accablé davantage par la vieillesse timide. Il n'abandonnait pas sa croyance en l'affection de Rose. Mais elle et lui se courbaient, s'annihilaient, sous une décision inexorable. La volonté aveugle et toute puissante de Zoé était l'obstacle ! Demans n'envisagea jamais aussi brutalement la réalité. Il n'avait pas osé... Maintenant il quittait le rêve, le désir vague, la mélancolie adoucie par des illusions. Il aurait provoqué l'affront et le sarcasme, si le bonheur commun eut été acquis à ce prix. L'inutilité de tout effort amollissait ses résolutions, ses audaces. Rose ne voudrait pas se révolter contre Zoé. Zoé!... Ah!... Quand il apprit les fiançailles de Paul, cette vieille fille lui devint odieuse. Il ne sut comprendre comment, jusqu'à ce jour, il avait supporté sa tyrannie, il avait fait bonne mine à cette figure qui révélait le plus affreux égoïsme. L'amertume l'abreuvait. Là-bas... Des causeries tendres, les dimanches, dans le salon rouge et blanc... Pendant la semaine, dans l'intimité de la petite chambre... Et Rose, en pré-

sence des fiancés... Eux, clairs, joyeux, heureux de vivre... Elle, qui se courberait, résignée et endolorie, dans l'accomplissement terne de sa destinée.

Paul avait annoncé à Demans ses fiançailles, les bras ouverts, le visage exultant. Demans n'avait pas répondu selon la sympathie vivace qu'il portait au jeune homme. Une pointe, à travers la poitrine, touchait son cœur. L'inanité de sa conduite devenait flagrante. Ces années de tergiversations, les vains tourments, une délicatesse outrée, la résignation lâche, toute son existence de soupirant veule, il la méprisa, il la détesta. Il se connut. Il sentit combien ses irrésolutions avaient gâché sa vie. Et, à présent, il était trop tard...

Trop tard ! Demans rejeta cette certitude. Il luttait.

Il se décida presque à emporter, de gré ou de force, le consentement de Zoé... Alors Rose cesserait d'hésiter ! L'aînée ne pouvait, devant Dieu et devant les hommes, justifier un refus !

Dans la rue, les gens trouvèrent les allures de Demans plus originales que de coutume. Ses gestes devenaient d'une vivacité extraordinaire. Il déambulait, ivre. Près de sa maison il heurta quelqu'un qui manqua de tomber. Lui-même s'était fait mal...

Le passant, rudement bousculé, ramassait son chapeau et se redressait, congestionné.

— Monsieur le receveur, pardon !...

— Pas de quoi ! fut-il répondu.

Le receveur filait, comme s'il avait vu le diable.

Demans, revenu à une juste notion des choses, se préoccupa de la rencontre.

Ce coureur de guilledou, que faisait-il ici ?

Demans sonna. Barbe vint ouvrir.

Le visage de sa servante était reposé et honnête.

Demans se tourna du côté où le receveur de l'enregistrement disparaissait d'une allure précipitée, et le vieux garçon pétri de vertus, se demanda momentanément, si ce célibataire émerillonné n'avait pas choisi dans la vie une part meilleure que la sienne.

XVI

La femme de Monsieur Pioot perdait la parole devant son mari, et s'enfermait dans une timidité extrême ; elle récupérait l'usage de ses facultés quand elle ne se trouvait qu'avec ses amies.

La secrétaire des Dames de la Miséricorde, l'une des meilleures connaissances de Madame Laton, finissait précisément un petit discours :

— ... Enfin, mes chères, vous en penserez ce que vous voulez... mais cette mère est bien imprudente !

— Nous sommes toutes de votre avis !

— Les Aubrie avaient hâte de marier leur neveu...

— On sait pourquoi ! on sait pourquoi !

— Chut ! ne soyons pas méchantes.

— Méchantes ?... demanda Madame Pioot. Ce n'est pas noircir son prochain que de dire la vérité. Nous ferions, au contraire, notre devoir en prévenant la pauvre Marguerite. Bientôt il

sera trop tard, et les regrets deviendront inutiles.

Madame Manster, enfin d'accord avec les dames du parti modéré, regarda sa fille qui allait avoir vingt-neuf ans :

— Quel monde fréquentait ce Paul Aubrie ? Je le connais à peine. Il doit être bien jeune. Au lieu d'attendre quelque temps... de voir la société comme il faut... de s'amender en acquérant les usages bienséants... Non ! il se marie ! L'a-t-on seulement rencontré à l'une de nos redoutes ?

— Je n'aurais pas dansé avec ce monsieur ! déclara Mademoiselle Manster d'un ton pincé.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! crièrent toutes les dames.

— L'assentiment de Victor et de Rose ne m'étonne guère ; je comprends plus difficilement que Zoé ait consenti si vite à accepter cette alliance, dit Madame Pioot.

La question était déplacée. Les amies ne s'en aperçurent point.

— Zoé ? Zoé !... Vous êtes bien naïve, ma chère. Les Laton ont une belle fortune...

— Les Aubrie sont riches...

— C'est un mariage d'intérêt.

— L'argent prime tout ! Le monde ne re-

cherche plus la vertu, les qualités de la naissance. Il interroge : Combien de dot ? Quelles espérances ?

Celle qui parlait ainsi prenait une contenance dédaigneuse et triste. Ses amies se rappelèrent qu'elle avait refusé pour gendre un jeune homme très honorable, intelligent, travailleur — et pauvre. Sans s'arrêter à cette remarque, elles exaltèrent les mariages d'amour. Chacune parut se souvenir d'un bonheur pareil. Levant les regards au ciel, elles montraient le blanc de leurs yeux.

— Adieu, mes chères ! J'ai promis à mon mari de rentrer avant quatre heures.

— Vous le gêtez ! vous le gêtez !

Madame Pioot se retournait, saluait amicalement ; les autres inclinaient la tête, souriantes et affectueuses.

— Pauvre femme, dit la secrétaire des Dames de la Miséricorde, Monsieur Pioot la tyrannise... Elle méritait une petite compensation dans la vie... Vous devinez, n'est-ce pas?... Madame Pioot espérait que son fils serait agréé chez les Laton. Au revoir ! Je dois aussi vous quitter.

Lorsque la secrétaire se fut suffisamment éloignée, Madame Manster s'écria :

— Ah! ah! Et notre bonne amie souhaitait que sa fille attirât l'attention de Paul Aubrie!

Il est probable que les dernières promeneuses firent un retour sur elles-mêmes, car ces dames se turent. Un petit regret, peut-être même un petit remords, les tourmentait. Leur médisance n'était pas préméditée; leur malignité n'était pas voulue. Elles parlaient vite et beaucoup. Celles-ci désiraient paraître aussi bien renseignées ou aussi perspicaces que celles-là, et cette émulation, jointe à de la nervosité, les menait plus loin qu'elles n'auraient voulu. L'une d'elles dépassant alors la mesure, toutes redevenaient sincèrement charitables.

— Enfin, le bon Dieu les protégera. Nous avons vu des mariages qui s'annonçaient sous des auspices défavorables, et la suite prouvait que les suppositions étaient erronées.

— Paul Aubrie se corrigera. Sa femme est si charmante!

Sous les grands marronniers du boulevard de Tiest il n'y eut plus de dames.

Le soleil tendait entre les arbres des stries vibrantes; sur le sol, des disques de vermeil étaient tombés du ciel, à travers les branches; tout près, la rivière charriait l'or et l'argent de cet après-midi d'été. La campagne s'offrait

calme; la villette, ses clochers, les toits, les murs paraissaient reposés et confiants; l'heure, qui tinta lentement dans la tour de l'église primaire, marquait bien la sérénité des hommes et des choses.

Ce fut pendant ces jours d'août que les habitants du Béguinage se préparèrent à fêter et à recevoir dignement les disciples de saint François, qui ramèneraient le pittoresque des costumes monastiques et l'effusion de la parole divine dans le vieux quartier. Les premiers Récollets, revêtus de la bure sévère, montrèrent des visages bon-enfant, des joues pleines et réjouies. Le peuple s'accoutuma aussitôt à leurs gros pieds nus, à leur tonsure énorme. Quelques ouvriers avaient été accostés par les Pères, qui s'informaient avec sollicitude de leurs besoins moraux. Ils acquiesçaient, ces braves gens, à la promesse de beaux sermons, d'offices célébrés pompeusement. Une fierté croissait au Béguinage. Désormais, les cérémonies de la chapelle dépasseraient, en nombre et lustre, celles de l'église paroissiale. On verrait accourir les bourgeois de toute la ville, avides d'entendre les prédicateurs diserts, désireux de profiter des facilités nouvelles pour se confesser et pour assister à messes et saluts. Les Récollets avant-

coureurs purent regagner le monastère et certifier que l'opinion publique leur était favorable.

Une dorure effleurait le ciel du côté de l'orient, la fraîcheur du soir remplissait encore les rues, et déjà les hommes, dans des pantalons de coutil bleu, leurs chemises ouvertes sur la poitrine, se mettaient à l'œuvre, afin de dresser les mâts enrubannés ou d'achever la décoration fleurie des arcades de fête. Des verdures profondes, arrondies en dôme, augmentaient l'éclat des roses trémières piquées dans les branchages; elles étaient ardentes comme un beau sang, claires comme la journée ou pareilles à la chair des tendres pucelles. Un arc multicolore s'élevait à l'entrée de chaque venelle. L'émulation pressait les habitants. Les plus humbles logis se paraient d'oriflammes bleues, de drapeaux blancs et jaunes, d'inscriptions naïves qui souhaitaient une bienvenue. La vieillesse des pignons, des fenêtres à croisillons vermoulus, des corniches pesantes, des poutres aux mascarons flabelliformes, toute une antique vie se rajeunissait dans l'envolée des couleurs, dans l'ondoyance de parfums rustiques. Des arabesques de sable traçaient des chronogrammes et couvraient les pavés usés.

La place du Tilleul ressemblait à un magnifique jardin.

Les envoyés de Dieu passèrent processionnellement au milieu de cette joie, et ils apportèrent réellement le sourire du Seigneur chez les simples qui louangeaient, avec cette ferveur candide, le ciel recélant l'éternelle festivité promise aux hommes de bonne volonté.

L'orgue, l'encens, les prières étaient le sentiment de l'idéal paradis. Un moine monta en chaire. Il pleurait d'attendrissement. Quelques-uns virent une auréole autour de son front inspiré. Son éloquence magnifia les vertus de l'heureux Béguinage; elles allaient grandir encore. L'orateur considérait dans l'avenir les effets de sa mission. Dès cette terre, grâce aux pratiques dévotieuses, les fidèles jouiraient d'un avant-goût de la béatitude. Ses paroles tombaient dans les esprits extasiés, on buvait le dictame des mots pieux, le charme des périodes enveloppait suavement l'assistance. Les yeux se figeaient, les lèvres entr'ouvertes aspiraient l'invisible, les physionomies étaient pareilles à celles fixées par le pinceau des primitifs. La race se continuait avec les mêmes signes. Une présence surnaturelle marquait les fronts, et le Christ et la Vierge n'avaient pas de féaux plus

brûlants. Des fidèles assiégèrent le confessionnal du prédicateur.

Au dehors, l'atmosphère s'imprégnait d'exhalaisons fleuries. La menthe, le thym, la camomille, les sauges, les thuyas, écrasés sur le sol, mêlaient des souffles griseurs. Le rire discret des façades pomponnées persistait dans la nuit montante. Une clarté semblait tomber des drapeaux balancés sous une brise tiède. Devant les cabarets, des gens s'installaient, la conscience tranquille et l'estomac d'autant plus dispos. On se communiquait des réflexions consolantes. Tel bourgeois, qui n'avait plus fréquenté l'église depuis dix ans, pria sincèrement cet après-midi. Chacun savait une histoire édifiante.

Les avancés n'auraient pas osé montrer le moindre sentiment d'indifférence. Monsieur Manster voulut traverser le Béguinage ; il s'arrêta longuement devant les décorations. Le peuple lui pardonnait presque ses opinions antipathiques. La figure tourmentée du politicien devenait aimable. Un désir de fraternité grandissait. Le quartier accueillait à bras ouverts tous les habitants de Tiest. Les gens s'offraient, les uns aux autres, de belles chopes de bière brune et mousseuse. Des fillettes et garçonnets

adoucissaient leurs voix et essayaient des cantiques.

Rose Aubrie, revenant de la cérémonie, entendait Anna s'écrier gaîment :

— C'est une bénédiction du ciel ! Mademoiselle Zoé se confesse ! Comme je quittais la chapelle, je l'ai vue qui s'agenouillait dans la rangée des pénitents !

Rose eut l'impression de vivre le plus grand jour de fête : Pâques, — ramenant les pardons, les bons propos, le soulagement des consciences !

La tristesse devint une consolation pour elle. Dieu lui réservait la souffrance, afin que, privilégiée, elle put acquérir des mérites surabondants. Elle se plongea dans la pensée de sa condition malheureuse. Le sentiment d'apaisement pénétrait trop profondément le Béguinage : Rose n'obtint point les peines qu'elle se souhaitait. Étaient-ce les effluves des fleurs mourantes et odorantes qui la soulevaient comme dans un rêve ? Elle se serait pâmée, ses yeux se seraient remplis de larmes, mais elle ne trouvait pas la douleur qui fait jeter un cri déchirant. Et ceci lui parut le plus miraculeux bienfait du ciel.

Tout à coup, le Béguinage tressaillit dans cette soirée si tranquillement heureuse. Une

musique alerte sautillait soudain à l'entour des vieux murs, suivait les ruelles, secouait en passant les banderoles, faisait sortir les femmes et les enfants de leurs demeures, et appelait les garçons attablés au cabaret. Le peuple fut sur jambes, et la fanfare arriva devant le nouveau couvent, traînant une multitude après elle. Cette sérénade aux flambeaux devait clôturer les fêtes religieuses.

Les valse, les pas redoublés, lancés vigoureusement aux échos, étonnèrent la paix de ce lieu. Elle échappait, l'intention pieuse de la musique profane. Les choses, qui reflètent les événements, parurent troublées par ces accords nouveaux. La flamme des torches rougeoyait. Les franches couleurs des bannières papales, arborées aux fenêtres du monastère, prenaient des teintes étranges. Tout le quartier eut subitement l'aspect douteux des soirs de kermesse, quand les hommes enivrés cherchent les aventures avec des hoquets et des titubations. Les pignons remuèrent à la lueur des feux; des éclairs rejaillirent aux croisées. Les cuivres stridents brisaient le cérémonial ingénu et le souvenir précieux de la journée.

Des lurons parcoururent la foule; ils portaient déjà le chapeau sur l'oreille. Leurs allu-

res conquérantes allumaient des regards. Un remous agita le peuple. Des cris se mêlaient aux voix devenues plus hardies. Des énervements frissonnèrent.

La fanfare commençait son dernier morceau — un motif populaire dans la ville.

On avait été sincèrement touché par les grâces mystiques ; on s'était remis un peu des émotions dans les estaminets. On oublia que ce jour ne devait rappeler aucun autre jour. Les braves gens perdirent la tête. Ils chantèrent à cœur joie. La *Mieke* des refrains, la belle et bonne Flamande des amoureux exubérants, fut célébrée sans contraintes. Les cantiques étaient loin ! Et cette fanfare qui soufflait en l'honneur des Révérends Pères accompagnait le chœur et renforçait son entrain. Une folie s'emparait aussi des musiciens. Elle brûlait bien, la passion patriale pour les plaisirs débridés, danses, beuveries et cris ! A la place du Tilleul, des garçons et des filles dressèrent une estrade sur les tonneaux vidés tantôt avec une componction si grande. Les pistons, bugles, trombones, bombardons ronflèrent ; un rythme se dessina. Les couples tournoyèrent.

Dans la nuit chaude, les voix montèrent jusqu'au matin vers les étoiles bénévoles. Jamais,

même pendant la grande foire annuelle de Tiest, on ne s'était amusé plus fervemment. Des vieux regagnèrent le logis à la lueur rose de l'aube. Des jouvencelles trouvèrent ce soir leurs premiers soupirants.

Les portes et les fenêtres restèrent closes, quand le soleil brillait déjà au milieu des hautes nues. Le bon peuple, en se reposant, prolongait son plaisir dans le rêve de la veillée.

Il ne fallait pas s'étonner d'entendre, le lendemain, des exclamations... Les fâcheux se scandalisèrent. Certains notables rendirent la ville haute responsable de ces débordements. Les bourgeois du marché et de la grand'rue avaient amené l'exemple de leurs mœurs faciles dans le plus religieux quartier de Tiest. Les gens sages suivirent un mauvais exemple, mais cet entraînement n'était que momentané...

Somme toute, l'indulgence remplit vite les âmes. Et ceux qui reconnurent leur participation aux liesses nocturnes obtinrent, près des excellents moines, une rémission pleine et entière.

XVII

Toutes les fleurs flétries, toutes les verdure fanées, toutes traces de kermesse ayant disparu, on rentra les drapeaux. Les bons chrétiens ne se souvinrent plus que de l'installation solennelle des R. P. Récollets. L'atmosphère reposante et pieuse baigna des consciences satisfaites.

Chaque jour, les habitants privilégiés du Béguinage reprennent le chemin de la chapelle. La rue Sainte-Catherine y gagne de l'animation. Cependant le mouvement de ces dévots est mesuré, un peu effacé, d'une réserve parfaite. Malgré le concours de monde, la rue conserve sa gravité.

Il se fit que des gens quittant la chapelle, après une réunion du tiers-ordre franciscain, virent Monsieur Paul Aubrie qui passait en courant. Son air bouleversé les impressionna. Ils s'accostèrent et parlèrent de l'incident; ils ralentirent leur marche. Plusieurs ne rentrèrent

rent pas au logis. Des attroupements se formaient à une distance respectueuse de la maison des Aubrie. Les deux servantes, Anna et Marie, étaient apparues sur le seuil de la porte. Elles se penchaient et regardaient de tous les côtés. Leurs attitudes décelaient une anxiété.

Tout à coup, les curiosités se fixèrent. Paul Aubrie arrivait, accompagné de Monsieur le docteur. Les gens se retirèrent, emportant la préoccupation nouvelle de savoir qui pouvait être tombé dangereusement malade. Mademoiselle Zoé étant la plus âgée, celle-ci se trouvait au bout de chaque hypothèse.

Les gens ne se trompaient pas.

Le docteur entra dans la chambre de Zoé. Rose se leva silencieusement, Victor montra d'un geste désolé le lit où, sur l'oreiller blanc, la figure de Zoé s'empourprait de fièvre. Ses yeux, dans les orbites agrandies, fixaient un point, toujours le même; de temps en temps elle ouvrait la bouche, et son long corps maigre s'agitait sous les draps.

Le docteur s'était penché.

Zoé porta la main au côté, elle se redressa, elle fut secouée par une toux. Le médecin collait son oreille contre le dos de la malade. Il auscultait sa poitrine, il palpait ses membres, il pressait son poignet.

Derrière lui, Rose, Victor et Paul retenaient leur souffle. Il semblait que cet homme disposât de la vie de Zoé. Ils n'entendirent pas que Marie et Anna approchaient. L'existence était suspendue pour tous. Ils ne pensaient plus, ils attendaient qu'une lueur dissipât l'obscurité de leurs esprits, ou que la ténèbre devint irrémédiable. Ils ressentaient, sans souffrir de ce malaise physique, un serrement autour de la gorge.

Le médecin recula, afin que la lumière du jour éclairât pleinement la malade. Il restait muet, un pli au milieu du front.

Zoé murmura. Sa sœur et son frère se jetèrent vers le lit.

— Je ne me sens pas bien... dit-elle.

Le docteur écarta les parents; il prononça d'une grosse voix tranquille :

— Nous allons vous guérir, Mademoiselle.

Il se retirait et son visage redevenait calme. Quand il regarda une dernière fois Zoé, une expression aimable et satisfaite s'arrondissait au-dessus de son menton.

Le docteur descendait l'escalier sans bruit. Il ne parlait pas. Les Aubrie le suivaient; ils comprimèrent leur cœur.

Au rez-de-chaussée, dans la petite chambre,

sous les regards éplorés de ceux qui l'entouraient, cet homme annonça :

— Le cas paraît sérieux. Mademoiselle votre sœur est atteinte d'une pneumonie... Il réfléchit, et questionna : — Mademoiselle souffrait depuis quelques jours ?...

Victor considérait le médecin avec des yeux vides. Paul, sans savoir pourquoi, s'approchait de la fenêtre, mais il ne voyait pas le jardin rempli de fleurs et de lumière. Rose se raidissait, sa voix était blanche :

— Ma sœur descendit ce matin, comme de coutume. Elle s'assit à table et m'appela. J'ai la tête lourde, je n'ai pu dormir cette nuit, disait-elle. Zoé marchait difficilement. Elle me demanda de l'accompagner... je l'aidai à se déshabiller... Je vis qu'elle était gravement indisposée.

— Mademoiselle Zoé se plaignait sans doute depuis longtemps de fatigues soudaines, d'essoufflements et de vertiges ?

— Ma tante ne se plaignait jamais ! s'écria Paul.

— Jamais... Jamais... Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et Victor levait les bras et sa tête oscillait. Il empoigna le médecin :

— Docteur, vous la sauverez ! Vous devez la sauver !

Le praticien se dégageait. Il ouvrit son portefeuille. Il crayonna une ordonnance.

— Mademoiselle prendra cette potion. L'état de la malade ne présente pas de danger immédiat. Monsieur Victor, voyons, vous vous alarmez vainement !

En sortant, il dit à Rose qui retournait près de Zoé :

— Je reviendrai bientôt.

L'aînée attira la main de sa sœur. Elle avait fermé les yeux, un sifflement irrégulier s'échappait de ses lèvres. Parfois Zoé pressait doucement les doigts de Rose. Et soudain, sans lâcher cette main, Zoé s'asseyait dans le lit, la figure angoissée :

— J'étouffe !...

La toux crevait dans sa poitrine. Elle expectorait avec un bruit rauque. La congestion des poumons et des bronches dégorgea un peu de sang.

Cet effort l'avait brisée ; la sueur mouillait ses cheveux. Elle se tourna du côté de la ruelle.

Paul touchait l'épaule de Rose, qui priait en contemplant le petit crucifix pendu contre le mur, au-dessus de la couche. Il la prévenait :

— Victor se lamente comme un enfant. Il

perdrait la tête si vous ne lui faisiez entendre raison.

La respiration grinçante de Zoé exacerbait le silence. Paul essaya de ne plus écouter mais, telle une vrille qui s'enfonce, le petit bruit pénétrait à chaque cran dans sa chair.

Rose avait pris un ascendant extraordinaire sur les siens. Elle se trouvait être le cœur et l'esprit de cette maison. A Victor qui se désespérait, elle imposait la nécessité des circonstances, l'obligation d'accepter l'épreuve ; elle guida l'inexpérience de son neveu ; elle dirigea l'assistance des domestiques. Elle fut une femme prévoyante, étonnamment courageuse. Elle n'hésitait pas dans la décision et dans l'ordre. On la vit partout, empressée et silencieuse. Le danger l'avait ployée, elle se redressa, elle le mesura d'un regard brave. C'était elle qui accomplissait les prescriptions du médecin, ou surveillait leur exécution.

Monsieur le docteur revint l'après-midi. Cette seconde visite du médecin pendant la même journée terrifiait Victor. Rose éloigna son frère et son neveu. Elle voulait supporter toute la douleur de la réalité.

Elle dit :

— Vous me devez la vérité. Je la devine, et je suis préparée à la subir.

Le médecin parlait lentement. Les yeux attachés sur le visage de Rose, il guettait ses impressions, prêt à se servir des réticences, des suppositions optimistes, si elle faiblissait dans la vaillance.

— L'irrégularité du pouls fait craindre une affection cardiaque. La malade est âgée ?...

— Soixante et un ans. Rose répondit sans un trouble apparent.

— Je lui aurais donné plus... Je vais essayer l'emploi des stimulants. Peut-être déterminerai-je une réaction... mais je ne puis vous promettre de réussir. Vous éviterez à la malade toutes émotions...

Ils entrèrent dans la chambre de Zoé. Une cornette blanche, la robe noire d'une sœur de charité, mandée par Rose, glissaient vers eux.

Le médecin et la religieuse chuchotèrent. Le médecin s'asseyait, et Zoé poussait une courte plainte ; déjà le praticien frottait doucement le doigt sur la peau que gonflait une injection d'éther.

L'aînée appela Rose, et celle-ci lui offrit la confiance de son visage tranquille. Zoé la regarda longuement, elle chercha de nouveau sa main...

Les deux sœurs demeurèrent seules. La ma-

lade s'agitait, se retournait, soufflait péniblement. Elle demanda :

— Quelle heure est-il?... Faites de la lumière. Comme le ciel est sombre !... Et avec affection :

— Je vous aime bien, Rose. Quand vous êtes près de moi, je me sens mieux.

Dans des moments pareils, Rose devait se contraindre violemment pour ne pas perdre son courage, pour ne pas pleurer comme les autres !

Pendant la nuit, la malade divagua ; elle s'adressait à des personnes inconnues. Le délire augmentait. Elle cria. Elle voulut se lever et marcher. La religieuse, effrayée par la durée de l'accès, vint réveiller Rose qui sommeillait depuis une heure.

Zoé grelottait à présent. Elle claquait des dents. Un grand froid descendait sur elle. Comprenant soudain qu'on avait appelé Rose à son secours, elle sortit de l'égarement. Encore une fois sa pauvre main chercha la main de Rose, et s'étant recouchée, frissonnante, elle dit ces mots entrecoupés :

— Je vous demande pardon, ma sœur...

Le lendemain, la pluie se brisait contre les vitres, le vent arrachait les feuilles vertes et

les faisait tournoyer au-dessus du jardin. Des bruits sourds s'entendaient dans le lointain ; ils grondaient, ils éclataient, furieux, en secouant les fenêtres. Et les branches éperdûment allongées, tordues, cinglées d'averses, remplissaient l'enclos de fureurs et de souffrances. Le ciel roulait des nuages noirs.

La maladie empirait. Zoé se débattait. Elle agitait ses bras maigres, tantôt pour implorer de l'aide, tantôt pour écarter l'invisible poids qui écrasait sa poitrine. Le halètement devenait un bruit terrible, un soufflet dans une forge. Dehors déferlait l'épouvante de la tempête. Ils étaient tous près du lit, impuissants et révoltés contre le sort implacable. Rose ne pouvait prier, Victor n'avait plus de larmes, Paul subissait l'insurmontable effroi de la mort physique. Un cadavre enfermé dans un cercueil ; le retour du corps à la terre... Ce matin, dans l'effusion d'une tendresse que le malheur rendait d'abord plus grande, il avait subitement quitté Marguerite. La chaleur de son contact le glaça. L'anéantissement d'une vie à côté d'eux, à côté de leur jeunesse, c'était comme le ricanement, la revanche suprême, tapis derrière le plus sûr bonheur. Paul avait voué une affection profonde à sa vieille tante. Il cherchait encore

ce qui rappelait Zoé, telle qu'elle était hier. Il ne retrouvait presque rien sur cette figure ravagée.

Une nouvelle consultation réunissait plusieurs médecins. Ils se hâtaient d'apaiser la crise. Ils doublaient les doses de morphine. Aucun d'eux ne donnait de l'espoir.

Et Victor, qui s'accrochait à la possibilité d'un miracle, allait de l'un à l'autre, affolé. Il les supplia de mentir, enfin !

Les servantes sonnaient à la porte du couvent.

Rose aperçut Monsieur Demans.

Elle n'eut que ces mots :

— Ma sœur va être administrée !

Il parla. Elle ne vit point son maintien, elle n'entendit point sa voix. Demans était séparé de Rose par un incommensurable espace de temps. Elle ne se rendit pas compte de cette impression. Elle n'éprouvait rien, sinon l'immensité du malheur qui planait, qui descendait de plus en plus, dont ils sentiraient bientôt l'attouchement tragique.

Elle rencontra Madame Laton ; elle lui dit :

— Laissez-nous seuls !

Lorsque le prêtre quitta Zoé, la sœur de charité prévint les Aubrie :

— Mademoiselle se repose. Elle est plus calme. Je vous appellerai quand elle se réveillera.

Victor découvrit dans ces paroles des indices de confiance. Il déraisonna. Il suivait des suppositions nombreuses, et plus certaines d'instant en instant. Il implora une approbation de ses méprises. Bientôt il se monta : Le découragement de Rose devait tenter Dieu ! Il lui reprocha d'être faible. Il compara la débilité de son âme aux vertus solides de Zoé. Paul l'obligea brusquement à se taire. Victor comprit son ingratitude, il se couvrit le front de ses mains, puis il avança les bras vers Rose. Paul approchait. Tous les trois se tinrent embrassés.

Avec le crépuscule, le calme renaquit sous le ciel. Le jardin redevint lumineux. Un rayon de soleil s'allongea dans la pièce où se trouvaient les Aubrie. Les arbres et les fleurs étaient rajeunis ; les oiseaux gazouillèrent comme à l'aurore.

Paul souffrit du charme des choses ; la tristesse de la mort s'agrandissait dans ce décor. Victor voulut deviner un présage parmi les nues pâles et bleues ; sa foi se fortifiait dans l'épanchement de cette balsamique vesprée. Rose les avait quittés, elle s'obligeait à vaquer

aux soins du ménage. Elle donnait des ordres. Marie et Anna ne lui répondaient qu'en remuant la tête. La nécessité des besoins usuels, petites commandes, informations courantes, calculs d'une maîtresse soucieuse d'économie, ces manifestations de l'existence matérielle revêtaient une laideur blessante. Les pénibles contraintes auxquelles Rose se soumettait, parce que Zoé devait approuver cette conduite !

La robe noire et la cornette de la religieuse s'agitèrent dans le cadre de la porte :

— Mademoiselle souffre moins. Il faudrait profiter de cette accalmie.

Victor était déjà monté. Il entretenait Zoé des tranches qu'il avait endurées et de ses espoirs qui se réalisaient. Il ne cessait de parler. Les reflets du crépuscule rosissaient dans la chambre, une tiédeur entraînait avec ces derniers rayonnements.

—... Vous achèverez votre convalescence dans le jardin, chère Zoé. Et il montrait la croisée brillante. — Les journées de septembre sont les plus belles ; vous reprendrez, petit à petit, vos occupations...

Zoé se taisait. Une sensation de repos la pénétrait. Son visage s'imprégnait de sérénité. On eut dit qu'elle avait peur de faire un mou-

vement qui dissiperait cette quiétude. Elle tournait les yeux vers son frère, la tête droite au milieu de l'oreiller. Elle se désintéressait des promesses de guérison...

En répondant d'une voie frêle, elle ne paraissait pas confirmer les paroles de Victor...

— Oui... Oui...

Un songe la portait plus loin que l'heure présente, au delà de ceux qui étaient à ses côtés.

Son regard devenait d'une extrême douceur ; il touchait une vision enchantée. Tous crurent qu'elle allait sourire.

Ils prolongeaient, dans le silence, cet apaisement. La brune effaçait peu à peu les apparences, l'obscurité couvrit les murs, une lueur s'attardait à la fenêtre qui voyait le couchant.

La nuit entassait les ombres. Ils entendirent le grailonnement des bronches, le sifflet de sa respiration saccadée, le bruit de forge. Le son strident et faux précipitait de nouveau les alarmes. Rose allumait une veilleuse. Ils s'apercevaient vaguement à cette lumière tremblotante. Le même désespoir sans issue les confondit. Victor et Paul sanglotèrent dans un coin. Rose se tenait courbée près de Zoé qui ne la reconnaissait plus. La religieuse prévint

Anna. Celle-ci se hâta vers la demeure du médecin, avec la certitude qu'il arriverait pour la dernière fois.

La malade rentrait dans le délire. Victor et Paul s'étaient enfuis. Le médecin constata l'inaction des remèdes. Il ne devait plus qu'adoucir les souffrances de Zoé.

Rose avait bu toute l'épreuve. Elle était inerte devant la catastrophe. Sa douleur atteignait le degré ultime, et paralysait ses perceptions.

Le jour se levait. Rose répétait machinalement :

— Nous ne devons pas oublier l'envoi des lettres de faire-part à nos deux cousins de Liège. Nous en adresserons une au curé de Saint-Léon, qui est un peu notre parent...

Les mots devenaient vagues, elle baissait la tête, son menton s'enfonçait dans sa poitrine. La fatigue l'anéantit. Elle dormit.

Le soleil éblouissait maintenant cette chambre. On avait voulu fermer les rideaux. Zoé fit un geste. Elle désirait le grand soleil. Elle murmura le nom de Marguerite. Elle le répéta, en regardant Paul.

Il la devinait.

Les deux fiancés arrivèrent. Zoé les contempla ; sa figure grise prit subitement une inten-

sité merveilleuse de tendresse. Un éclat surgit au fond de ses yeux caves. Devant elle, Marguerite s'auréolait. En ses cheveux blonds palpitait la flamme du ciel d'été. Son attitude éplorée la drapait d'une grâce nouvelle.

— Un ange ! bulbutia Zoé, dans un ravissement.

Marguerite s'agenouilla. Paul, dominé par la majesté de la mort, pliait les genoux. La dernière expression de cette vie qui finissait lui apportait, malgré son désespoir, un sentiment de suprême beauté. Zoé levait sa main vacillante, comme pour bénir. Victor se maîtrisa, Victor embrassa pieusement cette main. Rose inclinait sa face pâle sur le front de sa sœur.

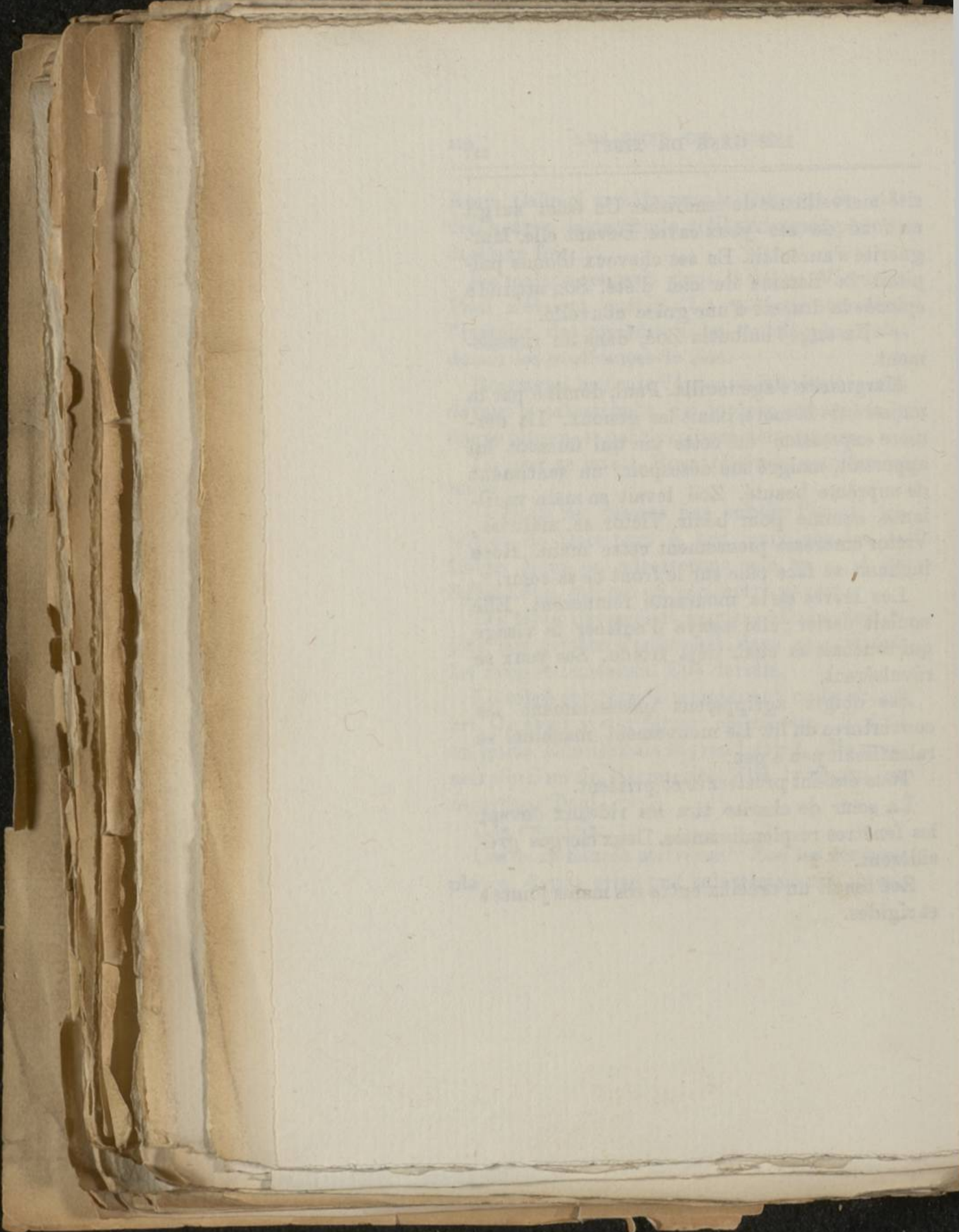
Les lèvres de la mourante remuèrent. Elle voulait parler ; elle essaya d'enlacer le visage qui touchait sa chair déjà froide. Ses yeux se révoltèrent.

Ses doigts agrippaient incessamment les couvertures du lit. Le mouvement machinal se ralentissait peu à peu.

Tous étaient prosternés et priaient.

La sœur de charité tira les rideaux devant les fenêtres resplendissantes. Deux cierges grésillèrent.

Zoé tenait un crucifix entre ses mains jointes et rigides.



XVIII

La morte laisse une mémoire indélébile. Des paroles basses alourdissent le silence de la maison. On marche en étouffant le bruit des pas. Les esprits ne s'évadent point de l'ambiance. Chacun s'enfonce dans la tristesse, gîte en sa peine, la nourrit de ses rêveries. A midi et le soir, autour de la table, Victor, Rose et Paul regardent une place inoccupée. Et les semaines fuient, mais Zoé est derrière toute pensée. Au jardin s'ouvrent les dernières fleurs. *Elle* avait fait semer ces asters violets... *Ils* vont les contempler, comme des plantes qui pousseraient sur une tombe. A l'heure où l'aînée avait coutume de rentrer, après ses achats matinaux, parfois la sonnette retentit... Ils s'évitent, pour ne pas montrer la contraction de leurs visages. Marie et Anna exagèrent les difficultés du service, dans le regret des connaissances infinies de la disparue. Victor est allongé dans un fauteuil. Autour de lui s'épaissit la fumée de sa

grosse pipe. Ce souvenir le rejoint bientôt... Zoé entrant, et reprochant à son frère l'usage immodéré du tabac... Le commandant dépose sa pipe, lui trouve un goût d'amertume. Ils éprouvent le malaise de ces réveils vides, lorsque le sommeil engourdit encore le cerveau, et que pourtant les yeux voient et que les oreilles entendent... Pendant les premiers moments du lever, ils n'avaient pas songé à leur deuil, et de cet oubli découle une souffrance. Les étrangers respectent la solitude des Aubrie.

Victor ne reçut que la visite de Monsieur Demans. Rose et Paul étaient sortis. Le jeune homme et sa tante se promenaient dans l'ancienne campagne romaine, où l'automne jetait déjà sa mélancolie. Des routes, des arbres, une éteule éventrée par la charrue, une cabane faisaient accourir les pensées qui rappelaient la morte... Zoé aimait à passer par là... Zoé n'allait jamais plus loin que ce champ-ci... Un jour de pluie, Zoé s'était réfugiée dans cette maisonnette. Le paysan offrit une belle grappe de sa vigne... Paul et Rose remarquaient aujourd'hui les fruits d'ambre sous les feuilles vertes et jaunes ; le même paysan sortit...

Ils rebroussèrent chemin.

— Bonne tante, j'ai causé avec Marguerite... Nous avons résolu de différer notre mariage jusqu'à l'été prochain...

— C'est bien... cela !...

— Je disais à Marguerite que je terminerais mes études cette année... Je travaillerai de toutes mes forces ! Marguerite accède à ma résolution.

— Et Zoé t'approuve !

— Oui... Le bonheur me paraissait trop facilement acquis... Il sera plus mérité, maintenant...

Paul poursuivait en pensée les changements rapides qui poussèrent ses sentiments vers sa conception présente de la vie... Depuis la mort de l'aînée, Marguerite et son fiancé se resserraient dans l'affliction. Ils savouraient moins les transports de passion, l'amour devenait gravement tendre, et leur sensibilité profonde et fière. (Le jeune homme marche à côté de Rose, silencieuse comme lui.) Paul comparait à cet aboutissement ses premiers troubles. Il n'avait pas cherché avec une curiosité prévenue, ce qui lui donna l'illusion des tendresses. Un soir, c'était à sa sortie de pension, des prunelles audacieuses éveillèrent ses ardeurs. Il avait cru au plaisir léger, à la caresse passa-

gère. L'instant fuyait sans qu'il eut pesé sur son cœur. D'autres instants brillaient et s'éteignaient. Il ne les regrettait pas, mais il attendait le renouvellement de la courte joie. Un vide mina cette existence, après son retour dans la petite ville. Le tourment des parents, leur muette inquiétude, le besoin de s'épancher, sa nature primesautière le ramenaient docilement aux volontés de Zoé, qui manifestait la pensée et l'action commune des Aubrie. La morte avait été sa bienfaitrice vigilante. C'est par elle qu'il écouta les persuasions d'une conscience satisfaite dans l'exercice de ses devoirs quotidiens. Ce fut à cause de son énergie tranquille qu'il persévéra et découvrit enfin la durable félicité... Il évoqua la beauté, la bonté de la jeune fille, son union avec l'aimée dans la peine ou dans la joie.

— Marguerite souffre comme nous...

— Ne pensons qu'à Zoé ! s'écria Rose. Dis-moi ce qu'elle faisait, répète ses conseils, rappelle-moi toujours son souvenir !

Elle avait le teint brûlant, elle marchait vite :

— Si l'un de nous oublie les enseignements de Zoé, il faut que les autres lui montrent le devoir, tel que la morte le comprenait !

Rose s'arrêta. Sous la contraction des sour-

cils, une résolution virile s'encastrait dans son regard pâle :

— Oui, Paul ! je serai toujours fidèle à son ordre !

Ils se rapprochaient de Tiest. Elle s'apaisait.

Paul enveloppa Rose de ses assurances affectueuses ; il prouva que l'aînée n'aurait pas toléré cette préoccupation exclusive de sa mémoire : tous devaient reprendre confiance dans l'existence, et se soumettre chrétiennement...

Rose le laissa parler ; elle parut le comprendre, lorsqu'ils rentrèrent.

— Accepter courageusement la volonté divine..., balbutia-t-elle.

Le commandant reconduisait jusqu'à la porte Monsieur Demans.

Rose passa devant eux, reconnut Demans, et s'enfuit...

Hier, le deuil était autour de Rose. Elle vivait dans l'affliction. Elle priait...

Un éclair déchira le deuil. Son affliction — tout à l'heure, quand Paul parla de Marguerite — tressaillit d'un émoi inconnu.

Elle fuyait cet émoi. Il la reprenait. Elle lui

opposait la négation violente de sa pensée. L'idée se précisait, s'affirmait, impitoyable :

Puisque Zoé n'était plus là, Rose pourrait aimer librement Demans !

Et Rose venait de revoir Demans, et il ne lui faisait pas horreur...

Dans sa chambrette, elle s'arrêtait devant un miroir et se regardait, comme elle eut contemplé l'image d'une étrangère.

Elle chercha des diversions, l'idée s'imposa derechef. Elle pleura. Elle se résigna, et crut à une tentation passagère. La possibilité et bientôt la certitude d'être heureuse surmontaient tous ses efforts à se dégager de l'obsession. Alors elle supplia la morte, et ne fut pas exaucée. Rose se réfugia auprès de son frère, et la pensée s'insinuait toujours en elle.

La journée devenait effarante. Une désolation renouvelée accompagna cette complaisance détestée.

Le lendemain ressemblait à la veille. Victor et Paul voyaient l'agitation de Rose. Elle ne disait rien. Son corps s'affaiblissait. Ils crurent que la maladie et le décès de Zoé avaient, enfin, vaincu son énergie physique. Ils voulurent recourir aux offices du médecin. Elle refusa cette assistance.

Quand Anna vint l'avertir de la venue du vieil ami, elle s'emporta.

Ses irritations revêtaient, comme d'un masque, sa figure. Ses manières paraissaient contraintes dans le courroux.

La douleur troublait sa raison. Elle parlait, toute seule ; des mots heurtés, des expressions vagues et désespérées sortaient de ses lèvres sèches.

Rose eut l'intention d'avouer son angoisse. Elle comprit que cette reconnaissance l'exposerait à violer la volonté de sa sœur. Elle n'ignorait pas les sentiments de Paul ; elle savait que Victor était faible. Et pourtant son cœur continuait de se martyriser dans la solitude. Elle pressentait le soulagement d'une parole qui n'aurait abouti qu'à se libérer du secret... Sa farouche résistance aux desseins de son imagination l'éloignait même de son confesseur. Elle ne devait suivre aucun conseil qui serait contraire à son renoncement absolu. Elle aurait pu faiblir. Et la honte possible de cette chute retrempa sa volonté.

Le temps passait. Les premiers froids balayaient les dernières tiédeurs d'automne. Rose avait repris les habitudes de sa charge. Elle recommença à visiter les pauvres et voulut

s'intéresser aux œuvres, comme par le passé. Rose apparut, blême et voûtée, chez les misérables. Une pauvre la plaignit et lui dit, brutalement, que la mort de Mademoiselle Zoé l'avait vieillie de dix ans. Rose prit du réconfort dans ces paroles.

Des indigents la bénissaient. Ils étaient plus près de son cœur souffrant. Elle rencontrait, dans l'exercice de sa charité, de grandes consolations. Elle se plut à comparer son anxiété aux tourments des pauvres. Jamais elle n'avait compati aussi efficacement à toutes ces existences douloureuses.

Durant les réunions des Dames auxiliatrices, Rose oublia ses retenues, perdit ses timidités, et excita les zèles.

Elle redevint, près de Victor et de Paul, une âme dévouée, un esprit résolu, une femme qui devait remplacer *l'autre* et suivre avec persévérance un grand exemple.

Ils retrouvèrent tous un peu de calme.

Rose fut naïve et admirable, en se coiffant d'un bonnet qui cachait sa chevelure blonde. Le bonnet vieillot accentua l'expression candide de son visage. Elle portait toute la journée une casaque ample ; les lignes de son corsage se noyaient dans le flottement de l'étoffe noire.

Victor la questionna, et elle dit, essayant de sourire :

— Je veux vous imposer le respect dû à mon âge...

Cette fois, Paul crut l'avoir comprise.

Le jeune homme découvrit jadis l'inclination discrète de Demans ; il avait ajouté foi aux sentiments réciproques de Rose. La surprise de Paul, quand elle lui imposa le silence, laissa subsister des doutes dans sa pensée. Une générosité l'empêchait de deviner la contrainte à laquelle Zoé les condamnait.

Il hésita. Il s'était tourné autrefois vers diverses suppositions, sans trouver la vérité.

Pourquoi Rose fuyait-elle la présence de Demans ? Pourquoi cette fille pieuse qui ornait la vertu d'un léger charme profane abandonnait-elle la jolie simplicité de sa parure ? Pourquoi se montrait-elle satisfaite lorsqu'on remarquait ce changement ?

Paul éclaircissait maintenant sa conduite récente, et répondait aux interrogations. Rose voulait se tromper elle-même. Une pudeur excessive l'empêchait, après le décès, de se remémorer l'ami. Elle espérait éloigner celui-ci par sa renonciation visible à toute jouissance.

Elle voulait, moyennant son apparence désabusée, le forcer à l'oubli. Qu'il la trouvât laide, assurément elle le souhaitait. Et néanmoins Paul était certain, aujourd'hui, que ces tourments, qui l'avaient presque anéantie, venaient d'un passé encore rempli d'espoir et de désirs confus. Sa souffrance égalait le sacrifice. Il ne discerna pas les motifs de son silence antérieur. Depuis des années, elle aurait pu, songeait-il, confesser ses sentiments. Mais, Zoé morte, il se convainquit de l'héroïsme obscur de la sainte fille, de son scrupule qui nourrissait son détachement. Elle refusait de mêler une nouvelle affection à celle qui était vouée aux survivants.

Paul se troublait de tant d'abnégation. Et Marguerite connut le même trouble.

Les yeux veloutés de la fiancée s'étonnèrent d'abord, son cœur s'enfla. Elle se jeta dans les bras de l'aimé. Paul lui avait tout confié, et demandait son conseil. Une joie brilla bientôt dans le regard de Marguerite ; elle voyait dans les yeux de Paul la réponse attendue.

Tous deux savourèrent une heure intense de pureté passionnée. Ils sentirent que l'amour devait être éternel.

Marguerite revint chez sa mère. Elle emportait une vision touchante.

La désillusion blessa aussitôt son innocente jeunesse. D'une voix rogue, Madame Laton, mise au courant de l'aventure, blâmait d'aussi ridicules amants :

— Ma fille, vous êtes une petite sotte. Vos idées n'ont pas le sens commun. Jamais Rose n'a songé à cette folie, et, s'il en était autrement, je saurais y remédier !

Et elle se hâta de prévenir le commandant.

Victor était ahuri :

— Mais je n'ai rien, rien remarqué !

— Votre perspicacité a été mise en défaut. Enfin, vous voilà prévenu !

— Demans lui faisait la cour ! C'est incroyable...

— J'espère, tout d'abord, que vous éviterez les visites compromettantes de ce monsieur.

Victor se rembrunit. Il protesta :

— Je ne froisserai pas un ami aussi fidèle !

— Nous trouverons ensemble un prétexte. Nous lui ferons comprendre poliment que vous ne tenez plus à sa société.

Maintenant, la figure d'Aubrie s'épanouissait. Ses yeux frétilèrent :

— Sacré Demans ! sacré Demans !

Il criait. Sa face narquoise touchait presque le visage bouffi de Madame Laton. Elle fit un

pas en arrière, tant le rire qui sortait de la bouche large ouverte du commandant avait d'impétuosité.

Marie se montra dans le chambranle de la porte. La cuisinière se formalisait de cette joie inopinée entre les vieilles murailles mélancoliques.

Madame Laton considérait Aubrie, décontenancée...

Il monologua :

— Le coquin m'aurait trompé, et Rose l'aimerait?... Eh bien... ce serait charmant, charmant en vérité! Madame Laton, regardez-moi : vous voyez un homme heureux !

Et, tout à coup, un peu triste :

— Ah ! pourquoi Zoé est-elle morte !...

— Du vivant de votre sœur vous n'auriez osé...

Il l'interrompit gravement :

— Ne préjugez pas les sentiments de Zoé. Elle était juste, elle était bonne !

Il se tut. Une incertitude le rendit hésitant. Il tordit sa moustache, il passa les doigts dans ses cheveux :

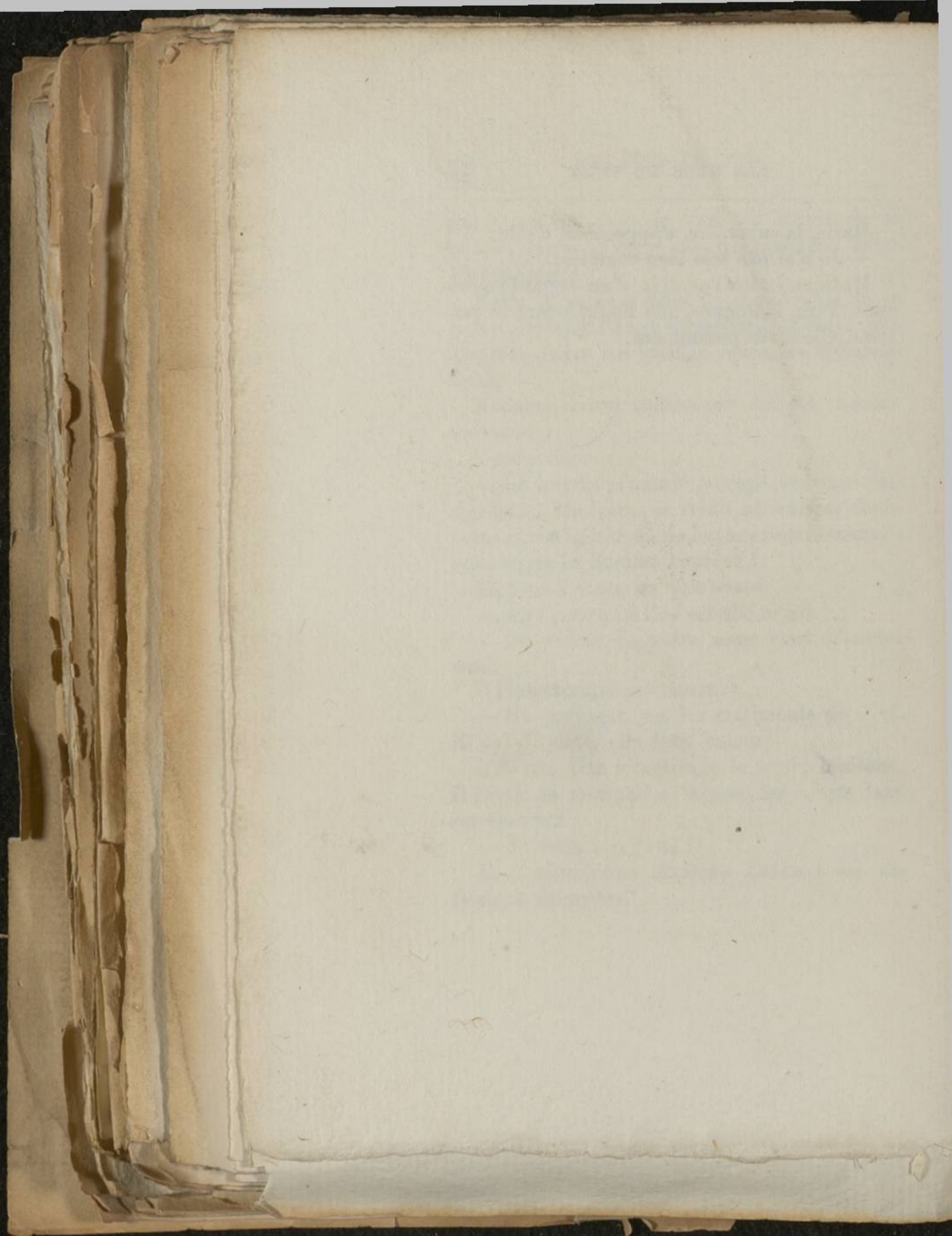
— Je veux voir Paul !

Et il abandonna Madame Laton à ses réflexions ennuyées.

Marie, la cuisinière, s'approchait d'elle :

— Je n'ai pas très bien compris...

Madame Laton l'accabla d'un regard méprisant. Puis, suffoquée, une houle levant sa poitrine, elle sortit pesamment.



XIX

Mademoiselle Rose visita les pauvres ce matin.

Elle examine le registre de compte des Dames de la Miséricorde. Elle prend quelques notes. Elle a constaté que la trésorière négligeait sa besogne, et elle se promet de lui en faire l'observation.

— Tante Rose ! tante Rose ! venez vous mettre à table !

Paul l'appelle pour la seconde fois, mais elle veut vite contrôler la déclaration d'un indigent qui affirmait, tantôt, n'avoir jamais été secouru par les Œuvres.

Sa ponctualité, la fermeté de sa direction étonnent les sociétaires. Auxiliatrices et zélatrices la trouvaient jadis tâtilonne et encline à ne suivre que les idées des autres.

Tout en descendant l'escalier, elle feuillette un livret de renseignements.

Dans la petite chambre, où elle pénètre sans lever les yeux, Rose est soudain attirée.

Marguerite et Paul, à ses côtés, la conduisent...

Rose regarde devant elle... les paupières papillotantes...

Brusquement elle repousse les jeunes gens, et recule.

Elle s'est assise.

Rose ne regarde pas Demans, mais elle aperçoit des visages engageants et émus...

— Rose, je vous aime depuis bien longtemps..., dit l'ami.

Il a préparé des phrases, il ne retrouve plus que ce simple aveu tremblant.

Elle se détourne, elle va vers la fenêtre, elle contemple le ciel. Sa tête dodine...

Alors, là-haut, elle dut voir *l'autre*, la morte, qui lui faisait un signe.

Car Rose s'avança, Rose mit sa main dans la main de Demans.

Et les vieux amoureux rapprochèrent leurs visages et pleurèrent doucement.

FIN

